

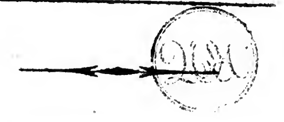

FONDO PIZZOFALCONE

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

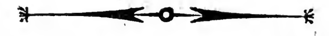
TOME XIII.

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

CORRESPONDANCE
AVEC
M. DE VOLTAIRE.
TOME II.



Amsterdam, 1789.



CORRESPONDANCE DE FRÉDERIC II AVEC M. DE VOLTAIRE.

LETTRE LII.

De M. de Voltaire.

Cirey, ce 20 mai 1738.

MONSEIGNEUR,

VOs jours de poste sont comme les jours de Titus : vous pleureriez si vos lettres n'étaient pas des bienfaits. Vos deux dernières, du 31 mars & 19 avril, dont V. A. R. m'honore, sont de nouveaux liens qui m'attachent à elle ; & il faut bien que chacune de mes réponses soit un nouveau serment de fidélité que mon ame, votre sujette, fait à votre ame, sa souveraine.

La première chose dont je me sens forcé de parler, est la manière dont vous pensez sur Machiavel. Comment ne seriez-vous point ému de cette colère vertueuse où vous êtes presque contre moi, de ce que j'ai loué le style d'un méchant homme ? C'était aux Borgia, père

& fils, & à tous ces petits princes qui avaient besoin de crimes pour s'élever, à étudier cette politique infernale ; il est d'un prince tel que vous de la détester. Cet art, qu'on doit mettre à côté de celui des Locuste & des Brinvilliers, a pu donner à quelques tyrans une puissance passagère, comme le poison peut procurer un héritage : mais il n'a jamais fait ni de grands hommes, ni des hommes heureux : cela est bien certain. A quoi peut-on donc parvenir par cette politique affreuse ? au malheur des autres & au sien même. Voilà les vérités qui sont le catéchisme de votre belle ame.

Je suis si pénétré de ces sentimens, qui sont vos idées innées, & dont le bonheur des hommes doit être le fruit, que j'oubliais presque de rendre grace à V. A. R. de la bonté qu'elle a de s'intéresser à mes maux particuliers. Mais ne faut-il pas que l'amour du bien public marche le premier ? Vous joignez donc, Monseigneur, à tant de bienfaits, celui de daigner consulter pour moi des médecins. Je ne sais qu'une seule chose, aussi singulière que cette bonté, c'est que les médecins vous ont dit vrai. Il y a long-temps que je suis persuadé que ma maladie, s'il est permis de comparer le mal avec le bien, est, tout comme mon attachement à votre personne, une affaire pour la vie.

Les consolations que je goûte dans ma délicieuse retraite & dans l'honneur de vos lettres,

ſont aſſez fortes pour me faire ſupporter des douleurs encore plus grandes. Je ſouffre très-patiemment ; & quoique les douleurs ſoient quelquefois longues & aiguës, je ſuis très-éloigné de me croire malheureux. Ce n'eſt pas que je ſois ſtoïcien, au contraire, c'eſt parce que je ſuis très-épicurien, parce que je crois la douleur un mal & le plaiſir un bien ; & que, tout bien compté & bien peſé, je trouve infiniment plus de douceurs que d'amertumes dans cette vie.

De ce petit chapitre de morale je volerai ſur vos pas, ſi V. A. R. le permet, dans l'abyme de la métaphyſique. Un eſprit auſſi juſte que le vôtre ne pouvait aſſurément regarder la queſtion de la liberté comme une choſe démontrée. Ce goût que vous avez pour l'ordre & l'enchaînement des idées, vous a repréſenté fortement Dieu comme maître unique & infini de tout : & cette idée, quand elle eſt regardée ſeule, ſans aucun retour ſur nous-mêmes, ſemble être un principe fondamental d'où découle une fatalité inévitable dans toutes les opérations de la nature. Mais auſſi une autre manière de raiſonner ſemble encore donner à Dieu plus de puiſſance, & en faire un être, ſi j'oſe le dire, plus digne de nos adorations ; c'eſt de lui attribuer le pouvoir de faire des êtres libres. La première méthode ſemble en faire le Dieu des machines, & la ſeconde le Dieu des êtres penſans. Or ces

deux méthodes ont chacune leur force & leur foibleſſe. Vous les peſez dans la balance du ſage ; & malgré le terrible poids que les Leibnitz & les Wolf mettent dans cette balance, vous prenez encore ce mot de Montagne, *que ſais je ?* pour votre deviſe.

Je vois plus que jamais, par le mémoire ſur le Czarovitz, que V. A. R. daigne m'envoyer, que l'hiſtoire a ſon pyrrhoniſme auſſi bien que la méthaphyſique. J'ai eu ſoin, dans celle de Louis XIV, de ne pas percer plus qu'il ne faut dans l'intérieur du cabinet. Je regarde les grands événemens de ce règne comme de beaux phénomènes dont je rends compte, ſans remonter au premier principe. La cauſe première n'eſt guère faite pour le phyſicien, & les premiers reſſorts des intrigues ne ſont guère faits pour l'hiſtorien. Peindre les mœurs des hommes, faire l'hiſtoire de l'eſprit humain dans ce beau ſiècle, & ſur-tout l'hiſtoire des arts, voilà mon ſeul objet. Je ſuis bien ſûr de dire la vérité quand je parlerai de Deſcartes, de Corneille, du Pouſſin, de Girardon, de tant d'établiſſemens utiles aux hommes ; je ſerais ſûr de mentir ſi je voulais rendre compte des converſations de Louis XIV & de madame de Maintenon.

Si vous daignez m'encourager dans cette carrière, je m'y enfoncerai plus avant que jamais ; mais en attendant je donnerai le reſte de cette année à la phyſique, & ſur-tout à la phy-

fique expérimentale. J'apprends, par toutes les nouvelles publiques, qu'on débite mes *Élémens de Newton*, mais je ne les ai point encore vus ; il eſt plaiſant que l'auteur & la perſonne à qui ils ſont dédiés ſoient les ſeuls qui n'aient point l'ouvrage. Les libraires de Hollande ſe ſont précipités, ſans me conſulter, ſans attendre les changemens que je préparais ; ils ne m'ont ni envoyé le livre, ni averti qu'ils le débitaient. C'eſt ce qui fait que je ne peux avoir moi-même l'honneur de l'adreſſer à V. A. R. ; mais on en fait une nouvelle édition plus correcte, que j'aurai l'honneur de lui envoyer.

Il me ſemble, Monſeigneur, que ce petit *commercium epiſtolicum* embraſſe tous les arts. J'ai eu l'honneur de vous parler de morale, de métaphyſique, d'hiſtoire, de phyſique; je ferais bien ingrat ſi j'oubliais les vers. Et comment oublier les derniers que V. A. R. vient de m'envoyer ? Il eſt bien étrange que vous puiſſiez écrire avec tant de facilité dans une langue étrangère. Des vers français ſont très-difficiles à faire en France, & vous en compoſez à Rémusberg comme ſi Chaulieu, Chapelle, Greſſet, avaient l'honneur de ſouper avec V. A. R.

LETTRE LIII.

Du Prince Royal.

Sans date du jour, mai 1738.

MON CHER AMI,

CE titre vous eſt dû, & par votre rare mérite, & par la ſincérité avec laquelle vous me faites appercevoir mes fautes. Je ſuis charmé de votre critique ; je corrigerai tous les endroits que vous avez marqués ; je travaillerai comme ſous vos yeux. Vos lumières & vos cenſures feront comme les canaux qui forment les jets-d'eau : elles régleront l'effor de mon eſprit ; & plus vous mettrez de ſévérité dans vos critiques, plus vous augmenterez mes obligations.

Votre quatrième Épître eſt un chef-d'œuvre. Céſarion & moi nous l'avons lue, relue & admirée plus d'une fois. Je ne ſaurais vous dire à quel point j'eſtime vos ouvrages. La noble hardieſſe avec laquelle vous débitez de grandes vérités, m'enchante.

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter.

Ce vers eſt peut-être le plus philoſophique qui ait jamais été fait. L'orgueil de la plupart des ſavans n'eſt pas capable de ſe ployer ſous cette vérité. Il faut avoir épuiſé la philoſophie pour en dire autant.

Vous avez un talent tout particulier pour

exprimer les grands ſentimens & les grandes vérités. Je ſuis charmé de ces deux vers :

O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis !

Je voudrais pouvoir inculquer cette vérité dans le cœur de tous mes compatriotes & de tous les hommes. Si le genre-humain penſait ainſi, nous verrions une république plus parfaite & plus heureuſe que celle de Platon.

Cette ſaiſon, qui eſt pour moi le ſemeſtre de mars, m'a tant fourni d'occupation qu'il m'a été impoſſible de vous répondre plutôt. J'ai reçu encore la cinquième Épître ſur le bonheur, & je répends à toutes ces lettres à la fois.

Pour vous parler avec ma franchiſe ordinaire, je vous avouerai naturellement que tout ce qui regarde l'Homme-Dieu ne me plaît point dans la bouche d'un philoſophe, d'un homme qui doit (*a*) être au-deſſus des erreurs populaires. Laiſſez au grand Corneille, vieux radoteur & tombé dans l'enfance, le travail inſipide de rimer l'imitation de JESUS-CHRIST, & ne tirez que de votre fonds ce que vous avez à nous dire. On peut parler de fables, mais ſeulement comme fables ; & je crois qu'il vaut mieux garder un ſilence profond ſur les fables

(*a*) Il s'agit de ces vers du Diſcours ſur la vertu :
Quand l'ennemi divin des ſcribes & des prêtres, &c.

chrétiennes, canonisées par leur ancienneté & par la crédulité des gens absurdes & stupides.

Il n'y aurait qu'au théâtre où je permettrais de représenter quelque fragment de l'histoire de ce prétendu Sauveur; mais dans votre cinquième Épître il paraît que trop de condescendance pour les Jésuites ou la prêtraille, vous a déterminé à parler de ce ton.

Vous voyez, Monsieur, que je suis sincère. Je puis me tromper, mais je ne saurais vous déguiser mes sentimens.

Césarion a reçu avec joie & avec transport la lettre que vous lui avez écrite. Vous recevrez sa réponse sous ce même couvert. Nous allons nous séparer pour un temps, puisque je suivrai le roi au pays de Clèves. Je compte y être le mois prochain. Ayez la bonté d'adresser vos lettres, vers ce temps, au colonel Bork à Vésel. J'espère en recevoir quelques-unes pendant le séjour que j'y ferai, vu la proximité de la France. Je tournerai le visage vers Cirey; je ferai comme les Juifs captifs à Babylone, qui se tournaient vers le côté du temple pour faire leurs prières, & pour implorer l'assistance divine.

Voici quelques pièces de ma façon que j'expose au creuset (*a*). Je crains fort qu'elles

(*a*) Le Philosophe guerrier, Épître à M. Jordan, une autre à Césarion.

ne soutiennent pas l'épreuve. C'est, comme vous voyez, toujours le démon des vers qui me domine. Bientôt celui des combats pourra influer sur moi. Si le sort ou le démon de la guerre me rend ennemi des Français, soyez bien persuadé que la haine n'aura jamais d'empire sur mon esprit, & que mon cœur démentira toujours mon bras. Vous seul, Monsieur, me faites aimer votre nation. Je chérirai tendrement les habitans de Cirey, tandis que je ferai la guerre aux Français ; & je dirai :

. . . . Mon épée
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.....

Je vous prie de me donner de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous sera possible : je suis d'une inquiétude extrême sur tout ce qui regarde votre santé. Nous venons de perdre ici un des plus grands hommes d'Allemagne. C'est le fameux M. de Beausobre, homme d'honneur & de probité, grand génie, d'un esprit fin & délié, grand orateur, savant dans l'histoire de l'Eglise & dans la littérature, ennemi implacable des Jésuites, la meilleure plume de Berlin, un homme plein de feu & de vivacité, que quatre-vingts années de vie n'avaient pu glacer, d'ailleurs sentant quelque faible pour la superstition, défaut assez commun chez les gens de son métier, & connaissant assez la valeur de ses talens pour être sensible aux applaudissemens & à la louange. Cette perte m'est

d'autant plus ſenſible qu'elle eſt irréparable. Nous n'avons perſonne qui puiſſe remplacer M. de Beauſobre. Les hommes de ſon mérite ſont rares, & quand la nature les sème, ils ne parviennent pas tous à la maturité.

Il m'eſt parvenu une lettre qu'une dame de ce pays-ci vous a écrite. Vous aurez bien vu par ſon ſtyle qu'elle eſt brouillée avec le ſens commun. Ne jugez pas de toutes nos dames par cet échantillon, & croyez qu'il en eſt dont l'eſprit & la figure ne vous paraîtraient pas réprouvables. Je leur dois bien quelque mot en leur faveur, car elles répandent des charmes inexprimables dans le commerce de la vie; en feſant même abſtraction de la galanterie, elles ſont d'une néceſſité indiſpenſable dans la ſociété; ſans elles toute converſation eſt languiſſante.

J'attends la Mérope; j'attends quelque merveille fraîchement écloſe; j'attends des nouvelles de mon ami, une réponſe ſur quelques bagatelles que j'ai fait partir pour le petit paradis de Cirey; & toute cette attente me fait bien languir. J'ai oublié de vous dire que j'ai reçu votre Newton, j'entends l'édition de Hollande. Je vous ai promis de vous communiquer toutes mes réflexions; mais le moyen? Je n'ai pas eu depuis quatre ſemaines le moment de me reconnaître, & à peine puis-je vous écrire ces deux mots.

Mille amitiés à la marquise, & à tous ceux qui sont assemblés à Cirey au nom de Voltaire. Je vous prie, ne m'oubliez point; & soyez fermement persuadé de l'estime & de l'amitié avec lesquelles je suis, Monsieur, votre très-fidèle ami.

LETTRE LIV.

De M. de Voltaire.

Louvain, ce 30 mai 1738.

MONSEIGNEUR,

EN partant de Bruxelles, j'ai reçu tout ce qui peut flatter mon ame & guérir mon corps, & c'est à V. A. R. que je le dois. *Deus nobis hæc munera fecit.* Vous voulez que je vive, Monseigneur; j'ose dire que vous avez quelque raison de ne pas vouloir que le plus tendre de vos admirateurs, le fidèle témoin de ce qui se passe dans votre belle ame, périsse si-tôt. La Henriade & moi nous vous devons la vie. Je suis bien plus honoré que ne le fut Virgile. Auguste ne fit des vers pour lui qu'après la mort de son poëte, & V. A. R. fait vivre le sien & daigne honorer la Henriade d'un avertissement de sa main (*a*). Ah! Monseigneur, qu'ai-je à faire de la misérable bienveillance d'un car-

(*a*) Il se trouve ci-devant, tome VI.

dinal, que la fortune a rendu puiſſant? qu'ai-je beſoin des autres hommes? Plût à Dieu que je reſtaſſe dans l'hermitage du comte de Loo, où je vais ſuivre Émilie! Nous arrivâmes avant-hier à Bruxelles. Nous voici en route; je ne commencerai que dans quelques jours à jouir d'un peu de loiſir; dès que j'en aurai, je mettrai en ordre de quoi amuſer quelques quarts d'heure mon protecteur, tandis qu'il s'occupera à ce bel ouvrage, ſi digné d'un prince comme lui; s'il daigne écrire contre Machiavel, ce ſera Apollon qui écraſera le ſerpent Python. Vous êtes certainement mon Apollon, Monſeigneur, vous êtes pour moi le dieu de la médecine & celui des vers; vous êtes encore Bacchus, car V. A. R. daigne envoyer de bon vin à Émilie & à ſon malade; ayez donc la bonté d'ordonner, Monſeigneur, que ce préſent de Bacchus ſoit voituré à l'adreſſe d'un de ſes plus dignes favoris; c'eſt M. le duc d'Aremberg; tout vin doit lui être adreſſé, comme tout ouvrage vous doit hommage. Il y a certaines cérémonies à Bruxelles, pour le vin, dont il nous ſauvera; j'eſpère que je boirai avec lui à la ſanté de mon cher ſouverain, du vrai maître de mon ame, dont je ſuis plus réellement le ſujet que du roi ſous lequel je ſuis né. Il faut partir; je finis une lettre que mon cœur très-bavard ne m'eût point permis de finir ſi-tôt; quand je ſerai arrivé, je donnerai

nerai une libre carrière à mes remerciemens, & la digne Émilie aura l'honneur d'y joindre le ſien. Je ferai ſerment de docilité au médecin dont V. A. R a eu la bonté de m'envoyer la conſultation. J'écrirai à votre aimable favori, M. de Keyſerling ; je remplirai tous les devoirs de mon cœur ; je ſuis à vos pieds, grand Prince : *O & præſidium & dulce decus meum.* Je ſuis en courant, mais avec les ſentimens les plus inébranlables de reſpect, d'admiration, de tendre reconnaiſſance, Monſeigneur, &c.

LETTRE LV.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, juin 1738.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu une partie des nouvelles faveurs dont V. A. R. me comble : M. Thiriot m'a fait tenir le paquet où je trouve *le Philoſophe guerrier* & les Épîtres à Mrs. de Keyſerling & Jordan. Vous allez à pas de géant, & moi je me traîne avec faibleſſe. Je n'ai l'honneur d'envoyer qu'une pauvre Épître : *Oportet illum creſcere, me autem minui.*

Avec quelle ardeur vous courez
Dans tous les ſentiers de la gloire !
Seigneur, lorſque vous vous battrez,
Il eſt clair que vous cueillerez
Ces beaux lauriers de la victoire ;

Et même vous les chanterez.
Vous ferez l'Achille & l'Homère :
Votre esprit, votre ardeur guerrière
Des Français se feront chérir ;
Vous aurez le double plaisir
Et de nous vaincre & de nous plaire.

Je demande en grâce à V. A. R. qu'une des premières expéditions de ses campagnes soit de venir reprendre Cirey, qui a été très-injustement détaché de Rémusberg, auquel il appartient de droit. Mais à la paix, ne rendez jamais Cirey : je vous en conjure, Monseigneur; rendez, si vous le voulez, Strasbourg & Metz, mais gardez votre Cirey, & sur-tout que le canon n'endommage point les lambris dorés & vernis, & les niches & les entresols d'Émilie. Je me doute qu'il y a en chemin une écritoire pour elle. Celle dont vous avez honoré M. Jordan, va faire éclorre d'excellens ouvrages. Si c'était un autre que Jordan, je dirais sur cette écritoire venue de votre main, ce que je ne sais quel Turc disait à Scanderberg : Vous m'avez envoyé votre sabre, mais vous ne m'avez pas envoyé votre bras.

Votre Épître à Jordan est de la très-bonne plaisanterie : celle à Césarion est digne de votre cœur & de votre esprit : *le Philosophe guerrier* répond très-bien à son titre ; cela est plein d'imagination & de raison. Remarquez, je vous en supplie, Monseigneur, que vous ne faites que de légères fautes contre la langue & contre

notre versification. Par exemple, dans ce beau commencement :

> Loin de ce séjour solitaire
> Où sous les auspices charmans
> De l'amitié tendre & sincère, &c.

vous mettez *la science non d'orgueil enflée.*

Vous ne pouvez deviner que *science* est là de trois syllabes, & que ce *non* est un peu dur après *science*. Voilà ce qu'un grammairien de l'académie française vous dirait ; mais vous avez ce que n'a nul académicien de nos jours, je veux dire du génie.

Je vous demande pardon, Monseigneur, mais savez-vous combien ces vers sont beaux ?

> Et le trépas qui nous poursuit,
> Sous nos pas creuse notre tombe :
> L'homme est une ombre qui s'enfuit,
> Une fleur qui se fane & tombe.
> Mille chemins nous sont ouverts
> Pour quitter ce triste univers ;
> Mais la nature si féconde
> N'en fit qu'un pour entrer au monde.

Elle n'a fait qu'un Fréderic : puisse-t-il rester en ce monde aussi long-temps que son nom !

Je jure à V. A. R. que dès que vous aurez repris possession du château de Cirey, il ne sera plus question de la capucinade que vous me reprochez si héroïquement. Mais, Monseigneur, Socrate sacrifiait quelquefois avec les Grecs. Il est vrai que cela ne le sauva pas ; mais cela peut sauver les petits *Socratins* d'aujour-

d'hui : *Felix quem faciunt aliena pericula cautum.* Il y avait une fois un beau jeune lion qui paſſait hardiment auprès d'un ânon que ſon maître chargeait & battait : » N'as-tu pas de » honte, dit ce lion à l'ânon, de te laiſſer mettre » ainſi deux paniers ſur le dos? — Monſei- » gneur, lui répondit l'ânon, quand j'aurai » l'honneur d'être lion, ce ſera mon maître qui » portera mes paniers ».

Tout ânon que je ſuis, voici une Épître aſſez ferme que j'ai l'honneur de joindre à ce paquet. Je ſerais curieux de ſavoir ce qu'un Wolf en penſerait, ſi *ſapientiſſimus Wolfius* pouvait lire des vers français. Je voudrais bien avoir l'avis d'un Jordan, qui ſera, je crois, un digne ſucceſſeur de M. de Beauſobre ; ſur-tout d'un Céſarion, mais ſur-tout de V. A. R., de vous, grand Prince & grand homme, qui réuniſſez tous les talens de ceux dont je parle.

V. A. R. a lu, ſans doute, l'excellent livre de M. de Maupertuis. Un homme tel que lui fonderait à Berlin (dans l'occaſion) une académie des ſciences qui ſerait au-deſſus de celle de Paris.

J'ai reçu une lettre de M. de Keyſerling, de l'Épheſtion de Rémusberg : vous avez, grand Prince, ce qui manque à ceux qui ſont ce que vous ſerez un jour, vous avez de vrais amis.

Je ſuis étonné de voir par la lettre de V. A. R., non datée, qu'elle n'a point reçu les

quatre actes de la Mérope, accompagnés d'une assez longue lettre. Cependant il y a six semaines que M. Thiriot m'accusa la réception du paquet, & dut le mettre à la poste. Il y a eu quelquefois de petits dérangemens arrivés au commerce dont vous m'honorez. Je compte envoyer bientôt à V. A. R. un exemplaire d'une édition plus correcte des *Élémens de Newton.* Il n'y a que vous au monde, Monseigneur, qui puissiez allier tout cela avec la foule de vos occupations & de vos devoirs.

Madame du Châtelet ne cesse d'être pénétrée pour votre personne d'admiration .... & de regrets. Vous m'avez donné un grand titre ; je ne pourrai jamais le mériter, quoique mon cœur fasse tout ce qu'il faut pour cela. Un homme que le fameux chevalier Sidney avait aimé, ordonna qu'après sa mort on mît sur sa tombe, au-lieu de son nom : *Ci-gît l'ami de Sidney.* Ma tombe ne pourra jamais avoir un tel honneur : il n'y a pas moyen de se dire l'ami de....

Je suis, avec la plus profonde vénération & le dévouement tendre que vous daignez permettre, &c.

LETTRE LVI.

Du Prince Royal.

Amatte, ce 17 juin 1738.

MON CHER AMI,

C'Eſt la marque d'un génie bien ſupérieur que de recevoir, comme vous faites, les doutes que je vous propoſe ſur vos ouvrages. Voilà donc Machiavel rayé de la liſte des grands hommes, & votre plume regrette de s'être ſouillée de ſon nom. L'abbé Dubos, dans ſes Réflexions ſur la Poéſie & la Peinture, cite cet Italien politique au nombre des grands hommes que l'Italie a produits : il s'eſt trompé aſſurément, & je voudrais que dans tous les livres on pût rayer le nom de ce fourbe politique du nombre de ceux où le vôtre doit tenir le premier rang.

Je vous prie inſtamment de continuer le Siècle de Louis XIV. Jamais l'Europe n'aura vu de pareille hiſtoire ; & j'oſe vous aſſurer qu'on n'a pas même l'idée d'un ouvrage auſſi parfait que celui que vous avez commencé. J'ai même des raiſons qui me paraiſſent plus preſſantes encore pour vous prier de finir cet ouvrage.

Cette phyſique expérimentale me fait trembler. Je crains le vif argent, & tout ce que ces expériences entraînent après elles de nuiſible à

la santé. Je ne saurais me persuader que vous ayez la moindre amitié pour moi, si vous ne voulez vous ménager. En vérité, madame la marquise devrait y avoir l'œil. Si j'étais à sa place, je vous donnerais des occupations si agréables, qu'elles vous feraient oublier toutes vos expériences.

Vous supportez vos douleurs en véritable philosophe. Pourvu qu'on voulût ne point omettre le bien dans le compte des maux que nous avons à souffrir, nous trouverions que nous ne sommes point si malheureux. Une grande partie de nos maux ne consiste que dans la trop grande fertilité de notre imagination mêlée avec un peu de rate.

Je suis si bien au bout de ma métaphysique, qu'il me ferait impossible d'en dire davantage. Chacun fait des efforts pour deviner les ressorts cachés de la nature : ne se pourrait-il pas que les philosophes se trompassent tous ? Je connais autant de systêmes qu'il y a de philosophes. Tous ces systêmes ont un degré de probabilité ; cependant ils se contredisent tous. Les Malabares ont calculé les révolutions des globes célestes sur le principe que le soleil tournait autour d'une haute montagne de leur pays, & ils ont calculé juste.

Après cela qu'on nous vante les prodigieux efforts de la raison humaine, & la profondeur de nos vastes connaissances. Nous ne savons

réellement que peu de choſes, mais notre eſprit a l'orgueil de vouloir tout embraſſer.

La métaphyſique me parut autrefois comme un pays propre à faire de grandes découvertes : à préſent elle ne me préſente qu'une mer immenſe, & fameuſe en naufrages.

Jeune, j'aimais Ovide, à préſent c'eſt Horace.

La métaphyſique reſſemble à un charlatan : elle promet beaucoup, & l'expérience ſeule nous fait connaître qu'elle ne tient rien Après avoir bien étudié les ſciences, & obſervé l'eſprit des hommes, on devient naturellement enclin au ſcepticiſme :

Vouloir beaucoup connaître, eſt apprendre à douter.

La Philoſophie de Newton, à ce que je vois, m'eſt parvenue plutôt qu'à ſon auteur. On vous a donc refuſé la permiſſion de l'imprimer à Paris ! Il paraît que je tiens ce livre de la libéralité du libraire de Hollande. Un habile algébriſte de Berlin m'a parlé de quelques légères fautes de calculs, mais d'ailleurs les vrais connaiſſeurs en ſont charmés. Pour moi, qui juge ſans beaucoup de connaiſſance, j'aurai un jour quelques éclairciſſemens à vous demander ſur ce vide qui me paraît fort merveilleux, & ſur le flux & reflux de la mer cauſé par l'attraction, ſur la raiſon des couleurs, &c. &c. Je vous demanderai ce que Pierrot & Lucas vous demanderaient ſi vous

vouliez les inftruire fur de pareils fujets ; & il vous faudra quelque peine encore pour me convaincre.

Je ne difconviens point d'avoir apperçu quelques vérités frappantes dans Newton ; mais n'y aurait-il point des principes trop étendus? du filigrane mêlé dans des colonnes d'ordre tofcan? Dès que je ferai de retour de mon voyage, je vous expoferai tous mes doutes. Souvenez-vous que

... Vers la vérité le doute les conduit.

A propos de doute, je viens de lire les trois derniers actes de la Mérope. La haine affociée avec la plus noire envie ne pourront à préfent trouver rien à redire contre cette admirable pièce. Ce n'eft point parce que vous avez eu égard à ma critique, ce n'eft point que l'amitié m'aveugle, mais c'eft la vérité ; c'eft parce que la Mérope eft fans reproches. Toutes les règles de la vraifemblance y font obfervées ; tous les événemens y font bien amenés ; le caractère d'une tendre mère, que fon amour trahit, vaut tous les originaux de Vandyck. Polyphonte conferve à préfent l'unité de fon caractère ; tout ce qu'il dit fort de l'ame d'un tyran foupçonneux. Narbas a dans fes confeils la timidité ordinaire des vieillards ; il refte naturellement fur le théâtre. Égifte parle comme parlerait Voltaire, s'il

était à ſa place. Il a le cœur trop noble pour commettre une baſſeſſe ; il a du courage, il venge les mânes de ſon père ; il eſt modeſte après le ſuccès, & reconnaiſſant envers ſes bienfaiteurs.

Voilà ma pièce politique telle que j'ai eu le deſſein de la faire imprimer. J'eſpère qu'elle ne ſortira point de vos mains ; vous en comprendrez aiſément les conſéquences. Je vous prie de m'en dire votre ſentiment en gros, ſans entrer dans aucun détail des faits. Il y manque un mémoire que j'aurai dans peu, & que vous pourrez toujours y faire ajouter.

Les Mémoires de l'Académie que je fais venir feront ma tâche pour cet été & pour l'automne. Je vous ſuis, quoique de loin, dans mes occupations, & comme une tortue ſe traîne ſur les traces d'un cerf.

Le paquet dont on vous a donné avis, & que le ſubſtitut de M. Tronchin ne vous a point envoyé, contient quelques bagatelles pour la marquiſe. C'eſt un meuble pour ſon boudoir. Je vous prie de l'aſſurer de l'eſtime que m'inſpirent tous ceux qui ſavent vous aimer.

Céſarion me paraît un peu touché de la marquiſe ; il me dit : *Quand elle parlait, j'étais amoureux de ſon eſprit ; & quand elle ne parlait pas, je l'étais de ſon corps.*

Heureux ſont les yeux qui l'ont vue, & les oreilles qui l'ont entendue ! mais plus heureux

ceux qui connaiffent Voltaire, & qui le poffèdent tous les jours!

Vous ne fauriez croire à quel point je m'impatiente de vous voir. Je me laffe horriblement de ne vous connaître que par les yeux de la foi. Je voudrais bien que ceux de la chair euffent auffi leur tour. Si jamais on vous enlève, foyez fûr que ce fera moi qui ferai le rôle de Pâris. Je fuis à jamais, Monfieur, votre très-fidèle ami.

LETTRE LVII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, juin 1738.

MONSEIGNEUR,

QUand j'ai reçu le nouveau bienfait dont V. A. R. m'a honoré, j'ai fongé auffi-tôt à lui payer quelques nouveaux tributs. Car quand le prince enrichit fes fujets, il faut bien que leurs taxes augmentent. Mais, Monfeigneur, je ne pourrai jamais vous rendre ce que je dois à vos bontés. Le dernier fruit de votre loifir eft l'ouvrage d'un vrai fage, qui eft fort au-deffus des philofophes; votre efprit fait d'autant mieux douter qu'il fait mieux approfondir. Rien n'eft plus vrai, Monfeigneur, que nous fommes dans ce monde fous la direction d'une puiffance auffi invifible que forte, à peu-

près comme des poulets qu'on a mis en mue pour un certain temps, pour les mettre à la broche enſuite, & qui ne comprendront jamais par quel caprice le cuiſinier les fait ainſi encager; je parie que ſi ces poulets raiſonnent, & font un ſyſtême ſur leur cage, aucun ne devinera que c'eſt pour être mangé qu'on les a mis là. V. A. R. ſe moque avec raiſon des animaux à deux pieds qui penſent ſavoir tout; il n'y a qu'un bonnet d'âne à mettre ſur la tête d'un ſavant qui croit ſavoir bien ce que c'eſt que la dureté, la cohérence, le reſſort, l'électricité, ce qui produit les germes, les ſentimens, la faim, ce qui fait digérer, enfin qui croit connaître la matière, & qui pis eſt, l'eſprit : il y a certainement des connaiſſances accordées à l'homme; nous ſavons meſurer, calculer, peſer juſqu'à un certain point. Les vérités géométriques ſont indubitables, & c'eſt déjà beaucoup; nous ſavons, à n'en pouvoir douter, que la lune eſt beaucoup plus petite que la terre, que les planètes font leur cours ſuivant une proportion réglée, qu'il ne ſauroit y avoir moins de trente millions de lieues de trois mille pas, d'ici au ſoleil; nous prédiſons les éclipſes, &c. Aller plus loin eſt un peu hardi, & le deſſous des cartes n'eſt pas fait pour être apperçu. J'imagine les philoſophes à ſyſtêmes comme des voyageurs curieux, qui auraient pris les dimenſions du ſerrail du

Grand-Turc, qui feraient même entrés dans quelques appartemens, & qui prétendraient sur cela deviner combien de fois sa Hautesse a embrassé sa sultane favorite, ou son icoglan, la nuit précédente.

Mais, Monseigneur, pour un prince Allemand, qui doit protéger le systême de Copernic, V. A. R. me paraît bien sceptique; c'est céder un de vos états pour l'amour de la paix; ce sont des choses, s'il vous plaît, que l'on ne fait qu'à la dernière extrêmité; je mets le systême planétaire de Copernic, moi petit Français, au rang des vérités géométriques, & je ne crois point que la *montagne de Malabar* puisse jamais le détruire.

J'honore fort messieurs du Malabar, mais je les crois de pauvres physiciens. Les Chinois, auprès de qui les Malabares sont à peine des hommes, sont de fort mauvais astronomes. Le plus médiocre jésuite est un aigle chez eux; le tribunal des mathématiques de la Chine, avec toutes ses révérences & sa barbe en pointe, est un misérable collège d'ignorans, qui prédisent la pluie & le beau temps, & qui ne savent pas seulement calculer juste une éclipse; mais je veux que les barbares du Malabar aient une montagne en pain de sucre, qui leur tient lieu de gnômon, il est certain que leur montagne leur servira très-bien à leur faire connaître les équinoxes, les solstices, le lever & le coucher

du ſoleil & des étoiles, les différences des heures, les aſpects des planètes, les phaſes de la lune; une boule au bout d'un bâton nous fera les mêmes effets en raſe campagne, & le ſyſtême de Copernic n'en ſouffrira pas.

Je prends la liberté d'envoyer à V. A. R. mon ſyſtême du *plaiſir*; je ne ſuis point ſceptique ſur cette matière, car depuis que je ſuis à Cirey, & que V. A. R. m'honore de ſes bontés, je crois le plaiſir démontré.

Je m'étonne que parmi tant de démonſtrations alambiquées de l'exiſtence de Dieu, on ne ſe ſoit pas aviſé d'apporter le plaiſir en preuve. Car, phyſiquement parlant, le plaiſir eſt divin, & je tiens que tout homme qui boit de bon vin de Tokay, qui embraſſe une jolie femme, qui, en un mot, a des ſenſations agréables, doit reconnaître un Être ſuprême & bienfeſant; voilà pourquoi les anciens ont fait des dieux de toutes les paſſions; mais comme toutes les paſſions nous ſont données pour notre bien-être, je tiens qu'elles prouvent l'unité d'un Dieu, car elles prouvent l'unité de deſſein. V. A. R. permet-elle que je conſacre cette Épître à celui que Dieu a fait pour rendre heureux les hommes, à celui dont les bontés font mon bonheur & ma gloire. Madame du Châtelet partage mes ſentimens. Je ſuis avec un profond reſpect & un dévouement ſans bornes, Monſeigneur, &c.

LETTRE LVIII.

Du Prince Royal.

Véfel, ce 24 de juillet 1738.

MON CHER AMI,

ME voilà rapproché de plus de foixante lieues de Cirey. Il me femble que je n'ai plus qu'un pas à faire pour y arriver; & je ne fais quel pouvoir invincible m'empêche de fatisfaire mon empreffement pour vous voir. Vous ne fauriez concevoir ce que me fait fouffrir votre voifinage : ce font des impatiences, ce font des inquiétudes, ce font enfin toutes les tyrannies de l'abfence.

Rapprochez, s'il fe peut, votre méridien du nôtre : fefons faire un pas à Rémusberg & à Cirey pour fe joindre.

Que par un fyftême nouveau
Quelque favant change la terre ;
Et qu'il retranche, pour nous plaire,
Les monts, les plaines & les eaux
Qui féparent nos deux hameaux.

Je fouhaiterais beaucoup que M. de Maupertuis pût me rendre ce fervice. Je lui en faurais meilleur gré que de fes découvertes fur la figure de la terre, & de tout ce que lui ont appris les Lapons.

A propos de voyage, je viens de paffer dans un pays où affurément la nature n'a rien épargné

pour rendre les terres les plus fertiles & les contrées les plus riantes du monde ; mais il femble qu'elle fe foit épuifée en fefant les arbres, les haies, les ruiffeaux qui embelliffent ces campagnes, car affurément elle a manqué de force pour y perfectionner notre efpèce.

Je m'entretiens de votre réputation avec tous ceux qui viennent ici de Hollande, & je trouve des gens qui penfent comme moi, ou je fais des profélytes. J'ai combattu pour vous à Brunfwick contre un certain Bomar, bel efprit manqué, vif, étourdi, & qui décide de tout en dernier reffort. Ma caufe a été triomphante, comme vous pouvez le croire ; & l'autre, confondu par la puiffance de votre mérite, s'eft avoué vaincu.

Ce font en partie les libelles infames dont vos compatriotes fe piquent de vous affubler, qui préviennent le public, juge pour l'ordinaire injufte & mal inftruit. Il fuffit qu'un homme foit blâmé par quelqu'un qui écrit contre lui, pour que les trois quarts du monde renouvellent fans ceffe les accufations d'un rival. Le vulgaire n'examine jamais, & il aime à répéter tout ce que les autres ont dit contre un homme de grand nom.

Votre nation eft bien ingrate & bien légère de fouffrir que des médifans, des plumes inconnues ofent entreprendre de flétrir vos lauriers. Eft-ce que le nombre des grands hommes eft

fi

ſi commun ? Serait-ce parce que vous ne donnez point de l'encenſoir à travers le viſage des dieux de la terre ? Quelques raiſons qu'ils puiſſent alléguer, il n'y en aura que de mauvaiſes. Si Auguſte eût ſouffert qu'on eût couvert Virgile d'opprobre ; ſi Louis XIV eût laiſſé enlever à Despréaux ſon mérite, ils auraient été moins grands princes ; & le Monarque Romain & le Monarque Français auraient peut-être été obligés de renoncer à une partie de leur réputation.

C'eſt une eſpèce de barbarie que d'obſcurcir, ou de laiſſer étouffer le génie & les grands talens. Les Français, en ne vous eſtimant pas aſſez, ſemblent ſe trouver indignes d'être les compatriotes de l'auteur de la Henriade & de tant d'autres chef-d'œuvres. On ſent trop, pour peu qu'on y faſſe attention, que la plume de vos ennemis eſt trempée dans le fiel de l'envie. Ce ne ſont point des raiſons qu'ils allèguent contre vous, ce ſont des traits de malignité & de méchanceté. Tant il eſt vrai que la jalouſie & l'envie ſont un brouillard qui obſcurcit aux yeux du jaloux le mérite de ſon adverſaire.

M. Thiriot m'a envoyé les deux lettres que vous avez écrites, l'une ſur les ouvrages de M. Dutot, & l'autre ſur Mérope. Ce ſont des chef-d'œuvres chacune dans leur genre. Vous jugez de la poéſie en Horace, & de

l'art de rendre les hommes heureux en Agrippa & en Amboife.

N'oubliez pas d'affurer la marquife de tous les fentimens d'admiration que fon mérite m'inf-pire ; je ne parle point de fa beauté, car il paraît qu'elle eft ineffable.

Je mène depuis quelque temps une vie active & très-active. Dans quelques femaines, la con-templative aura fon tour. On peut être heureux & dans l'une & dans l'autre : & comment peut-on être malheureux lorfqu'on peut fe flatter d'avoir de vrais amis? Soyez toujours le mien, Monfieur, & ne doutez jamais de l'eftime parfaite avec laquelle je fuis, Mon-fieur, votre très-fidèle ami.

LETTRE LIX.

Du Prince Royal.

Loo en Hollande, ce 6 d'augufte 1738.

MON CHER AMI,

JE vous reconnais, je reconnais mon fang dans la belle Épître fur l'homme que je viens de rece-voir, & dont je vous remercie mille fois. C'eft ainfi que doit penfer un grand homme ; & ces penfées font auffi dignes de vous que la conquête de l'univers l'était d'Alexandre. Vous recher-chez modeftement la vérité, & vous la publiez avec hardieffe lorfqu'elle vous eft connue. Non,

il ne peut y avoir qu'un Dieu & qu'un Voltaire dans la nature. Il eſt impoſſible que cette nature, ſi féconde d'ailleurs, recopie ſon ouvrage pour reproduire votre ſemblable.

Il n'y a que de grandes vérités dans votre Épître ſur l'homme. Vous n'êtes jamais plus grand ni plus ſublime que lorſque vous reſtez bien ce que vous êtes. Convenez, mon cher ami, que l'on ne ſaurait bien être que ce que l'on eſt : & vous avez tant de raiſons d'être ſatisfait de votre façon de penſer, que vous ne devriez jamais vous rabaiſſer en empruntant celle des autres.

Que les moines obſcurément encloîtrés, enſeveliſſent dans leur craſſeuſe baſſeſſe leur miſérable théologie ; que nos deſcendans ignorent à jamais les puériles ſottiſes de la foi, du culte & des cérémonies des prêtres & des religieux. Les brillantes fleurs de la poéſie ſont proſtituées lorſqu'on les fait ſervir de parure & d'ornement à l'erreur ; & le pinceau qui vient de peindre les hommes doit effacer la Loyolade.

Je vous ſuis très-obligé, & redevable à l'infini de la peine que vous vous donnez de corriger mes fautes. J'aì une attention extrême ſur toutes celles que vous me faites appercevoir, & j'eſpère de me rendre de plus en plus digne de mon ami & de mon maître dans l'art de penſer & d'écrire.

Point de comparaiſon, je vous prie, de vos

ouvrages aux miens. Vous marchez d'un pas ferme par des routes difficiles, & moi je rampe par des sentiers battus. Dès que je serai de retour chez moi, ce qui pourra être à la fin de ce mois, Césarion & Jordan voleront sur votre Épître sur l'homme, & je vous garantis d'avance de leurs suffrages. Quant à *sapientissimus Wolfius*, je ne le connais en aucune manière, ne lui ayant jamais parlé ni écrit; & je crois, comme vous, que la langue française n'est pas son fort.

Votre imagination, mon cher ami, nous rend conquérans à bon marché; aussi soyez persuadé que nous en aurons toute l'obligation à votre générosité. Je sais bien que si de ma vie j'allais à Cirey, ce ne serait pas pour l'assiéger. Votre éloquence, plus forte que les instrumens destructeurs de Jéricho, ferait tomber les armes de mes mains. Je n'ai d'autres droits sur Cirey que ceux que doit payer la reconnaissance à une amitié désintéressée. Nouveau Jason, j'enleverais la toison-d'or; mais j'enleverais en même temps le dragon qui garde ce trésor : gare madame la marquise!

Au moins, Madame, vous ne tomberiez pas entre les mains des corsaires. En généreux vainqueur, je partagerais avec vous, ne vous en déplaise, ce M. de Voltaire que vous voulez posséder toute seule.

Je reviens à vous, mon cher ami. De retour

de mes conquêtes, il eſt juſte que je jouiſſe du quartier d'hiver ; ce ſera M. de Maupertuis qui me le préparera. Vos idées ſont excellentes ſur ſon ſujet ; j'aurais ſouhaité que vous euſſiez ajouté à ce que vous m'écrivez : *Et nous partagerons ce ſoin entre nous deux* (*a*).

M. Thiriot m'annonce une nouvelle édition de votre Philoſophie de Newton. Je me réſerve de vous en remercier lorſque je l'aurai reçue. Je ne ſais ce que font mes lettres ; elles doivent s'ennuyer cruellement en chemin. Il y a aſſurément quelqu'anicroche, car il y a plus de deux mois que l'encrier pour Émilie eſt parti. Le gros paquet devait vous être remis par la voie de Lunéville : je me flatte que vous l'avez à préſent.

Je vous écris d'un endroit où réſidait jadis un grand homme, & qu'habite maintenant le prince d'Orange. Le démon de l'ambition verſe ſur ſes jours ſes malheureux poiſons. Ce prince, qui pourrait être le plus fortuné des hommes, eſt dévoré de chagrins dans ſon beau palais, au milieu de ſes jardins & d'une cour brillante. C'eſt dommage, en vérité ; car ce prince a d'ailleurs infiniment d'eſprit, & des qualités reſpectables. J'ai beaucoup parlé de Newton avec la princeſſe ; de Newton nous avons paſſé

(*a*) Ceci nous apprend que M. de Voltaire a contribué à faire obtenir à Maupertuis ſon titre de préſident de l'académie de Berlin.

à Leibnitz, & de Leibnitz à la feue reine d'Angleterre, qui, fuivant ce que m'a dit le prince, était du fentiment de Clarke.

J'ai appris de cette cour que s'Gravefende n'avait point parlé de votre traduction de Newton de la manière dont je l'aurais fouhaité. Mon Dieu! les fentimens du cœur ne feront-ils donc jamais unis avec la grandeur, la richeffe, l'efprit & les fciences?

Je n'ai point eu de lettres pendant tout mon voyage, quelques foins que je me fois donnés; & je ne fais ce que fait notre pauvre Parnaffe délabré de Berlin.

Jordan grandira de deux doigts quand il apprendra la place dont vous le jugez digne: votre lettre fera du bonbon que je lui donnerai à mon retour. Si ma plume pouvait vous dire tout ce que mon cœur penfe, ma lettre n'aurait point de fin.

Le fecret d'ennuyer eft celui de tout dire.

Je ne vous dirai que très-peu, mon cher ami; penfez quelquefois à moi, lorfque vous n'aurez rien de mieux à faire: il ne faut point que je déplace quelque bonne penfée de votre efprit. Mes complimens à la marquife. Mon Dieu! on eft fi diftrait ici, qu'on n'eft point à foi-même. Aimez-moi un peu, car j'y fuis très-fenfible; & ne doutez point des fentimens d'eftime avec lefquels je fuis, Monfieur, votre très-fidèle ami.

LETTRE LX.

De M. de Voltaire.

Cirey, ce 5 d'auguste 1738.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu la plus belle & la plus ſolide des faveurs de V. A. R. L'ouvrage politique m'eſt enfin parvenu. Je me doutais bien que celui qui réuſſit ſi bien dans nos arts, excellerait dans le ſien. J'étais étonné de voir en votre perſonne un métaphyſicien ſi ſublime & ſi ſage, un poëte ſi aimable. Je ne ſuis point étonné que vous écriviez en grand prince, en vrai politique; n'eſt-il pas juſte que V. A. R. faſſe bien ſon métier? malheur à ceux qui entendent mieux les autres profeſſions que la leur. Je m'en vais dire une impertinence: Je crois que ſi ces *Conſidérations ſur l'état préſent de l'Europe* avaient été imprimées ſous le nom d'un membre du parlement d'Angleterre, j'aurais reconnu V. A. R.; j'aurais dit: Voilà le grand prince caché ſous le grand citoyen.

Il règne dans cet ouvrage, digne de ſon auteur, un ſtyle qui vous décèle, & j'y vois je ne ſais quel air de membre de l'empire qu'un citoyen Anglais n'a guère. Un homme de la chambre des ſeigneurs, ou des communes, prend moins de part aux libertés germaniques;

il y a encore un petit trait de bonne philosophie leibnitzienne qui est bien votre cachet ; comme il n'y a rien, dites-vous, qui n'ait une cause suffisante de son existence, je crois que j'aurais dit à ce seul mot : Voilà mon prince philosophe, c'est lui, il n'y en a point d'autre ; mais où je vous aurais encore plus reconnu, c'est dans cette grandeur d'ame pleine d'humanité, qui est la couleur dominante de tous vos tableaux.

Madame la marquise du Châtelet & moi nous avons relu plusieurs fois l'excellent & instructif ouvrage dont V. A. R. a daigné honorer Cirey, & que d'autres yeux n'auront point le bonheur de lire. Madame du Châtelet dit sans hésiter, que c'est ce qui est sorti de vos mains de plus digne de vous. J'ose le croire aussi ; mais la plus récente de vos faveurs est toujours la plus chère ; & je crains de me tromper sur le choix.

Serait-il permis à moi, chétif atome rampant dans un coin de ce monde, dont vos semblables, rois ou autres, font mouvoir les ressorts ; serait-il permis, dis-je, de demander à V. A. R. quelques instructions ? Je suis de ces gens qui interrogent la Providence. Votre providence m'a trop enhardi.

Est-ce plaisanterie ou tout de bon que V. A. R. dit qu'on a suivi le projet de M. le maréchal de Villars, d'unir l'empereur avec la France. Il me semble qu'il y a là un air de

vérité qu'on démêle au milieu de la fine ironie dont cet endroit est assaisonné.

En effet, qui résisterait si l'empereur était uni avec la France & l'Espagne? alors les Anglais & les Hollandais ne se serviraient plus de leur balance, avec laquelle ils ont voulu tenir l'équilibre de l'Europe, que pour peser les ballots qui leur viennent des Indes.

Voici des expressions du respectable auteur de cet ouvrage, qui m'ont bien frappé : *La fortune qui préside au bonheur de la France ;* cela me persuade plus que jamais que la France a joué bien heureusement à un jeu où je crois qu'elle ignorait qu'elle dût s'intéresser, un moment avant de prendre les cartes.

J'ai ouï dire à feu M. le maréchal de Villars, qu'il avait fallu forcer la France à prendre les armes ; que l'on avait même manqué deux fois de parole au ministre d'Espagne, & qu'enfin on avait été entraîné par les circonstances, piqué par le mépris que tout le conseil de l'empereur, excepté le grand prince Eugène, fesait ouvertement du ministère Français, & encouragé en partie par l'espérance de voir le roi Stanislas, qui vous aime de tout son cœur, sur le trône de la Pologne, où il serait si les vœux de la nation Polonaise & les loix eussent prévalu.

V. A. R. sait que la France destinait d'abord au roi Stanislas un secours un peu plus honnête

que celui de quinze cents fantaſſins contre cinquante mille Ruſſes ; mais les menaces des Anglais, & leur flotte, toute prête à nous fermer le paſſage, retinrent dans le port le fameux du Guay-Trouin, qui comptait bien ſe meſurer avec les maîtres des mers. On donna donc au roi Stanislas le ſecours d'un pion contre une dame & une tour ; & le roi, qu'on n'oſait ni ſecourir ni abandonner, fut échec & mat. Depuis ce temps, la force des événemens, dont la prudence du miniſtère Français a profité, a donné la Lorraine à la France, ſelon l'ancienne vue qui avait été propoſée du temps de Louis XIV. Il paraît que ce qu'on appelle la fortune a fait beaucoup à ce jeu-là. Les joueurs n'ont pas mal écarté, & la rentrée a fait gagner la partie.

Le miniſtère Français avait d'abord, ce ſemble, ſi peu d'envie de faire la guerre, qu'un an avant la déclaration, on avait ceſſé de payer les ſubſides à la Suède & au Danemarck.

J'oſerais comparer la France à un homme fort riche, entouré de gens qui ſe ruinent petit à petit ; il achète leurs biens à vil prix ; voilà à peu-près comme ce grand corps, réuni ſous un chef deſpotique, a englouti le Rouſſillon, l'Alſace, la Franche-Comté, la moitié de la Flandre, la Lorraine, &c. V. A. R. ſe ſouvient du ſerpent à pluſieurs têtes & du ſerpent à pluſieurs queues : celui-ci paſſa où l'autre ne put paſſer.

Oserai-je prendre la liberté de supplier V. A. R. de daigner me dire si c'est un sentiment reçu unanimement dans l'Empire que la Lorraine en soit une province ; car il me semble que les ducs de Lorraine ne le croyaient pas, & que même ce n'était pas en qualité de ducs de Lorraine qu'ils avaient séance aux diètes. V. A. R. sait que la jurisprudence germanique est partagée sur bien des articles, mais votre sentiment sera mon code. Plût à Dieu qu'il n'y eût que des ames comme la vôtre qui fissent des loix, on n'aurait pas besoin d'interprète : en réfléchissant sur tous les événemens qui se sont passés de nos jours, je commence à croire que tout s'est fait entre les couronnes, à peu-près comme je vois se traiter toutes les affaires entre les particuliers. Chacun a reçu de la nature l'envie de s'agrandir ; une occasion paraît s'offrir, un intrigant la fait valoir, une femme gagnée par de l'argent, ou par quelque chose qui doit être plus fort, s'oppose à la négociation, une autre la renoue, les circonstances, l'humeur, un caprice, une méprise, un rien décide. Si la duchesse de Marlborough n'avait pas jeté une jatte d'eau au nez de miladi Masham, & quelques gouttes sur la reine Anne, la reine Anne ne se fût point jetée entre les bras des Toris, & n'eût point donné à la France une paix sans laquelle la France ne pouvait plus se soutenir.

M. de Torcy m'a juré qu'il ne savait rien

du teſtament du roi d'Eſpagne Charles II ; que quand la choſe fut faite, on aſſembla un conſeil extraordinaire à Verſailles, pour ſavoir ſi on accepterait le teſtament qui allait changer la face de l'Europe, & agrandir la maiſon de Bourbon, ſans agrandir la France ; ou ſi l'on s'en tiendrait à un traité de partage qui démembrerait la monarchie Eſpagnole, & qui donnerait à la France toute la Flandre & la Lorraine. Le chancelier de Pontchartrain fut de ce dernier avis, & le ſoutint avec force. Louis XIV & ſon fils, le grand dauphin, penſèrent en pères plus qu'en rois ; le teſtament fut accepté, & delà ſuivit cette funeſte guerre qui ébranla la monarchie Eſpagnole & la monarchie Françaiſe.

Il ſemble qu'il y ait un génie malin qui ſe plaiſe à confondre toutes les eſpérances des hommes, & à jouer avec la fortune des empires. Qui aurait dit, il y a quatre ans, aux Florentins : Ce ſera un homme de l'Auſtraſie qui ſera votre prince, les eût bien étonnés !

On croit dans l'Europe que le ſyſtême de Law en France avait fait couler dans les coffres du régent tout l'argent du royaume ; & je vois que cette opinion a paſſé juſqu'à V. A. R. ; aſſurément elle eſt bien vraiſemblable. Mais le fait eſt que Law, qui était venu en France avec cinquante mille livres de bien, eſt mort ruiné, & que feu M. le duc d'Orléans eſt mort

avec fept millions de dettes exigibles, que fon fils a eu bien de la peine à payer.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraifemblable.

Ce n'eft pas que je croie que le génie plaifant, qui bouleverfe tout dans ce monde, & qui fe moque de nous, faffe toute la befogne. Les puiffances qui, par la fuite des temps, par la guerre, par les mariages, &c. font devenues plus fortes que leurs voifins, feront tout ce qu'il faudra pour les engloutir, comme le riche feigneur accable fon pauvre voifin; & c'eft-là ce qu'on appelle grande politique: c'eft-là ce que votre ame adorable appelle grande injuftice, grande horreur. Votre politique confifte à empêcher l'oppreffion. Tous les princes devraient avoir gravés, fur la table de leur confeil & fur la lame de leurs épées, ces mots par lefquels V. A. R. finit: *C'eft un opprobre de perdre fes états, c'eft une rapacité puniffable d'envahir ceux fur lefquels on n'a point de droit.* Ce font-là les paroles d'un grand homme, & le gage de la félicité de tout un peuple.

Il faut que V. A. R. pardonne une idée qui m'a paffé par la tête plus d'une fois. Quand j'ai vu la maifon d'Autriche prête à s'éteindre, j'ai dit en moi-même: Pourquoi les princes de la communion oppofée à Rome n'auraient-ils pas leur tour? ne pourrait-il fe trouver

parmi eux un prince affez puiffant pour fe faire élire ? la Suède & le Danemarck ne pourraient-ils pas l'aider ? & fi ce prince avait de la vertu & de l'argent, n'y aurait-il pas à parier pour lui ? ne pourrait-on pas rendre l'Empire alternatif comme certains évêchés qui appartiennent tantôt à un Luthérien, tantôt à un Romain ? Je prie V. A. R. de me pardonner ce tome de Mille & une Nuits.

Cùm canerem reges & prælia, Cynthius aurem
Vellit & admonuit.

V. A. R. eft peut-être à préfent à Clèves ou à Véfel; pourquoi faut-il que je ne fois pas fur la frontière! Madame du Châtelet en avait une grande envie : elle avait même imaginé d'aller vers Trèves, pour tâcher de voir le Salomon du nord. Un homme de la maifon du Châtelet a une petite principauté entre Trèves & Juliers, que l'on pourrait vendre, & qui peut-être conviendrait à Sa Majefté. Madame du Châtelet ferait affez la maîtreffe de cette vente ; ce ferait une belle occafion pour rendre fes refpects au plus refpectable Prince de l'Europe. La reine de Saba viendrait avec un grand plaifir confulter le jeune Salomon ; mais j'ai bien peur que cette idée fi flatteufe ne foit encore pour les Mille & une Nuits.

Le fieur Thiriot nous a fait la galanterie de faire parvenir à Cirey un petit mot de V. A. R.,

par lequel elle lui marquait que ses bontés pour moi ne sont point ébranlées par je ne sais quelles méprisables brochures qui paraissent quelquefois dans Paris contre moi, aussi-bien que contre des gens qui valent beaucoup mieux que moi. Ces brochures que le sieur Thiriot envoie à V. A. R. lui donneraient mauvaise opinion de l'esprit des Français, si elle ne savait d'ailleurs que ces misérables ouvrages sont le partage de la lie du Parnasse, qui compose ces misères encore plus pour gagner de l'argent que par envie. C'est l'intérêt qui les écrit; mais c'est quelquefois une secrète jalousie qui les distribue & qui les fait valoir.

Il est très-vrai que madame la marquise du Châtelet avait composé un Essai sur la nature du feu, pour le prix de l'académie des sciences. Il est très-vrai qu'elle méritait d'avoir part au prix, & qu'elle en aurait eu à tout autre tribunal qu'à celui qui reçoit encore les loix de Descartes, & qui a de la foi pour les tourbillons.

Elle ne manquera pas d'avoir l'honneur d'envoyer à V. A. R. ce mémoire que vous daignez demander; elle est digne d'un tel juge; elle joint ses respects & ses sentimens aux miens.

Je suis avec la vénération, la reconnaissance & l'attachement que je vous dois, Monseigneur, de V. A. R., &c.

LETTRE LXI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, auguste 1738.

MONSEIGNEUR,

JE vois toujours avec une satisfaction qui approche de l'orgueil, que les petites contradictions que j'essuie dans ma patrie indignent le grand cœur de V. A. R. Elle ne doute pas que son suffrage ne me récompense bien amplement de toutes ces peines : elles sont communes à tous ceux qui ont cultivé les sciences ; & parmi les gens-de-lettres, ceux qui ont le plus aimé la vérité ont toujours été le plus persécutés.

La calomnie a voulu faire périr Descartes & Bayle ; Racine & Boileau seraient morts de chagrin s'ils n'avaient eu un protecteur dans Louis XIV. Il nous reste encore des vers qu'on a faits contre Virgile. Je suis bien loin de pouvoir être comparé à ces grands hommes ; mais je suis bien plus heureux qu'eux ; je jouis de la paix ; j'ai une fortune convenable à un particulier, & plus grande qu'il ne la faut à un philosophe ; je vis dans une retraite délicieuse, auprès de la femme la plus respectable, dont la société me fournit toujours de nouvelles leçons. Enfin, Monseigneur, vous

vous daignez m'aimer ; le plus vertueux, le plus aimable prince de l'Europe daigne m'ouvrir son cœur, me confier ses ouvrages & ses pensées & corriger les miennes. Que me faut-il de plus ? La santé seule me manque ; mais il n'y a point de malade plus heureux que moi.

V. A. R. veut-elle permettre que je lui envoie la moitié du cinquième acte de Mérope, que j'ai corrigé ? & si la pièce, après une nouvelle lecture, lui paraît digne de l'impression, peut-être la hasarderai-je.

Madame la marquise du Châtelet vient de recevoir le plan de Rémusberg, dessiné par cet homme aimable, dont on se souviendra toujours à Cirey. Il est bien triste de ne voir tout cela qu'en peinture, &c.

LETTRE LXII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, auguste 1738.

JE suis presque ressuscité,
Lorsque j'ai vu cette écritoire,
L'instrument de la vérité,
De mes plaisirs, de votre gloire.
Mais qu'il m'en doit coûter de soins !
Que l'usage en est difficile !
Quand on a la lance d'Achille,
Il faut être un Patrocle au moins.
Qui du beau chantre de la Thrace

Tiendrait la lyre entre ses doigts,
S'il n'avait sa force & sa grâce,
Pourrait-il animer les bois,
Adoucir l'enfer & Cerbère ?
C'est un grand ouvrage, & je crois
Qu'il ferait bien mieux de se taire.
Mais le cas est très-différent ;
L'écritoire est pour Émilie :
Grand Prince, elle eut votre génie
Avant d'avoir votre présent.
Le Ciel tous les deux vous réserve
Pour l'exemple de nos neveux ;
Et c'est Mars qui, du haut des cieux,
Envoie une égide à Minerve.

Il fallait V. A. R., Monseigneur, & Émilie pour me donner la force de penser & d'écrire. J'ai été assez près d'aller voir ce royaume qu'Orphée charma, & dont je n'aurais voulu revenir que pour Émilie & pour votre personne.

Vous ne croiriez peut-être pas, Monseigneur, que j'ai encore beaucoup réformé Mérope. J'avais, dans le commencement, voulu imiter le marquis Maffei, car j'aime passionnément à faire valoir dans ma patrie les chef-d'œuvres des étrangers. Mais petit à petit, à force de travailler, la Mérope est devenue toute française. Grâces à vos sages critiques, elle est autant à vous qu'à moi ; aussi quand je la ferai imprimer, je vous demanderai la permission de vous la dédier, & de mettre à vos pieds, & la pièce & mes idées sur la tragédie.

Je ne sais si V. A. R. a reçu la nouvelle

édition des *Élémens de Newton.* Puisqu'elle daigne s'intéresser assez à moi pour me mander que M. s'Gravesende n'en a pas dit de bien, je lui dirai que je n'en suis pas surpris.

Les libraires ou corsaires Hollandais, impatiens de débiter cet ouvrage, se sont avisés de faire brocher les deux derniers chapitres par un métaphysicien Hollandais, qui s'est avisé de contredire les sentimens de M. s'Gravesende dans les deux chapitres postiches. Il nie les deux plus beaux avantages du systême newtonien, l'explication des marées, & la cause de la précession des équinoxes, qui vient sans difficulté de la protubérance de la terre à l'équateur. M. s'Gravesende est avec raison attaché à ces deux grands points. D'ailleurs le livre est imprimé avec cent fautes ridicules : l'édition de France, sous le nom de Londres, est un peu plus correcte. Les Cartésiens crient comme des fous à qui on veut ôter les trésors imaginaires dont ils se repaissaient : ils se croient appauvris si la nature a des vides. Il semble qu'on les vole ; il y en a qui se fâchent sérieusement. Pour moi je me garderai bien de me fâcher de rien, tant que *divus Fredericus & diva Emilia* m'honoreront de leurs bontés.

Nous venons d'être un peu plus instruits de ce Beringhen : c'est une ville entre le pays de Liège & Juliers. Si cela était à la bienséance de sa Majesté, & qu'elle daignât l'honorer du

titre de sa sujette, on recevrait, comme de raison, toutes les loix que sa Majesté daignerait prescrire. Madame du Châtelet n'a pas osé en parler à V. A. R.; elle me charge d'oser demander votre protection. Nous nous conduirons dans cette affaire par vos seuls ordres. Madame du Châtelet vient d'envoyer un homme sur les lieux; c'est un avocat de Lorraine.

Si l'affaire pouvait tourner comme je le souhaite, il ne serait pas difficile de déterminer M. le marquis du Châtelet à faire un petit voyage. Enfin j'ose entrevoir que je pourrais, avec toutes les bienséances possibles, dussent les gazettes en parler, venir me jeter aux pieds de V. A. R., & voir enfin ce que j'admire.

J'espère que votre autre sujet, M. Thiriot, va venir pour quelques jours dans votre château de Cirey. C'est alors que votre culte y sera parfaitement établi, & que nous chanterons des hymnes que le cœur aura dictés.

Je suis avec le plus profond respect, & cette tendre reconnaissance qui augmente tous les jours, &c.

LETTRE LXIII.

De M. de Voltaire.

Cirey, fans date du jour, auguſte 1738.

MONSEIGNEUR,

VOtre Alteſſe Royale me reproche, à ce que dit M. Thiriot, que mes occupations font plutôt la cauſe de mon ſilence que mes maladies. Mais, Monſeigneur, j'ai eu l'honneur d'écrire par M. Pletz & par M. Thiriot. Voici une troiſième lettre, & V.A.R. pourra bien ne ſe plaindre que de mes importunités.

Ceci, Monſeigneur, n'eſt ni belles-lettres, ni vers, ni philoſophie, ni hiſtoire. C'eſt une nouvelle liberté que j'oſe prendre avec V.A.R.; je pouſſe à bout votre indulgence & vos bontés.

J'ai déjà eu l'honneur de dire un mot à V. A. R. d'une petite principauté, ſituée vers Liège & Juliers. Elle s'appelle Beringhen. Elle eſt compoſée de Ham & Beringhen. Elle appartient au marquis de Trichâteau, par ſa mère qui était de la maiſon de Hoensbroch.

Il y a des dettes. Madame du Châtelet, qui a plein pouvoir d'en diſpoſer, voudrait bien que ce petit coin de terre, qui ne relève de perſonne, pût convenir à ſa Majeſté le Roi votre père. Cinq ou ſix cents mille florins que la terre peut valoir, ne font que l'acceſſoire de

cette affaire. Le principal ferait que la reine de Saba viendrait fur les lieux, s'il en était temps encore, pour y voir le Salomon de l'Europe. V. A. R. fait fi je ferais du voyage. C'eft bien alors que le pays de Juliers ferait la terre-promife, où je verrais *falutare meum.* Je ne fais peut-être ce que je dis, mais enfin j'ai imaginé que la propofition de cette vente, étant convénable aux intérêts de fa Majefté, je ne fefais point en cela un crime de lèfe-politique, & que les miniftres de fa Majefté ne s'y opoferaient pas, fi V. A. R. le fefait propofer ou le propofait. V. A. R. eft fuppliée de fe faire d'abord informer de la terre, de fes droits, & du lieu précis où elle eft fituée, car je n'en fais rien.

Je n'entends rien en politique. Je ne m'entends bien que dans les fentimens de zèle, de refpect, d'admiration, & j'ai prefque dit de tendreffe, avec lefquels je fuis, &c.

M. & Mde. du Châtelet jouiffent à préfent de cette petite principauté, qui leur a été adjugée enfuite d'une donation qui leur a été faite par le marquis de Trichâteau. Mais ils ne touchent rien du revenu, qu'ils laiffent jufqu'à fin de paiement des dettes.

LETTRE LXIV.

De M. de Voltaire.

Bruxelles, ce 1 feptembre 1738.

CE nectar jaune de Hongrie
Enfin dans Bruxelles eft venu ;
Le duc d'Aremberg l'a reçu
Dans la nombreufe compagnie
Des vins dont fa cave eft fournie,
Et quand Voltaire en aura bu
Quelques coups avec Émilie,
Son miférable individu,
Dans fon eftomac morfondu,
Sentira renaître la vie :
La faculté, la pharmacie
N'auront jamais tant de vertu.
Adieu, Monfieur de Superville ;
Mon ordonnance eft du bon vin,
Fréderic eft mon médecin,
Et vous m'êtes fort inutile.
Adieu ; je ne fuis plus tenté
De vos drogues d'apothicaire,
Et tout ce qui me refte à faire,
C'eft de boire à votre fanté.

C'eft, Monfeigneur, M. Shilling qui m'apprit, il y a quelques jours, la nouvelle du débarquement de ce bon vin dans la cave du patron de cette liqueur ; & M. le duc d'Aremberg nous donnera ce divin tonneau à fon retour d'Enguien ; mais la lettre de V. A. R., datée du 26 juin, & rendue par ledit M. Shilling, vaut tout le canton de Tokay.

O Prince aimable & plein de grâce !
Parlez : par quel art immortel,
Avec un goût ſi naturel,
Touchez-vous la lyre d'Horace
De ces mains dont la ſage audace
Va confondre Machiavel ?
Le Ciel vous fit expreſſément
Pour nous inſtruire & pour nous plaire.
O monarques que l'on révère !
Grands rois, tâchez d'en faire autant ;
Mais, hélas ! vous n'y penſez guère.

Et avec toutes ces grâces légères dont votre charmante lettre eſt pleine, voilà M. Shilling qui jure encore que le régiment de V. A. R. eſt le plus beau régiment de Pruſſe, & par conſéquent le plus beau régiment du monde ; car *omne tulit punctum* eſt votre deviſe.

V. A. R. va viſiter ſes peuples ſeptentrionaux, mais elle échauffera tous ces climats-là ; & je ſuis ſûr que quand j'y viendrai (car j'irai ſans doute ; je ne mourrai point ſans lui avoir fait ma cour) je trouverai qu'il fait plus chaud à Rémusberg qu'à Freſcati ; les philoſophes auront beau prétendre que la terre s'eſt approchée du ſoleil, ils feront de vains ſyſtêmes, & je ſaurai la vérité du fait.

V. A. R. me dit qu'il lui a fallu lire bien des livres pour ſon Anti-Machiavel ; tant mieux, car elle ne lit qu'avec fruit ; ce ſont des métaux qui deviendront or dans votre creuſet ; il y a des diſcours politiques de Gordon, à la tête de ſa traduction de Tacite, qui ſont bien dignes

d'être vus par un lecteur tel que mon prince; mais d'ailleurs, quel besoin Hercule a-t-il de secours pour étouffer Antée ou pour écraser Cacus?

Je vais vîte travailler à achever le petit tribut que j'ai promis à mon unique maître; il aura, dans quinze jours, le second acte de Mahomet; le premier doit lui être parvenu par la même voie des sieurs Gerard & compagnie.

On a achevé une nouvelle édition de mes ouvrages en Hollande; mais V. A. R. en a beaucoup plus que les libraires n'en ont imprimé. Je ne reconnais plus d'autre Henriade que celle qui est honorée de votre nom & de vos bontés; ce n'est pas moi, sûrement, qui ai fait les autres Henriades. Je quitte mon prince pour travailler à Mahomet, & je suis, &c. &c.

LETTRE LXV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 11 septembre 1738.

MON CHER AMI,

UN voyage assez long, assez fatigant, rempli de mille incidens, de beaucoup d'occupations, & encore plus de dissipations, m'a empêché de répondre à votre lettre du 5 d'auguste, que je n'ai reçue qu'à Berlin le 3 de ce mois. Il

ne faut pas être moins éloquent que vous pour défendre & pour pallier aussi-bien que vous le faites la conduite de votre ministère dans l'affaire de la Pologne. Vous rendriez un service signalé à votre patrie, si vous pouviez venir à bout de convaincre l'Europe, que les intentions de la France ont toujours été conformes au manifeste de l'année 1733; mais vous ne sauriez croire à quel point on est prévenu contre la politique gauloise : & vous savez trop ce que c'est que la prévention.

Je me sens extrêmement flatté de l'approbation que la marquise & vous, donnez à mon ouvrage : cela m'encouragera à faire mieux. Je vais vous répondre à présent sur toutes vos interrogations, charmé de ce que vous veuillez m'en faire, & prêt à vous alléguer mes autorités.

Ce n'est point un badinage, il y a du sérieux dans ce que j'ai dit du projet du maréchal de Villars, que le ministère de France vient d'adopter. Cela est si vrai, qu'on en est instruit par plus d'une voix; & que ce projet redoutable intrigue plus d'une puissance. On ne verra que par la suite des temps tout ce qu'il entrainera de funeste. Ou je suis bien trompé, ou il nous préparera de ces événemens qui bouleversent les empires & qui font changer de face à l'Europe.

La comparaison que vous faites de la France

à un homme riche & prudent, entouré de voisins prodigues & malheureux, est aussi heureuse qu'on en puisse trouver ; elle met très-bien en évidence la force des Français & la faiblesse des puissances qui l'environnent ; elle en découvre la raison, & elle permet à l'imagination de percer par les siècles qui s'écouleront après nous, pour y voir le continuel accroissement de la monarchie Française, émané d'un principe toujours constant, toujours uniforme, de cette puissance réunie sous un chef despotique, qui, selon toutes les apparences, engloutira un jour tous ses voisins.

C'est de cette manière qu'elle tient la Lorraine, de la désunion de l'Empire & de la faiblesse de l'empereur. Cette province a passé de tout temps pour un fief de l'Empire ; autrefois elle a fait une partie du cercle de Bourgogne, démembré de l'Empire par cette même France ; & de tout temps les ducs de Lorraine ont eu séance aux diètes. Ils ont payé les mois romains ; ils ont fourni dans les guerres leurs contingens ; & ils ont rempli tous les devoirs de princes de l'Empire. Il est vrai que le duc Charles a embrassé souvent le parti de la France ou bien des Espagnols ; mais il n'était pas moins membre de l'Empire que l'électeur de Bavière, qui commandait les armées de Louis XIV contre celles de l'empereur & des alliés.

Vous remarquez très-judicieusement que

les hommes qui devraient être les plus conféquens, ces gens qui gouvernent les royaumes, & qui d'un mot décident de la félicité des peuples, font quelquefois ceux qui donnent le plus au hafard. C'eft que ces rois, ces princes, ces miniftres ne font que des hommes comme les particuliers, & que toute la différence que la fortune a mife entr'eux & des perfonnes d'un rang inférieur, ne confifte que dans l'importance de leurs actions. Un jet-d'eau qui faute à trois pieds de terre & celui qui s'élance cent pieds en l'air, font des jets-d'eau également. Il n'y a de différence que dans l'efficacité de leurs opérations. Une reine d'Angleterre, entourée d'une cour féminine, mettra toujours dans le gouvernement quelque chofe qui fe reffentira de fon fexe ; j'entends des fantaifies & des caprices.

Je crois que les fermens des miniftres & des amans font à peu-près d'égale valeur. M. de Torcy nous aura dit tout ce qu'il lui aura plu, mais je douterai toujours des paroles d'un homme qui eft accoutumé à leur donner des interprétations différentes. Ils font autant de prophètes qui trouvent un rapport merveilleux entre ce qu'ils ont dit & ce qu'ils ont voulu dire. Il n'en a rien coûté à M. de Torcy de faire parler un Pont-Chartrain, un Louis XIV, un Dauphin. Il aura fait comme les bons auteurs dramatiques, qui font tenir à chacun de leurs

personnages les propos qui doivent leur convenir.

J'avoue que j'ai été dans le préjugé presqu'universel sur le sujet du régent : on a dit hautement qu'il s'était enrichi d'une manière très-considérable par les *actions*. Un commis de Law, qui, dans ce temps-là, s'était retiré à Berlin, a même assuré le roi qu'il avait eu commission du régent de transporter des sommes assez considérables pour être placées sur la banque d'Amsterdam. Je suis bien aise que ce soit une calomnie. Je m'intéresse à la mémoire du régent de France, comme à celle d'un homme doué d'un beau génie, & qui, après avoir reconnu le tort qu'il vous avait fait, vous a comblé de bontés. . .

Je suis sûr de penser juste lorsque je me rencontre avec vous : c'est une pierre de touche à laquelle je peux toujours reconnaître la valeur de mes pensées. L'humanité, cette vertu si recommandable, & qui renferme toutes les autres en elle, devrait, selon moi, être le partage de tout homme raisonnable ; & s'il arrivait que cette vertu s'éteignît dans tout l'univers, il faudrait encore qu'elle fût immortelle chez les princes.

Vos idées me sont trop avantageuses. Voltaire le politique me souhaite la couronne impériale ; Voltaire le philosophe demanderait au Ciel qu'il daignât me pourvoir de sagesse, &

Voltaire mon ami ne me souhaiterait que sa compagnie pour me rendre heureux. Non, mon cher ami, je ne désire point les grandeurs ; &, si elles ne me viennent chercher, je ne les chercherai jamais.

Ce voyage projeté un peu trop tard pour ma satisfaction, & qui peut-être ne se fera jamais pour mon malheur, m'aurait mis au comble de la félicité. Si j'avais vu la marquise & vous, j'aurais cru avoir plus profité de ce voyage que Clairaut & Maupertuis, que la Condamine & tous vos académiciens qui ont parcouru l'univers, afin de trouver une ligne. Les gens d'esprit sont, selon moi, la quintessence du genre-humain ; & j'en aurais vu la fleur d'un coup-d'œil. Je dois accuser votre esprit & celui de la divine Émilie de paresse, de n'avoir point enfanté ce projet plutôt. Il est trop tard à présent. Je ne vois plus qu'un remède, & ce remède ne tardera guère : c'est la mort de l'électeur Palatin. Je vous avertirai à temps. Veuille le Ciel que la marquise & vous, puissiez vous trouver à cette terre où je pourrais alors sûrement jouir d'un bonheur plus délicieux que celui du paradis !

Je suis indigné contre votre nation & contre ceux qui en sont les chefs, de ce qu'ils ne répriment point l'acharnement cruel de vos envieux. La France se flétrit en vous flétrissant : & il y a de la lâcheté en elle de souffrir cette impu-

nité. C'eſt contre quoi je crie, & ce que n'excuſeront point vos généreuſes paroles : *Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne ſavent ce qu'ils font.*

J'aurai beaucoup d'obligation à la marquiſe de ſa Diſſertation ſur le feu, qu'elle veut bien m'envoyer. Je lirai pour m'inſtruire ; & ſi je doute de quelques bagatelles, ce ſera pour mieux connaître le chemin de la vérité. Faites-lui, s'il vous plaît, mille aſſurances d'eſtime.

Voici une pièce nouvellement achevée : c'eſt le premier fruit de ma retraite. Je vous l'envoie, comme les païens offraient leurs prémices aux dieux. Je vous demande en revanche de la ſincérité, de la vérité & de la hardieſſe.

Je me compte heureux d'avoir un ami de votre mérite : ſoyez-le toujours, je vous en prie, & ne ſoyez qu'ami. Ce caractère vous rendra encore plus aimable, s'il eſt poſſible, à mes yeux ; étant avec toute l'eſtime imaginable, mon cher ami, votre très-fidèle.

LETTRE LXVI.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 14 ſeptembre 1738.

MON CHER AMI,

JE viens de recevoir dans ce moment votre lettre du mois d'auguſte, ſans date, qui par malheur arrive après coup. Il y a plus de quinze

jours que nous sommes de retour du pays de Clèves, ce qui rompt entiérement votre projet.

Je reconnais tout le prix de votre amitié & des attentions obligeantes de la marquise. Il ne se peut assurément rien de plus flatteur que l'idée de la divine Émilie. Je crois cependant que malgré l'avantage d'une acquisition, & l'achat d'une seigneurie, je n'aurais pas joui du bonheur ineffable de vous voir tous les deux.

On aurait envoyé à Ham quelque conseiller bien pesant, qui aurait dressé très-méthodiquement & très-scrupuleusement l'accord de la vente, qui vous aurait ennuyé magnifiquement, & qui, après avoir usé des formalités requises, aurait passé & paraphé le contrat; & pour moi, j'aurais eu l'avantage de questionner à son retour M. le conseiller sur ce qu'il aurait vu & entendu, qui, au-lieu de me parler de Voltaire & d'Émilie, m'aurait entretenu d'arpens de terre, de droits seigneuriaux, de priviléges, & de tout le jargon des sectateurs de Plutus.

Je crois que si la marquise voulait attendre jusqu'à la mort de l'électeur Palatin, dont la santé & l'âge menacent ruine, elle trouverait plus de facilité alors à se défaire de cette terre qu'à présent.

J'ai dans l'esprit, sans pouvoir trop dire pourquoi, que le cas de la succession viendra

à

à exifter le printemps prochain. Notre marche au pays de Bergue & de Juliers en fera une fuite immanquable ; la marquife ne pourrait-elle point, fi cela arrivait, fe rendre fur cette feigneurie voifine de ces duchés ? & le digne Voltaire ne pourrait-il point faire une petite incurfion jufqu'au camp pruffien ? J'aurais foin de toutes vos commodités ; on vous préparerait une bonne maifon dans un village prochain du camp, où je ferais à portée de vous aller voir, & d'où vous pourriez vous rendre à ma tente en peu de temps, & felon que votre fanté le permettrait. Je vous prie d'y avifer, & de me dire naturellement ce que vous pourrez faire en ma faveur. Ne hafardez rien toutefois qui puiffe vous caufer le moindre chagrin de la part de votre cour. Je ne veux pas payer au prix de vos défagrémens, les momens de ma félicité.

La marquife, dont je viens de recevoir une lettre, me marque qu'elle fe flattait de ma difcrétion à l'égard de toutes les pièces manufcrites que je tiens de votre amitié. Je ne penfe pas que vous ayez la moindre inquiétude fur ce fujet ; vous favez ce que je vous ai promis, & d'ailleurs l'indifcrétion n'eft point du tout mon défaut.'

Lorfque je reçois de vos nouveaux ouvrages, je les lis en préfence de M. Keyferling & de M. Jordan, après quoi je les confie

à ma mémoire, & je les retiens comme les paroles de Moïse, que les rois d'Ifraël étaient obligés de fe rendre familières. Ces pièces font enfuite ferrées dans l'arrière cabinet de mes archives, d'où je ne les retire que pour les lire moi feul. Vos lettres ont un même fort, & quoiqu'on fe doute de notre commerce, perfonne ne fait rien de pofitif là-deffus. Je ne borne point à cela mes précautions. J'ai pourvu plus loin, & mes domeftiques ont ordre de brûler un certain paquet, en cas que je fuffe en danger, & que je me trouvaffe à l'extrêmité.

Ma vie n'a été qu'un tiffu de chagrins, & l'école de l'adverfité rend circonfpect, difcret & compatiffant. On eft attentif aux moindres démarches lorfqu'on réfléchit fur les conféquences qu'elles peuvent avoir, & l'on épargne volontiers aux autres les chagrins qu'on a eus.

Si votre travail & votre affiduité vous empêchent de m'écrire, je vous en dois de l'obligation, bien loin de vous blâmer; vous travaillez pour ma fatisfaction, pour mon bonheur; & quand la maladie interrompt notre correfpondance, j'en accufe le deftin, & je fouffre avec vous.

L'Ode philofophique que je viens de recevoir eft parfaite, les penfées font foncièrement vraies, ce qui eft le principal; elles ont cet air de nouveauté qui frappe, & la poéfie du ftyle,

qui flatte si agréablement l'oreille & l'esprit, y brille; je dois mes suffrages à cette Ode excellente. Il ne faut point être flatteur, il ne faut être que sincère pour y applaudir.

Cette strophe, qui commence :

Tandis que des humains, &c. (a)

contient en elle un sens infini. A Paris ce ferait le sujet d'une comédie; à Londres, Pope en ferait un poëme épique; & en Allemagne, mes bons compatriotes trouveraient de la matière suffisante pour en forger un in-folio bien conditionné & bien épais.

Je vous estimerai toujours également, mon cher Protée, soit que vous paraissiez en philosophe, en politique, en historien, en poëte, ou sous quelle forme il vous plaira de vous produire. Votre esprit paraît dans des sujets si différens d'une égale force, c'est un brillant qui réfléchit des rayons de toutes les couleurs, qui éblouissent également.

Je vous recommande plus que jamais le soin de votre santé, beaucoup de diète & peu d'expériences physiques. Faites-moi du moins donner de vos nouvelles, lorsque vous n'êtes pas en état de m'écrire. Vous ne m'êtes point du tout indifférent, je vous le jure. Il me semble que j'ai une espèce d'hypothèque sur vous,

(a) Ode V, tome XIII des Œuvres de Voltaire, édition in-8vo. de Beaumarchais.

relativement à l'eſtime que je vous porte. Il faut que j'aie des nouvelles de mon bien, ſans quoi mon imagination eſt fertile à m'offrir des monſtres & des fantômes pour les combattre.

N'oubliez pas de faire reſſouvenir la marquiſe de ſes adorateurs tudeſques. Soyez perſuadé des ſentimens avec leſquels je ſuis, mon cher ami, votre très-affectionné.

LETTRE LXVII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 30 ſeptembre 1738.

Quoi! des bords du ſombre Élyſée,
Ta débile & mourante voix,
Par les ſouffrances épuiſée,
S'élève encor, chantant pour moi!
Juſque ſur la fatale rade
J'entends tes ſons harmonieux:
Voltaire, ta muſe malade
Vaut cent poëtes vigoureux.
De notre moderne Permeſſe
Et le Virgile & le Lucrèce,
Et l'Euclide & le Varignon,
Reviens briller ſur l'horizon;
Et, par ta ſcience profonde,
Éclairer les yeux éblouis
Des ignorans peuples du monde,
Lâchement eux erreurs ſoumis.
C'eſt l'humanité qui t'inſpire;
Elle préſide à tes écrits.

Puisse-t-elle sous son empire
Ranger enfin tous les esprits!

Au moins ne vous imaginez point que j'écris ces vers pour entrer en lice avec vous. Je vous réponds en bégayant dans une langue qu'il n'appartient qu'aux dieux & aux Voltaire de parler. Vous augmentez tous les jours mes appréhensions par l'état chancelant de votre santé. Si le destin qui gouverne le monde n'a pas pu unir tous les talens de l'esprit que vous possédez à un corps robuste & sain, comment ne nous arriverait-il point, à nous autres mortels, de commettre des fautes?

J'ai reçu de Paris l'Épître sur la modération, changée & augmentée. Ce qui m'a beaucoup plu entr'autres, c'est la description allégorique de Cirey. La pièce a beaucoup gagné à la correction, & je vous avouerai que ce médecin qui vient, s'assied & s'endort, ne me plaisait point. Ce chien qui meurt en léchant la main de son maître, n'est-il pas un peu trop bas? n'y a-t-il pas là quelque chose qui est au-dessous des beautés dont cette Épître fourmille d'ailleurs? Je vous expose mes sentimens, moins pour être critique que pour me former le goût; ayez la bonté d'y répondre, & de me dire les vôtres.

Mérope, à en juger par les corrections que vous y avez faites, doit être une pièce achevée. Je n'y ai d'autre part que celle qu'avait

le peuple d'Athènes aux ouvrages de Phidias, & la servante de Molière à ses comédies. J'ai deviné les endroits que vous corrigeriez. Vous les avez non-seulement retouchés, mais vous en avez encore réformé que je n'ai pu appercevoir. Je vous suis infiniment obligé de ce que vous voulez mettre mon nom à la tête de ce bel ouvrage; j'aurai le sort d'Atticus qui fut immortalisé par les lettres que Cicéron lui adressait.

Thiriot m'a envoyé la *Philosophie de Newton*, de l'édition de Londres : je l'ai parcourue, mais je la relirai encore à tête reposée. De la manière dont vous m'expliquez le négoce des libraires de Hollande, il n'est pas étonnant que s'Gravesende se soit gendarmé contre votre traduction.

Ne vous paraît-il pas qu'il y ait tout autant d'incertitudes en physique qu'en métaphysique? Je me vois environné de doutes de tous les côtés, & croyant tenir des vérités, je les examine & je reconnais le fondement frivole de mon jugement. Les vérités mathématiques n'en sont point exemptes, ne vous en déplaise; & lorsqu'on examine bien le pour & le contre des propositions, on trouve la même incertitude à se déterminer : en un mot, je crois qu'il n'y a que très-peu de vérités évidentes.

Ces considérations m'ont mené à exposer mes sentimens sur l'erreur; je l'ai fait en forme de

dialogue. Mon but eſt de montrer que les ſentimens différens des hommes, ſoit en philoſophie ou en religion, ne doivent jamais aliéner en eux les liens de l'amitié & de l'humanité. Il m'a fallu prouver que l'erreur était innocente; c'eſt ce que j'ai fait. J'ai même pouſſé outre, & j'ai fait appercevoir qu'une erreur qui vient de ce qu'on cherche la vérité, & de ce qu'on ne peut pas l'appercevoir, doit être louable. Vous en jugerez mieux vous-même quand vous l'aurez lu; c'eſt pour cet effet que je l'expoſe à votre critique.

Je crois qu'il ne ferait point ſéant d'entamer à préſent l'affaire de Beringhen. Nous ſommes ici de jour à autre en attente de ce qui doit arriver. Vous comprenez bien que, lorſqu'on s'occupe de préparatifs d'une guerre très-ſérieuſe, on ne penſe guère à autre choſe. Je ferais donc d'avis qu'il faut attendre que cette filaſſe ſoit débrouillée; cela ne durera que peu de temps, vu la ſituation des affaires; & lorſque nous ſerons en poſſeſſion de ces duchés, il ſera bien plus naturel de chercher à s'arrondir & à faire des acquiſitions, comme celle de la ſeigneurie de Beringhen: alors mes projets pourraient avoir lieu, à cauſe que le roi, ſe trouvant dans ſon pays, pourrait aller lui-même pour voir ſi une acquiſition pareille ferait à ſa bienſéance. Je m'en rapporte d'ailleurs à ma dernière lettre, où je vous ai détaillé plus au

long jusqu'où allaient mes espérances, & de quelle manière je me flattais de vous voir.

Thiriot doit être à présent à Cirey; il n'y aura donc que moi qui n'y ferai jamais! Ma curiosité est bien grande pour savoir ce que vous aurez répondu à madame de Brand; tout ce que j'en sais, c'est qu'il y a des vers contenus dans votre réponse; je vous prie de me les communiquer.

La marquise aura autant de plumes (*a*) qu'elle en cassera; je me fais fort de les lui fournir. J'ai déjà fait écrire en Prusse pour en avoir, & pour ajouter ce qui pourrait être omis à l'encrier. Assurez cette unique marquise de mes attentions & de mon estime.

Je suis à jamais, & plus que vous ne pouvez le croire, votre très-fidèle ami.

LETTRE LXVIII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 9 novembre 1738.

MON CHER AMI,

JE viens de recevoir une lettre & des vers que personne n'est capable de faire que vous. Mais si j'ai l'avantage de recevoir des lettres & des vers d'une beauté préférable à tout ce

---

(*a*) Il s'agit d'une plume d'ambre envoyée à madame du Châtelet, & qu'elle avait cassée.

qui a jamais paru, j'ai auſſi l'embarras de ne ſavoir ſouvent comment y répondre. Vous m'envoyez de l'or de votre Potoſe, & je ne vous renvoie que du plomb. Après avoir lu les vers aſſez vifs & aimables que vous m'adreſſez, j'ai balancé plus d'une fois avant que de vous envoyer l'Épître ſur l'humanité, que vous recevrez avec cette lettre: mais je me ſuis dit enſuite, il faut rendre nos hommages à Cirey, & il faut y chercher des inſtructions & de ſages corrections. Ces motifs, à ce que j'eſpère, vous feront recevoir avec quelque ſupport les mauvais vers que je vous envoie.

Thiriot vient de m'envoyer l'ouvrage de la marquiſe, ſur le feu; je puis dire que j'ai été étonné en le liſant; on ne dirait point qu'une pareille pièce pût être produite par une femme. De plus, le ſtyle eſt mâle & tout-à-fait convenable au ſujet. Vous êtes tous deux de ces gens admirables & uniques dans votre eſpèce, & qui augmentez chaque jour l'admiration de ceux qui vous connaiſſent. Je penſe ſur ce ſujet des choſes que votre ſeule modeſtie m'oblige de vous céler. Les païens ont fait des dieux qui aſſurément reſtaient bien au-deſſous de vous deux. Vous auriez tenu la première place dans l'Olympe, ſi vous aviez vécu alors.

Rien ne marque plus la différence de nos mœurs, de celles de ces temps reculés, que lorſqu'on compare la manière dont l'antiquité

traitait les grands hommes, & celle dont les traite notre fiècle.

La magnanimité, la grandeur d'ame, la fermeté paffent pour des vertus chimériques. On dit : Oh! vous vous piquez de faire le Romain: cela eft hors de faifon; on eft revenu de ces affectations dans le fiècle d'à préfent. Tant pis. Les Romains, qui fe piquaient de vertus, étaient de grands hommes; pourquoi ne point les imiter dans ce qu'ils ont eu de louable?

La Grèce était fi charmée d'avoir produit Homère, que plus de dix villes fe difputaient l'honneur d'être fa patrie; & l'Homère de la France, l'homme le plus refpectable de toute la nation eft expofé aux traits de l'envie! Virgile, malgré les vers de quelques rimailleurs obfcurs, jouiffait paifiblement de la protection de Mécène & d'Augufte, comme Boileau, Racine & Corneille, de celle de Louis-le-Grand. Vous n'avez point ces avantages, & je crois, à dire vrai, que votre réputation n'y perdra rien. Le fuffrage d'un fage, d'une Émilie, doit être préférable à celui du trône, pour tout homme né avec un bon jugement.

Votre efprit n'eft point efclave, & votre mufe n'eft point enchaînée à la gloire des grands. Vous en valez mieux, & c'eft un témoignage irrévocable de votre fincérité; car on fait trop que cette vertu fut de tout temps incompatible avec la baffe flatterie qui règne dans les cours.

L'Hiſtoire de Louis XIV, que je viens de relire, ſe reſſent bien de votre ſéjour à Cirey; c'eſt un ouvrage excellent, & dont l'univers n'a point encore d'exemple. Je vous demande inſtamment de m'en procurer la continuation; mais je vous conſeille en ami de ne point le livrer à l'impreſſion. La poſtérité de tous ceux dont vous dites la vérité ſe liguerait contre vous. Les uns trouveraient que vous en avez trop dit, les autres que vous n'avez pas aſſez exagéré les vertus de leurs ancêtres; & les prêtres, cette race implacable, ne vous pardonneraient point les petits traits que vous leur lançez. J'oſe même dire que cette Hiſtoire, écrite avec vérité & dans un eſprit philoſophique, ne doit point ſortir de la ſphère des philoſophes. Non, elle n'eſt point faite pour des gens qui ne ſavent point penſer.

Vos deux lettres ont produit un effet bien différent ſur ceux à qui je les ai rendues. Céſarion, qui avait la goutte, l'en a perdue de joie; & Jordan, qui ſe portait bien, penſa en prendre l'apoplexie, tant une même cauſe peut produire des effets différens. C'eſt à eux à vous marquer tout ce que vous leur inſpirez; ils s'en acquitteront auſſi bien & mieux que je ne pourrais le faire.

Il ne nous manque à Rémusberg qu'un Voltaire, pour être parfaitement heureux; indépendamment de votre abſence, votre per-

ſonne eſt pour ainſi dire innée dans nos ames. Vous êtes toujours avec nous. Votre portrait préſide dans ma bibliothèque ; il pend au-deſſus de l'armoire qui conſerve notre toiſon-d'or ; il eſt immédiatement placé au-deſſus de vos ouvrages, & vis-à-vis de l'endroit où je me tiens, de façon que je l'ai toujours préſent à mes yeux. J'ai penſé dire que ce portrait était comme la ſtatue de Memnon, qui donnait un ſon harmonieux lorſqu'elle était frappée des rayons du ſoleil ; que votre portrait animait de même l'eſprit de ceux qui le regardent ; pour moi il me ſemble toujours qu'il paraît me dire :

O vous donc qui brûlant d'une ardeur périlleuſe, &c. (a)

Souvenez-vous toujours, je vous prie, de la petite colonie de Rémusberg, & ſouvenez-vous-en pour lui adreſſer de vos lettres paſtorales. Ce ſont les conſolations qui deviennent néceſſaires dans votre abſence ; vous les devez à vos amis. J'eſpère bien que vous me compterez à leur tête. On ne ſaurait du moins être plus ardemment que je ſuis & que je ſerai toujours, votre très-affectionné & fidèle ami.

(a) Boileau, Art. poët.

LETTRE LXIX.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, octobre 1738.

MONSEIGNEUR,

QUe V. A. R. pardonne à ce pauvre malade enrichi de vos bienfaits, s'il tarde trop à vous payer ses tributs de reconnaissance.

Ce que vous avez composé sur l'humanité vous assure, sans doute, le suffrage & l'estime de madame du Châtelet, & vous me forceriez à l'admiration, si vous ne m'y aviez pas déjà tout disposé. Non-seulement Cirey remercie V. A. R., mais il n'y a personne sur la terre qui ne doive vous être obligé. Ne connût-on de cet ouvrage que le titre, c'en est assez pour vous rendre maître des cœurs. Un prince qui pense aux hommes, qui fait son bonheur de leur félicité! on demandera dans quel roman cela se trouve, & si ce prince s'appelle Alcimédon ou Almansor, s'il est fils d'une fée & de quelque génie? Non, Messieurs, c'est un être réel; c'est lui que le Ciel donne à la terre sous le nom de Fréderic; il habite d'ordinaire la solitude de Rémusberg; mais son nom, ses vertus, son esprit, ses talens sont déjà connus dans tout le monde; si vous saviez ce qu'il a écrit sur l'humanité, le genre-humain députerait vers

lui pour le remercier : mais ces détails heureux sont réservés à Cirey, & ces faveurs sont tenues secrètes. Les gens qui se mêlaient autrefois de consulter les demi-dieux, se vantaient d'en recevoir des oracles : nous en recevons, mais nous ne nous en vantons pas.

Il y a, Monseigneur, une secrète sympathie qui assujettit mon ame à V. A. R.; c'est quelque chose de plus fort que l'harmonie préétablie. Je roulais dans ma tête une épître sur l'humanité, quand je reçus celle de V. A. R. Voilà ma tâche faite. Il y a eu, à ce que conte l'antiquité, des gens qui avaient un génie qui les aidait dans leurs grandes entreprises. Mon génie est à Rémusberg. Eh! à qui appartenait-il de parler de l'humanité, qu'à vous, grand Prince, à votre ame généreuse & tendre ; à vous, Monseigneur, qui avez daigné consulter des médecins pour la maladie d'un de vos serviteurs, qui demeure à près de trois cents lieues de vous? Ah! Monseigneur, malgré ces trois cents lieues, je sens mon cœur lié à V. A. R. de bien près.

Je me flatte même avec assez d'apparence que cet intervalle disparaîtra bientôt. Monseigneur, l'électeur Palatin mourra s'il veut, mais les confins de Clèves & de Juliers verront au printemps prochain madame la marquise du Châtelet. Nous arrangerons tout pour nous trouver près de vos États. Je sais bien qu'en

fait d'affaires, il ne faut jamais répondre de rien ; mais l'espérance de faire notre cour à V. A. R., de voir de près ce que nous admirons, ce que nous aimons de loin, applanira bien des difficultés. N'est-il pas vrai, Monseigneur, que V. A. R. donnera des sauf-conduits à madame du Châtelet ? mais qui voudrait l'arrêter, quand on saura qu'elle sera là pour voir V. A. R., & qui m'osera faire du mal à moi quand j'aurai l'Épître de l'humanité à la main ?

Que je suis enchanté que V. A. R. ait été contente de cet Essai sur le feu que madame du Châtelet s'amusa de composer, & qui, en vérité, est plutôt un chef-d'œuvre qu'un essai. Sans les maudits tourbillons de Descartes, qui tournent encore dans les vieilles têtes de l'académie, il est bien sûr que madame du Châtelet aurait eu le prix, & cette justice eût fait l'honneur de son sexe & de ses juges : mais les préjugés dominent par-tout. En vain Newton a montré aux yeux les secrets de la lumière ; il y a de vieux romanciers physiciens qui sont pour les chimères de Mallebranche. L'académie rougira un jour de s'être rendue si tard à la vérité ; & il demeurera constant qu'une jeune dame osait embrasser la bonne philosophie quand la plupart de ses juges l'étudiaient faiblement pour la combattre opiniâtrément.

M. de Maupertuis, homme qui ose aimer &

dire la vérité, quoique persécuté, a mandé hardiment, mais secrètement, que les discours français couronnés étaient pitoyables. Son suffrage, joint à celui de Rémusberg, sont le plus beau prix qu'on puisse jamais recevoir.

Madame du Châtelet sera très-flattée que V. A. R. fasse lire à M. Jordan ce qui a plu à V. A. R. Elle estime avec raison un homme que vous estimez. Je suis, &c.

LETTRE LXX.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 22 novembre 1738.

MON CHER AMI,

IL faut avouer que vous êtes un débiteur admirable ; vous ne restez point en arrière dans vos paiemens, & l'on gagne considérablement au change. Je vous ai une obligation infinie de l'Épître sur le plaisir : ce systême de théologie me paraît très-conforme à la Divinité, & s'accorde parfaitement avec ma manière de penser. Que ne vous dois-je point pour cet ouvrage incomparable ?

Les Dieux que nous chantait Homère
Étaient forts, robustes, puissans;
Celui que l'on nous prêche en chaire
Est l'original des tyrans;
Mais le Plaisir, dieu de Voltaire,

Eſt le vrai dieu, le tendre père
De tous les eſprits bienfeſans.

On ne peut mieux connaître la différence des génies, qu'en examinant la manière dont des perſonnes différentes expriment les mêmes penſées. La comteſſe de Plate, dont vous devez avoir entendu parler en Angleterre, pour dire un *eunuque* le périphraſait *un homme brillanté*. L'idée était priſe d'une pierre fine qu'on taille & qu'on brillante. Cette manière de s'exprimer portait bien en ſoi le caractère de femme, je veux dire de cet eſprit inviolablement attaché aux ajuſtemens & aux bagatelles. L'homme de génie, le grand poëte ſe manifeſte bien différemment par cette noble & belle périphraſe:

Que le fer a privé des ſources de la vie.

Outre que la penſée d'un Dieu, ſervi par des eunuques, a quelque choſe de frappant par elle-même, elle exprime encore, avec une force merveilleuſe, l'idée du poëte. Cette manière de toucher avec modeſtie & avec clarté une matière auſſi délicate que l'eſt celle de la mutilation, contribue beaucoup au plaiſir du lecteur. Ce n'eſt point parce que cette pièce m'eſt adreſſée; ce n'eſt point parce qu'il vous a plu de dire du bien de moi, mais c'eſt par ſa bonté intrinſèque que je lui dois mon approbation entière. Je me doutais bien que le dieu

des écoles ne pourrait que gagner en paſſant par vos mains.

Ne croyez pas, je vous prie, que je pouſſe mon ſcepticiſme à outrance. Il y a des vérités que je crois démontrées, & dont ma raiſon ne me permet pas de douter. Je crois, par exemple, qu'il n'y a qu'un Dieu & qu'un Voltaire dans le monde ; je crois encore que ce Dieu avait beſoin dans ce ſiècle d'un Voltaire pour le rendre aimable. Vous avez lavé, nettoyé & retouché un vieux tableau de Raphaël, que le vernis de quelque barbouilleur ignorant avait rendu méconnaiſſable.

Le but principal que je m'étais propoſé dans ma Diſſertation ſur l'erreur, était d'en prouver l'innocence (*a*). Je n'ai point oſé m'expliquer ſur le ſujet de la religion, c'eſt pourquoi j'ai employé plutôt un ſujet philoſophique. Je reſpecte d'ailleurs Copernic, Deſcartes, Leibnitz, Newton ; mais je ne ſuis point encore d'âge à prendre parti. Les ſentimens de l'académie conviennent mieux à un jeune-homme de vingt & quelques années, que le ton déciſif & doctoral. Il faut commencer par connaître pour apprendre à juger. C'eſt ce que je fais ; je lis tout avec un eſprit impartial & dans le deſſein de m'inſtruire, en ſuivant votre excellente leçon :

Et vers la vérité le doute les conduit.

(*a*) Cette Diſſertation ſur l'innocence des erreurs de l'eſprit, ſe trouve ci-devant tome VI.

J'ai lu avec admiration & avec étonnement l'ouvrage de la marquise sur le feu. Cet essai m'a donné une idée de son vaste génie, de ses connaissances & de votre bonheur. Vous le méritez trop bien pour que je vous l'envie. Jouissez-en dans votre paradis, & qu'il soit permis à nous autres humains de participer à votre bonheur.

Vous pouvez assurer Émilie qu'elle a mis chez moi le feu en une particulière vénération, savoir, non le feu qu'elle décompose avec tant de sagacité, mais celui de son puissant génie.

Serait-il permis à un sceptique de proposer quelques doutes qui lui sont venus? Peut-on, dans un ouvrage de physique, où l'on recherche la vérité scrupuleusement, peut-on y faire entrer des restes de visions de l'antiquité? J'appelle ainsi ce qui paraît être échappé à la marquise touchant l'embrâsement excité dans les forêts par le mouvement des branches.

J'ignore le phénomène rapporté dans l'article des causes de la congélation de l'eau; on rapporte qu'en Suisse il se trouvait des étangs qui gelaient pendant l'été aux mois de juin & de juillet. Mon ignorance peut causer mes doutes. J'y profiterai à-coup-sûr, car vos éclaircissemens m'instruiront.

Après avoir parlé de vos ouvrages & de ceux de la marquise, il n'est guère permis de

parler des miens. Je dois cependant accompagner cette lettre d'une pièce qu'on a voulu que je fiffe. Le plus grand plaifir que vous puiffiez me faire, après celui de m'envoyer de vos productions, eft de corriger les miennes. J'ai eu le bonheur de me rencontrer avec vous, comme vous pourrez le voir fur la fin de l'ouvrage. Lorfqu'on a peu de génie, qu'on n'eft point fecondé d'un cenfeur éclairé, & qu'on écrit en langue étrangère, on ne peut guère fe promettre de faire des progrès. Rimer malgré ces obftacles, c'eft, ce me femble, être atteint en quelque manière de la maladie des Abdéritains.

Je vous fais confidence de toutes mes folies. C'eft la marque la plus grande de ma confiance & de l'eftime avec lefquelles je fuis inviolablement, mon cher ami, votre, &c.

P. S. J'ai quelque bagatelle d'ambre pour Cirey, & j'ai du vin de Hongrie que l'on me dit être un baume pour la fanté de mon ami. Je voudrais envoyer cet emballage par Hambourg à Rouen, & delà à Paris, fous l'adreffe de Thiriot ; car je ne crois pas qu'on trouvât aifément quelque voiturier qui voulût s'en charger.

LETTRE LXXI.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 25 décembre 1738.

MON CHER AMI,

J'Ai lu ces jours paſſés avec beaucoup de plaiſir la lettre que vous adreſſez à vos infidèles libraires de Hollande. La part que je prends à votre réputation m'a fait participer vivement à l'approbation dont le public ne ſaurait manquer de couronner votre modération.

C'eſt cette modération qui doit être le caractère propre de tout homme qui cultive les ſciences ; la philoſophie, qui éclaire l'eſprit, fait faire des progrès dans la connaiſſance du cœur humain ; & le fruit le plus ſolide qui en revient doit être un ſupport plein d'humanité pour les faibleſſes, les défauts & les vices des hommes. Il ſerait à ſouhaiter que les ſavans dans leurs diſputes, les théologiens dans leurs querelles, & les princes dans leurs différends, vouluſſent imiter votre modération. Le ſavoir, la véritable religion, les caractères reſpectables parmi les hommes devraient élever ceux qui en ſont revêtus au-deſſus de certaines paſſions qui ne devraient être que le partage des ames baſſes. D'ailleurs le mérite reconnu eſt comme

dans un fort à l'abri des traits de l'envie. Tous les coups portés contre un ennemi inférieur déshonorent celui qui les lance.

Tel, cachant dans les airs fon front audacieux,
Le fier Atlas paraît joindre la terre aux cieux;
Il voit fans s'ébranler la foudre & le tonnerre,
Brifés contre fes pieds, leur faire en vain la guerre:
Tel du fage éclairé le repos précieux
N'eft point troublé des cris d'infames envieux;
Il méprife les traits qui contre lui s'émouffent;
Son filence prudent, fes vertus les repouffent;
Et contre ces Titans le public outragé
Du foin de les punir doit être feul chargé.

L'art de rendre injure pour injure eft le partage des crocheteurs. Quand même ces injures feraient des vérités, quand même elles feraient échauffées par le feu d'une belle poéfie, elles reftent toujours ce qu'elles font. Ce font des armes bien placées dans les mains de ceux qui fe battent à coups de bâton, mais qui s'accordent mal avec ceux qui favent faire ufage de l'épée.

Votre mérite vous a fi fort élevé au-deffus de la fatyre & des envieux, qu'affurément vous n'avez pas befoin de repouffer leurs coups. Leur malice n'a qu'un temps, après quoi elle tombe avec eux dans un oubli éternel.

L'hiftoire, qui a confacré la mémoire d'Ariftide, n'a pas daigné conferver les noms de fes envieux. On les connaît auffi peu que les perfécuteurs d'Ovide.

En un mot, la vengeance eſt la paſſion de tout homme offenſé; mais la généroſité n'eſt la paſſion que des belles ames. C'eſt la vôtre, c'eſt elle aſſurément qui vous a dicté cette belle lettre, que je ne ſaurais aſſez admirer, que vous adreſſez à vos libraires.

Je ſuis charmé que le monde ſoit obligé de convenir que votre philoſophie eſt auſſi ſublime dans la pratique qu'elle l'eſt dans la ſpéculation.

Mes tributs accompagneront cette lettre. Les diſſipations de la ville, certains termes inconnus à Cirey & à Rémusberg, de devoir, de reſpects, de cour, mais d'une efficacité très-incommode dans la pratique, m'enlèvent tout mon temps. Vous vous en appercevrez, ſans doute, car je n'ai pas ſeulement pu abréger ma lettre. A propos, comment ſe porte Louis XIV? Vous allez dire: Quel importun! cet Apicius n'eſt jamais raſſaſié de mes ouvrages.

Aſſurez, je vous prie, cette déeſſe qui transforma Newton en Vénus, de mes adorations; & ſi vous voyez un certain poëte philoſophe, l'auteur de la Henriade & de l'Épître à Uranie, aſſurez-le que je l'eſtime & le conſidère on ne peut pas davantage.

LETTRE LXXII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, décembre 1738.

MONSEIGNEUR,

IL nous arrive dans le moment une écritoire, que madame du Châtelet & moi indigne, comptions avoir l'honneur de présenter à V. A. R. pour ses étrennes. Le ministre qui, selon votre très-bonne plaisanterie, est prêt à vous prendre souvent pour un bastion ou pour une contrescarpe, vous offrirait une coulevrine ou un mortier; mais nous autres êtres pensans, nous présentons en toute humilité à notre chef, l'instrument avec lequel on communique ses pensées. Je l'ai adressée à Anvers; elle part aujourd'hui, & d'Anvers elle doit aller à Vésel à l'adresse de M. le baron de Borck, ou, à son défaut, au commandant de la place, pour être remise à V. A. R. Ce qui m'encourage à prendre cette liberté, c'est que ce petit hommage de votre sujet, ayant été fait à Paris, imite & surpasse le laque de la Chine; c'est un art tout nouveau en Europe, & tous les arts vous doivent des tributs. Pardonnez-moi donc, Monseigneur, cet excès de témérité.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, l'estime & l'attachement le plus inviolable & le plus profond respect, Monseigneur, de V. A. R., le très-humble, &c.

LETTRE LXXIII.

De M. de Voltaire.

Cirey, ce premier janvier 1739.

JEune Héros, esprit sublime,
Quels vœux pour vous puis-je former ?
Vous êtes bienfesant, sage, humain, magnanime;
Vous avez tous les dons, car vous savez aimer.
Puissent les souverains, qui gouvernent les rênes
De ces puissans États gémissans sous leurs loix,
Dans le sentier du vrai vous suivre quelquefois;
Et, pour vous imiter, prendre au moins quelques peines!
Ce sont-là tous mes vœux, ce sont-là les étrennes
Que je présente à tous les rois.

Comme j'allais continuer sur ce ton, Monseigneur, la lettre de V. A. R. & l'Épître au Prince qui a le bonheur d'être votre frère, sont venues me faire tomber la plume des mains (*a*). Ah! Monseigneur, que vous avez un loisir singuliérement employé, & que le talent extraordinaire, dans tout homme né hors de France, de faire des vers français, & plus rare encore dans une personne de votre rang, s'accroît & se fortifie de jour en jour! mais que ne faites-vous point ? & de la science des rois jusqu'à la musique & à l'art de la peinture, quelle carrière ne remplissez-vous pas ? Quel présent de la nature n'avez-vous pas embelli par vos soins ?

(*a*) Elle se trouve la première dans le volume des Poésies du Philosophe de Sans-Souci, édition gr. in-8vo. d'Amsterdam.

Mais quoi, Monfeigneur, il eft donc vrai que V. A. R. a un frère digne d'elle ? C'eft un bonheur bien rare : mais s'il n'en eft pas tout-à-fait digne, il faudra qu'il le devienne après la belle Épître de fon frère aîné ; voilà le premier prince qui ait reçu une éducation pareille.

Il me femble, Monfeigneur, qu'il y a eu un des électeurs, vos ancêtres, qu'on furnomma le Cicéron de l'Allemagne ; n'était-ce pas Jean II ? V. A. R. eft bien perfuadée de mon refpect pour ce prince ; mais je fuis perfuadé que Jean II n'écrivait point en profe comme Fréderic. Et à l'égard des vers, je défie toute l'Allemagne, & prefque toute la France, de faire rien de mieux que cette belle Epître :

O vous en qui mon cœur, tendre & plein de retour,
Chérit encor le fang qui lui donna le jour !

Cet *encor* me paraît une des plus grandes fineffes de l'art & de la langue ; c'eft dire, bien énergiquement en deux fyllabes, qu'on aime fes parens une feconde fois dans fon frère.

Mais s'il plaît à V. A. R., n'écrivez plus *opinion* par un *g*, & daignez rendre à ce mot les quatre fyllabes dont il eft compofé ; voilà les occafions où il faut que les grands princes & les grands génies cèdent aux pédans.

Toute la grandeur de votre génie ne peut rien fur les fyllabes ; & vous n'êtes pas le maître de mettre un *g* où il n'y en a point. Puifque

me voici fur les fyllabes, je fupplierai encore V. A. R. d'écrire *vice* avec un *c*, & non avec deux *ſſ*. Avec ces petites attentions, vous ferez de l'académie françaife quand il vous plaira; &, principauté à part, vous lui ferez bien de l'honneur; peu de fes académiciens s'expriment avec autant de force que mon Prince; & la grande raifon eft qu'il penfe plus qu'eux. En vérité, il y a dans votre Épître un portrait de la calomnie, qui eft de Michel-Ange, & un de la jeuneffe, qui eft de l'Albane. Que V. A. R. redouble bien vivement l'envie que nous avons de lui faire notre cour! Nous nous arrangeons pour partir au mois d'avril; & il faudra que je fois bien malheureux, fi des frontières de Juliers je ne trouve pas un petit chemin qui me conduira aux pieds de V. A. R. Qu'elle me permette de l'inftruire que probablement nous refterons une année dans ces quartiers-là, à moins que la guerre ne nous en chaffe. Madame du Châtelet compte retirer tous les biens de fa maifon qui font engagés; cela fera long; & il faut même effuyer à Vienne & à Bruxelles un procès qu'elle pourfuivra elle-même, & pour lequel elle a déjà fait des écritures avec la même netteté & la même force qu'elle a travaillé à cet ouvrage du feu; quand même ces affaires-là dureraient deux années, n'importe; il faudrait abandonner Cirey pour deux années; les devoirs & les affaires

férieuses marchent avant tout ; & comment regretterait-on Cirey quand on fera plus proche de Clèves & d'un pays qui fera probablement honoré de la préfence de V. A. R. ! Ainfi peut-être, Monfeigneur, fupplierons-nous V. A. R. de fufpendre l'envoi de ce bon vin dont votre générofité veut me faire boire ; il y a apparence que j'irai boire long-temps du vin du Rhin entre Liège & Juliers. V. A. R. eft trop bonne ; elle a confulté des médecins pour moi, & elle daigne m'envoyer une recette qui vaut mieux que toutes leurs ordonnances.

Ma fanté ferait rétablie,
Si je me trouvais quelque jour
Près d'un tonneau de vin d'Hongrie,
Et le buvant à votre cour ;
Mais le buvant près d'Émilie.

Je fuis avec le plus profond refpect, avec admiration, avec la tendreffe que vous me permettez, &c.

LETTRE LXXIV.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 8 janvier 1739.

MON CHER AMI,

JE m'étais bien flatté que l'Épître fur l'humanité pourrait mériter votre approbation par les fentimens qu'elle renferme ; mais j'efpérais en

même temps que vous voudriez bien faire la critique de la poésie & du style.

Je prie donc l'habile philosophe, le grand poëte, de vouloir bien s'abaisser encore, & de faire le grammairien rigide par amitié pour moi. Je ne me rebuterai point de retoucher une pièce dont le fond a pu plaire à la marquise ; & par ma docilité à suivre vos corrections, vous jugerez du plaisir que je trouve à m'amender.

Que mon Épitre sur l'humanité soit le précurseur de l'ouvrage que vous avez médité, je me trouverai assez récompensé de ce que le mien a été comme l'aurore du vôtre. Courez la même carrière, & ne craignez point qu'un amour-propre mal entendu m'aveugle sur mes productions. L'humanité est un sujet inépuisable : j'ai bégayé mes pensées, c'est à vous de les développer.

Il paraît qu'on se fortifie dans un sentiment lorsqu'on repasse en son esprit toutes les raisons qui l'appuient. C'est ce qui m'a déterminé de traiter le sujet de l'humanité. C'est, selon mon avis, l'unique vertu, & elle doit être principalement le propre de ceux que leur condition distingue dans le monde ; un souverain grand ou petit doit être regardé comme un homme dont l'emploi est de remédier, autant qu'il est en son pouvoir, aux misères humaines ; il est comme le médecin qui guérit, non pas les maladies du corps, mais les malheurs de ses sujets.

La voix des malheureux, les gémiſſemens des miſérables, les cris des opprimés doivent parvenir juſqu'à lui. Soit par pitié pour les autres, ſoit par un certain retour ſur ſoi-même, il doit être touché de la triſte ſituation de ceux dont il voit les misères ; & pour peu que ſon cœur ſoit tendre, les malheureux trouveront chez lui toutes ſortes de miſéricordes.

Un prince eſt, par rapport à ſon peuple, ce que le cœur eſt à l'égard de la ſtructure méchanique du corps. Il reçoit le ſang de tous les membres, & il le repouſſe juſqu'aux extrêmités. Il reçoit la fidélité & l'obéiſſance de ſes ſujets, & il leur rend l'abondance, la proſpérité, la tranquillité, & tout ce qui peut contribuer à l'accroiſſement & au bien de la ſociété.

Ce ſont-là des maximes qui me ſemblent devoir naître d'elles-mêmes dans le cœur de tous les hommes ; cela ſe ſent, pour peu qu'on raiſonne, & l'on n'a pas beſoin de faire un grand cours de morale pour les apprendre. Je crois que la compaſſion & le déſir de ſoulager une perſonne qui a beſoin de ſecours, ſont des vertus innées dans la plupart des hommes. Nous nous repréſentons nos infirmités & nos misères en voyant celles des autres, & nous ſommes auſſi actifs à les ſecourir, que nous déſirerions qu'on le fût envers nous, ſi nous étions dans le même cas.

Les tyrans pèchent ordinairement en envi-

fageant les chofes fous un autre point de vue ; ils ne confidèrent le monde que par rapport à eux-mêmes ; & pour être trop au-deffus de certains malheurs vulgaires, leurs cœurs y font infenfibles. S'ils oppriment leurs fujets, s'ils font durs, s'ils font violens & cruels, c'eft qu'ils ne connaiffent pas la nature du mal qu'ils font, & que pour ne point avoir fouffert ce mal, ils le croient trop léger. Ces fortes d'hommes ne font point dans le cas de Mutius Scévola qui, fe brûlant la main devant Porfenna, reffentait toute l'action du feu fur cette partie de fon corps.

En un mot, toute l'économie du genre-humain eft faite pour infpirer l'humanité ; cette reffemblance de prefque tous les hommes, cette égalité des conditions, ce befoin indifpenfable qu'ils ont les uns des autres, leurs misères qui ferrent les liens de leurs befoins, ce penchant naturel qu'on a pour fes femblables, notre confervation qui nous prêche l'humanité, toute la nature femble fe réunir pour nous inculquer un devoir qui, fefant notre bonheur, répand chaque jour des douceurs nouvelles fur notre vie.

En voilà bien fuffifamment, à ce qu'il me paraît, pour la morale. Il me femble que je vous vois bâiller deux fois en lifant ce terrible verbiage, & la marquife s'en impatienter. Elle a raifon, en vérité, car vous favez mieux que moi tout ce que je pourrais vous dire fur ce

ſujet ; &, qui plus eſt, vous le pratiquez.

Nous reſſentons ici les effets de la congélation de l'eau. Il fait un froid exceſſif. Il ne m'arrive jamais d'aller à l'air, que je ne tremble que quelque partie nitreuſe n'éteigne en moi le principe de la chaleur.

Je vous prie de dire à la marquiſe que je la prie fort de m'envoyer un peu de ce beau feu qui ánime ſon génie Elle en doit avoir de reſte, & j'en ai grand beſoin. Si elle a beſoin de glaçons, je lui promets de lui en fournir autant qu'il lui en faudra pour avoir des eaux glacées pendant toutes les ardeurs de l'été.

Doctiſſimus Jordanus n'a pas vu encore l'Eſſai de la marquiſe ; je ne ſuis pas prodigue de vos faveurs. Il y a même des gens qui m'accuſent de pouſſer l'avarice juſqu'à l'excès. Jordan verra l'Eſſai ſur le feu ; puiſque la marquiſe y conſent ; & il vous dira lui-même, s'il lui plait, ce que cet ouvrage lui aura fait ſentir. Tout ce que je puis vous aſſurer d'avance ; c'eſt que tous tant que nous ſommes, nous ne connaiſſons point les préjugés. Les Deſcartes, les Leibnitz, les Newton, les Émilie nous paraiſſent autant de grands hommes qui nous inſtruiſent à proportion des ſiècles où ils ont vécu.

La marquiſe aura cet avantage que ſa beauté & ſon ſexe donnent ſur le nôtre, lorſqu'il s'agit de perſuader.

Son

Son esprit persuadera
Que le profond Newton en tout est véritable,
Mais son regard nous convaincra
D'une autre vérité plus claire & plus palpable;
En la voyant, on sentira
Tout ce que fait sentir un objet adorable.

Si les Grâces présidaient à l'académie, elles n'auraient pas manqué de couronner l'ouvrage de leurs mains. Il paraît bien que messieurs de l'académie, trop attachés à l'usage & à la coutume, n'aiment point les nouveautés, par la crainte qu'ils ont d'étudier ce qu'ils ne savent qu'imparfaitement. Je me représente un vieil académicien qui, après avoir vieilli sous le harnois de Descartes, voit dans la décrépitude de sa course s'élever une nouvelle opinion. Cet homme connaît par habitude les articles de la foi philosophique, il est accoutumé à sa façon de penser; il s'en contente, & il voudrait que tout le monde en fît autant. Quoi! voudrait-on redevenir disciple à l'âge de cinquante, de soixante ans, & être exposé à la honte d'étudier soi-même, après avoir si long-temps enseigné aux autres; & d'un grand flambeau qu'on croit être, ne devenir qu'une faible lumière, ou plutôt s'obscurcir tout-à-fait? Ce n'est pas ainsi qu'on l'entend. Il est plus court de décrier un nouveau systême que de l'approfondir. Il y a même de la fermeté héroïque de s'opposer aux nouveautés en tous genres, & à soutenir les anciennes

opinions. Un autre ordre d'efprits raifonne d'une autre manière. Ils difent dans leur fimplicité : Telle opinion fut celle de nos pères, pourquoi ne ferait-elle pas la nôtre ? Valons-nous mieux qu'ils ne valaient ? N'ont-ils pas été heureux en fuivant les fentimens d'Ariftote & de Defcartes ? Pourquoi nous romprions-nous la tête à étudier les fentimens des novateurs ?... Ces fortes d'efprits s'oppoferont toujours aux progrès des connaiffances ; auffi n'eft-il pas étonnant qu'elles en faffent fi peu.

Dès que je ferai de retour à Rémusberg, j'irai me jeter tête baiffée dans la phyfique ; c'eft la marquife à qui j'en ai l'obligation ; je me prépare auffi à une entreprife bien hafardeufe & bien difficile ; mais vous n'en ferez inftruit qu'après l'effai que j'aurai fait de mes forces.

Pour mon malheur, le roi va ce printemps en Pruffe, où je l'accompagnerai ; le deftin veut que nous jouions aux barres ; & malgré tout ce que je puis m'imaginer, je ne prévois pas encore comme nous pourrons nous voir ; ce fera toujours trop tard pour mes fouhaits ; vous en êtes bien convaincu, à ce que j'efpère, comme de tous les fentimens avec lefquels je fuis, mon cher ami, votre inviolablement affectionné.

LETTRE LXXV.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 10 janvier 1739.

ON offrait aux dieux, dans le paganisme, les prémices des moissons & des récoltes; on consacrait au dieu de Jacob les premiers nés d'entre le peuple d'Israël; on voue aux saints patrons dans l'Église Romaine non-seulement les prémices, non-seulement les cadets des maisons, mais des royaumes entiers, témoin l'abdication de S. Louis en faveur de la Vierge Marie: pour moi je n'ai point de prémices de moissons, point d'enfans, point de royaume à vouer; je vous consacre les prémices de ma poésie de l'année 1739. Si j'étais païen, je vous invoquerais sous le nom d'Apollon; si j'étais juif, je vous eusse peut-être confondu avec le Roi prophète & son fils; si j'étais papiste, vous eussiez été mon saint & mon confesseur. N'étant rien de tout cela, je me contente de vous estimer très-philosophiquement, de vous admirer comme philosophe, de vous chérir comme poëte, & de vous respecter comme ami.

Je ne vous souhaite que de la santé, car c'est tout ce dont vous avez besoin. Partagé d'un génie supérieur, capable de vous suffire à vous-même & de pouvoir être heureux, &, pour sur-

croît, possédant Émilie, que mes vœux pourraient-ils ajouter à votre félicité ?

Souvenez-vous que sous une zone un peu plus froide que la vôtre, dans un pays voisin de la Barbarie, en un lieu solitaire & retiré du monde, habite un ami qui vous consacre ses veilles, & qui ne cesse de faire des vœux pour votre conservation.

LETTRE LXXVI.

De M. de Voltaire.

Cirey, ce 18 janvier 1739.

MONSEIGNEUR,

VOtre Altesse Royale est plus Féderic (*a*) & plus Marc-Aurèle que jamais. Les choses agréables partent de votre plume avec une facilité qui m'étonne toujours. Votre instruction pastorale est du plus digne évêque. Vous montrez bien que ceux qui sont destinés à être rois, sont en effet les oints du Seigneur. Votre catéchisme est toujours celui de la raison & du bonheur. Heureuses vos ouailles, Monseigneur ! le troupeau de Cirey reçoit vos paroles avec la plus grande édification.

V. A. R. me conseille, c'est-à-dire, m'ordonne de finir l'Histoire du siècle de Louis XIV. J'obéirai, & je tâcherai même de l'éclaircir avec

---

(*a*) On sait que ce Prince retranchait l'*r* de son nom.

un ménagement qui n'ôtera rien à la vérité, mais qui ne la rendra pas odieuſe. Mon grand but, après tout, n'eſt pas l'hiſtoire politique & militaire, c'eſt celle des arts, du commerce, de la police, en un mot, de l'eſprit humain. Dans tout cela il n'y a point de vérité dangereuſe. Je ne crois donc pas devoir m'interdire une carrière ſi grande & ſi sûre, parce qu'il y a un petit chemin où je peux broncher; ce qui eſt entre les mains de V. A. R. ne ſera jamais que pour elle. Le vulgaire n'eſt pas fait pour être ſervi comme mon prince.

J'ai réformé l'Hiſtoire de Charles XII, ſur pluſieurs mémoires qui m'ont été communiqués par un ſerviteur du roi Stanislas; mais ſur-tout, ſur ce que V. A. R. a daigné me faire remettre. Je n'ai pris de ces détails curieux dont vous m'avez honoré, que ce qui doit être ſu de tout le mônde, ſans bleſſer perſonne: le dénombrement des peuples, les loix nouvelles, les établiſſemens, les villes fondées, le commerce, la police, les mœurs publiques. Mais pour les actions particulières du Czar, de la Czarine, du Czarovitz, je garde ſur elles un ſilence profond. Je ne nomme perſonne, je ne cite perſonne, non-ſeulement parce que cela n'eſt pas de mon ſujet, mais parce que je ne ferais pas uſage d'un paſſage de l'Évangile que V. A. R. m'aurait cité, ſi vous ne l'ordonniez expreſſément.

G 3

Je réforme la Henriade, & je compte par le premier ordinaire ſoumettre au jugement de V. A. R. quelques changemens que je viens d'y faire. Je corrige auſſi toutes mes tragédies; j'ai fait un nouvel acte à Brutus; car enfin il faut ſe corriger & être digne de ſon prince & d'Émilie.

Je ne fais point imprimer Mérope, parce que je n'en ſuis pas encore content; mais on veut que je faſſe une tragédie nouvelle, une tragédie pleine d'amour & non de galanterie, qui faſſe pleurer des femmes, & qu'on parodie à la comédie italienne. Je la fais, j'y travaille il y a huit jours, c'eſt Zulime; on ſe moquera de moi: mais en attendant je retouche beaucoup les Élémens de Newton; je ne dois rien oublier, & je veux que cet ouvrage ſoit plus plein & plus intelligible..

Je vous ai rendu, Monſeigneur, un compte exact de tous les travaux de votre ſujet de Cirey; vraiment je ne dois pas omettre la nouvelle perſécution que Rouſſeau & l'abbé Desfontaines me font. Tandis que je paſſe dans la retraite les jours & les nuits dans un travail aſſidu, on me perſécute à Paris, on me calomnie, on m'outrage de la manière la plus cruelle. Madame la marquiſe du Châtelet a cru que Thiriot, qui envoie ſouvent ce qu'on fait contre moi à tout le monde, avait envoyé auſſi à V. A. R. un libelle affreux de l'abbé Desfon-

taines ; Émilie avait d'autant plus sujet de le croire, qu'elle en avait écrit à Thiriot, qu'elle lui avait mandé la vérité, & que Thiriot n'avait point répondu ; aussi-tôt voilà le cœur généreux de madame du Châtelet, cœur digne du vôtre, qui s'enflamme ; elle écrit à V. A. R., elle vous fait entendre des plaintes bienséantes dans sa bouche, mais interdites à la mienne. Voici le fait.

Un homme, le chevalier de Mouhy, qui a déjà écrit contre l'abbé Desfontaines, fait une petite brochure littéraire contre lui ; &, dans cette brochure, il imprime une lettre que j'ai écrite il y a deux ans. Dans cette lettre j'avais cité un fait connu ; que l'abbé Desfontaines, sauvé du feu par moi, avait, pour récompense, fait sur le champ un libelle contre son bienfaiteur, & que Thiriot en était témoin. Tout cela est la plus exacte vérité, vérité bien honteuse aux lettres. Si Thiriot, dans cette occasion, craint de nouvelles morsures de l'abbé Desfontaines, s'il s'effraie plus de ce chien enragé qu'il n'aime son ami, c'est ce que j'ignore ; il y a long-temps que je n'ai reçu de ses nouvelles. Je lui pardonne de ne se point commettre pour moi. Je fais un petit mémoire apologétique pour répondre à l'abbé Desfontaines. Madame du Châtelet l'a envoyé à V. A. R. ; je l'ai fort corrigé depuis. Je ne dis point d'injures ; l'ouvrage n'est point contre

l'abbé Desfontaines, il eſt pour moi ; je tâche d'y mêler un peu de littérature, afin de ne point fatiguer le public de choſes perſonnelles (a).

Mais je ſens que je fatigue fort V. A. R. par tout ce bavardage. Quel entretien pour un grand prince! Mais les dieux s'occupent quelquefois des ſottiſes des hommes, & les héros regardent des combats de cailles.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, le plus tendre, le plus inviolable attachement, Monſeigneur, &c.

LETTRE LXXVII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 27 janvier 1739.

SUbitement, d'un vol rapide,
La Mort fondait ſur moi,
L'affreuſe douleur qui la guide,
Dans peu m'eût abîmé ſous ſoi.
De mille maux cruels avidement rongée,
La trame de mes jours allait être abrégée,
Et la débile infirmité
Précipitait ma triſte vie,
Hélas! avec trop de furie,
Au gouffre de l'éternité.
Déjà la Mort qui ſème l'épouvante,

(a) Cet ouvrage ſe trouve page 480, tome 47, des Œuvres de Voltaire, édition gr. in-8vo. de Beaumarchais.

Avec ſon attirail hideux,
Faiſait briller ſa faux tranchante,
Pour éblouir mes faibles yeux,
Et ma penſée évanouie
Allait abandonner mon corps :
Je me voyais finir ; mes défaillans reſſorts,
Du martyre, ſouffrant la fureur inouie,
Employaient leurs derniers efforts.
L'ombre de la nuit éternelle
Diſſipait à mes yeux la lumière du jour ;
L'eſpérance, toujours ma compagne fidelle,
Ne me laiſſait plus voir la plus foible étincelle
D'un eſpoir de retour.
Dans des tourmens ſans fin, d'une angoiſſe mortelle,
Je déſirais l'inſtant qu'éteignant mon flambeau,
La Mort aſſouviſſant ſa paſſion cruelle,
Me précipitât au tombeau.
C'eſt par vous, propice Jeuneſſe,
Que plein de joie & d'alégreſſe
Des tourmens de la mort je ſuis ſorti vainqueur.
Oui, cher Voltaire, je reſpire,
Oui, je reſpire encor pour vous,
Et des rives du ſombre empire,
De notre attachement le ſouvenir ſi doux
Me tranſporta comme en délire
Chez Émilie auprès de vous.
Mais revenant à moi, par un nouveau martyre,
Je reconnus l'erreur où me plongeaient mes ſens :
Faut-il mourir, diſais-je ? ô vous, dieux tout-puiſſans !
Redoublez ma douleur amère
Et redoublez mes maux cuiſans ;
Mais ne permettez pas, fiers maîtres du tonnerre,
Que les deſtins impatiens,
Jaloux de mon bonheur m'arrachent de la terre,
Avant que d'avoir vu Voltaire.

Ces quarante & quelques vers ſe réduiſent à

vous apprendre qu'une affreuſe crampe d'eſtomac faillit à vous priver, il y a deux jours, d'un ami qui vous eſt bien ſincérement attaché, & qui vous eſtime on ne ſaurait davantage. Ma jeuneſſe m'a ſauvé : les charlatans diſent que ce ſont leurs remèdes, & pour moi je crois que c'eſt l'impatience de vous voir avant que de mourir.

J'avais lu le ſoir, avant de me coucher, une très-mauvaiſe Ode de Rouſſeau, adreſſée *à la poſtérité* : j'en ai pris la colique, & je crains que nos pauvres neveux n'en prennent la peſte. C'eſt aſſurément l'ouvrage le plus miſérable qui me ſoit de la vie tombé entre les mains.

Je me ſens extrêmement flatté de l'approbation que vous donnez à la dernière Épître que je vous ai envoyée. Vous me faites grand plaiſir de me reprendre ſur mes fautes ; je ferai ce que je pourrai pour corriger mon orthographe qui eſt très-mauvaiſe, mais je crains de ne pas parvenir ſi tôt à l'exactitude qu'elle exige. J'ai le défaut d'écrire trop vîte, & d'être trop pareſſeux pour copier ce que j'ai écrit. Je vous promets cependant de faire ce qui me ſera poſſible, pour que vous n'ayez pas lieu de compoſer, dans le goût de Lucien, un dialogue des lettres qui plaident devant le tribunal de Vaugelas, & qui ſe plaignent des injures que je leur ai faites.

Si, en fe corrigeant, on peut parvenir à quelqu'habileté ; fi, par l'application, on peut apprendre à faire mieux ; fi les foins des maîtres de l'art ne fe laffent point à former des difciples ; je puis efpérer, avec votre affiftance, de faire un jour des vers moins mauvais que ceux que je compofe à préfent.

J'ai bien cru que la marquife du Châtelet était en affaires férieufes ce qu'elle eft en phyfique, en philofophie, & dans la fociété : le propre des fciences eft de donner une jufteffe d'efprit qui prévient l'abus qu'on pourrait faire de leur ufage. J'aime à entendre qu'une jeune dame a affez d'empire fur fes paffions pour quitter tous fes goûts en faveur de fes devoirs ; mais j'admire encore plus un philofophe qui fe réfout d'abandonner la retraite & la paix en faveur de l'amitié. Ce font des exemples que Cirey fournira à la poftérité, & qui feront infiniment plus d'honneur à la philofophie que l'abdication de cette femme fingulière qui defcendit du trône de Suède pour aller occuper un palais à Rome.

Les fciences doivent être confidérées comme des moyens qui nous donnent plus de capacité pour remplir nos devoirs : les perfonnes qui les cultivent ont plus de méthode dans ce qu'ils font, & agiffent plus conféquemment. L'efprit philofophique établit des principes ; ce font les fources du raifonnement & la caufe des actions fenfées. Je ne m'étonne point que vous

autres habitans de Cirey fassiez ce que vous devez faire ; mais je m'étonnerais beaucoup si vous ne le feriez pas, vu la sublimité de vos génies & la profondeur de vos connaissances.

Je vous prie de m'avertir de votre départ pour Bruxelles, & d'aviser en même temps sur la voie la plus courte pour accélérer notre correspondance. Je me flatte de pouvoir recevoir de vous tous les huit jours des lettres, lorsque vous serez si voisin de nos frontières. Je pourrai peut-être vous être de quelqu'utilité dans ce pays, car je connais très-particuliérement le prince d'Orange, qui est souvent à Bréda, & le duc d'Aremberg, qui demeure à Bruxelles. Peut-être pourrai-je aussi, par le ministère du prince de Lincheltein, abréger à la marquise les longueurs qu'on lui fera souffrir à Bruxelles & à Vienne. Les juges de ces pays ne se pressent point dans leurs jugemens. On dit que, si la cour impériale devait un soufflet à quelqu'un, il faudrait solliciter trois ans avant que d'en obtenir le paiement. J'augure delà que les affaires de la marquise ne se termineront pas aussi vîte qu'elle le pourrait désirer.

Le vin d'Hongrie vous suivra par-tout où vous irez. Il vous est beaucoup plus convenable que le vin du Rhin, duquel je vous prie de ne point boire, parce qu'il est fort mal-sain.

Ne m'oubliez pas, cher Voltaire, &, si votre santé vous le permet, donnez-moi plus souvent

de vos nouvelles, de vos censures & de vos ouvrages. Vous m'avez si bien accoutumé à vos productions, que je ne puis presque plus revenir à celles des autres. Je brûle d'impatience d'avoir la fin du *Siècle de Louis XIV*, cet ouvrage est incomparable, mais gardez-vous bien de le faire imprimer.

Je suis avec toute l'estime imaginable & l'amitié la plus sincère, mon cher ami, votre très-affectionné.

LETTRE LXXVIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 3 février 1739.

MON CHER AMI,

VOus recevez mes ouvrages avec trop d'indulgence. Une prévention trop favorable à l'auteur, vous fait excuser leur faiblesse & les fautes dont ils fourmillent.

Je suis comme le Prométhée de la fable ; je dérobe quelquefois de votre feu divin dont j'anime mes faibles productions. Mais la différence qu'il y a entre cette fable & la vérité, c'est que l'ame de Voltaire, beaucoup plus grande & plus magnanime que celle du roi des dieux, ne me condamne point au supplice que souffrit l'auteur du céleste larcin. Ma santé languissante encore m'empêche d'exécuter les ou-

vrages que je roulais dans ma tête, & le médecin, plus cruel que la maladie même, me condamne à prendre journellement de l'exercice ; temps que je ſuis obligé de prendre ſur mes heures d'étude.

Ces charlatans veulent m'interdire de m'inſtruire ; bientôt ils voudront que je ne penſe plus. Mais, tout bien compté, j'aime mieux être malade de corps que d'eſprit. Malheureuſement l'eſprit ne ſemble être que l'acceſſoire du corps ; il eſt dérangé en même-temps que l'organiſation de notre machine, & la matière ne ſaurait ſouffrir ſans que l'eſprit ne s'en reſſente également. Cette union ſi étroite, cette liaiſon intime, eſt, ce me ſemble, une très-forte preuve du ſentiment de Locke. Ce qui penſe en nous, eſt aſſurément un effet ou un réſultat de la méchanique de notre machine animée. Tout homme ſenſé, tout homme qui n'eſt point imbu de prévention ou d'amour-propre, doit en convenir.

Pour vous rendre compte de mes occupations, je vous dirai que j'ai fait quelques progrès en phyſique. J'ai vu toutes les expériences de la pompe pneumatique, & j'en ai indiqué deux nouvelles qui ſont : 1°. De mettre une montre ouverte dans la pompe, pour voir ſi ſon mouvement ſera accéléré ou retardé, s'il reſtera le même ou s'il ceſſera. La ſeconde expérience regarde la vertu productrice de l'air. On prendra une portion de terre, dans laquelle on

plantera un pois, après quoi on l'enfermera dans le récipient ; on pompera l'air ; & je suppose que le pois ne croîtra point, parce que j'attribue à l'air cette vertu productrice & cette force qui développe les semences.

Pour vous, mon cher ami, vous m'êtes un être incompréhensible. Je doute s'il y a un Voltaire dans le monde ; j'ai fait un système pour nier son existence. Non assurément, ce n'est pas un homme qui fait le travail prodigieux qu'on attribue à M. de Voltaire. Il y a à Cirey une académie composée de l'élite de l'univers ; il y a des philosophes qui traduisent Newton, il y a des poëtes héroïques, il y a des Corneille, il y a des Catulle, il y a des Thucydide, & l'ouvrage de cette académie se publie sous le nom de Voltaire, comme l'action de toute une armée s'attribue au chef qui la commande. La fable nous parle d'un géant qui avait cent bras, vous avez mille génies. Vous embrassez l'univers entier, comme Atlas qui le portait.

Ce travail prodigieux me fait craindre, je l'avoue ; n'oubliez point que, si votre esprit est immense, votre corps est très-fragile. Ayez quelqu'égard, je vous prie, à l'attachement de vos amis, & ne rendez pas votre champ aride, à force de le faire rapporter. La vivacité de votre esprit mine votre santé, & ce travail exorbitant use trop vîte votre vie.

Puiſque vous me promettez de m'envoyer les endroits de la Henriade que vous avez retouchés, je vous prie de m'envoyer la critique de ceux que vous avez rayés.

J'ai le deſſein de faire graver la Henriade (lorſque vous m'aurez communiqué les changemens que vous avez jugé à propos d'y faire) comme l'Horace qu'on a gravé à Londres. Knobelsdorf, qui deſſine très-bien, fera les deſſins des eſtampes ; l'on pourrait y ajouter l'Ode à Maupertuis, les Épîtres morales, & quelques-unes de vos pièces qui ſont diſperſées en différens endroits. Je vous prie de me dire votre ſentiment, & quelle ſerait votre volonté.

Il eſt indigne, il eſt honteux pour la France, qu'on vous perſécute impunément. Ceux qui ſont les maîtres de la terre, doivent adminiſtrer la juſtice, récompenſer & ſoutenir la vertu contre l'oppreſſion & la calomnie. Je ſuis indigné de ce que perſonne ne s'oppoſe à la fureur de vos ennemis. La nation devrait embraſſer la querelle de celui qui ne travaille que pour la gloire de ſa patrie, & qui eſt preſque le ſeul homme qui faſſe honneur à ſon ſiècle. Les perſonnes qui penſent juſte, mépriſent le libelle diffamatoire qui paraît ; elles ont en horreur ceux qui en ſont les abominables auteurs. Ces pièces ne ſauraient attaquer votre réputation, ce ſont des traits impuiſſans, des calomnies trop atroces, pour être crues ſi légérement.

J'ai

J'ai fait écrire à Thiriot tout ce qui convient qu'il ſache, & l'avis qu'on lui a donné touchant ſa conduite, fructifiera, à ce que j'eſpère.

Vous ſavez que la marquiſe & moi, nous ſommes vos meilleurs amis; chargez-nous, lorſque vous ſerez attaqué, de prendre votre défenſe. Ce n'eſt pas que nous nous en acquittions avec autant d'éloquence & de dignité que ſi vous preniez ce ſoin vous-même; mais tout ce que nous dirons pourra être plus fort, parce qu'un ami outré du tort qu'on fait à ſon ami, peut dire beaucoup de choſes que la modération de l'offenſé doit ſupprimer. Le public même eſt plutôt ému par les plaintes d'un ami compatiſſant qu'il n'eſt attendri par l'oppreſſé qui crie vengeance.

Je ne ſuis point indifférent ſur ce qui vous regarde, & je m'intéreſſe avec zèle au repos de celui qui travaille ſans relâche pour mon inſtruction & pour mon agrément.

Je ſuis avec tous les ſentimens que vous inſpirez à ceux qui vous connaiſſent, votre très-fidellement affectionné ami.

Mes aſſurances d'eſtime à la Marquiſe.

LETTRE LXXIX.

De M. de Voltaire.

Cirey, ce 15 février 1739.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu les étrennes. Je vous en ai donné en sujet, & V. A. R. m'en a donné en roi. Votre lettre sans date, vos jolis vers,

Quelque démon malicieux
Se joue assurément du monde, &c.

ont dissipé tous les nuages qui se répandaient sur le ciel serein de Cirey. Les peines viennent de Paris, & les consolations viennent de Rémusberg. Au nom d'Apollon, notre maître, daignez me dire, Monseigneur, comment vous avez fait pour connaître si parfaitement des états de la vie qui semblent être si éloignés de votre sphère? avec quel microscope les yeux de l'héritier d'une grande monarchie ont-ils pu démêler toutes les nuances qui bigarrent la vie commune. Les princes ne savent rien de tout cela; mais vous êtes homme autant que prince.

L'abbé Alari demandait un jour à notre roi permission d'aller à la campagne pour quelques jours, & de partir sur le champ. — Comment, dit le roi, est-ce que votre carrosse à six chevaux est dans la cour?... Il croyait alors que tout le monde avait un carrosse à six chevaux au moins.

Vous me feriez croire, Monſeigneur, à la métempſycoſe. Il faut que votre ame ait été long-temps dans le corps de quelque particulier fort aimable, d'un la Rochefoucauld, d'un la Bruyère Quelle peinture des riches accablés de leur bonheur inſipide, des querelles & des chagrins qui en effet troublent les mariages les plus heureux en apparence! mais quelle foule d'idées & d'images! avec une petite lime de deux liards, que tout cet or-là ſerait parfaitement travaillé! Vous créez, & je ne fais plus que raboter; c'eſt ce qui fait que je n'oſe pas encore envoyer à V. A. R. ma nouvelle tragédie : mais je prends la liberté de lui offrir un des petits morceaux que j'ai retouchés depuis peu dans la Henriade.

Madame la marquiſe du Châtelet vient de recevoir une lettre de V. A. R qui prouve bien que Rémusberg va devenir une académie des ſciences. Il faut, Monſeigneur, que j'aime bien la vérité pour convenir qu'Émilie ſe trompe; mais cette vérité l'emporte ſur les rois, & même ſur les Émilie.

Je penſe que vous avez grande raiſon, Monſeigneur, ſur ce feu cauſé par un vent d'oueſt. Si les humains avaient attendu après Borée pour ſe chauffer, ils auraient couru grand riſque de mourir de froid. Les plus grands vents paſſant par les branches d'arbres, y perdent beaucoup de leurs forces; ſi ces branches ſont ſèches,

elles tombent ; si elles sont vertes, leur froissement éternel ne produirait pas une étincelle. Le tonnerre a bien plus l'air d'avoir embrâsé des forêts que le vent ; & les différens volcans dont la terre est pleine ont été nos premières fournaises.

Le mémoire d'ailleurs est plein de recherches curieuses & de pensées aussi hardies que philosophiques ; c'est le systême de Boerhaave, c'est celui de Muschenbroek, c'est très-souvent celui de la nature. Notre académie a donné le prix à des gens dont l'un dit que le feu est un composé de bouteilles (*a*), & l'autre que c'est une machine de cylindre. Voilà le goût de notre nation ; ce qui tient au roman a la préférence sur la simple nature. Aussi ne donnerai-je point Mérope ; mais je vais donner une tragédie toute romanesque ; quand on est dans le pays d'Arlequin, il faut avoir un habit de toutes couleurs, avec un petit masque noir.

Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis, & sponte meâ componere curas !

Si je vivais sous mon prince, je ne ferais pas de tels ouvrages ; je tâcherais de me conformer à sa façon mâle & vigoureuse de penser ; je ressusciterais mon feu mourant aux étin-

(*a*) M. Euler : mais ce n'est pas à cette hypothèse de bouteilles, c'est à une fort belle formule pour la propagation du son, que l'académie donna le prix.

celles de son génie. Mais que puis-je faire en France, malade, persécuté, & toujours distrait par la crainte qu'à la fin l'envie & la persécution ne m'accablent? Le désert où je me suis réfugié auprès de Minerve, qui a pris pour me protéger la figure de madame du Châtelet, ce désert, qui devrait être inaccessible aux persécuteurs, n'a pu empêcher leur fureur d'y venir trouver un solitaire languissant, qui ne vivait que pour V. A. R., pour Émilie, & pour l'étude.

Je suis avec le plus profond respect, & le plus tendre attachement, &c.

LETTRE LXXX.

De M. de Voltaire.

Cirey, ce 26 février 1739.

O Nouvelle effroyable ! ô tristesse profonde !
Il était un héros nourri par les vertus,
L'espérance, l'idole, & l'exemple du monde:
Dieu ! peut-être il n'est plus.

Quel envieux démon, de nos malheurs avide,
Dans ces jours fortunés tranche un destin si beau?
A mes yeux égarés quelle affreuse Euménide
Vient ouvrir ce tombeau?

Descendez, accourez du haut de l'Empirée,
Dieu des arts, Dieu charmant, mon éternel appui,
Vertus qui présidez à son ame éclairée,
Et que j'adore en lui.

Defcendez, refermez cette tombe entr'ouverte ;
Arrachez la victime aux deftins ennemis :
Votre gloire en dépend, fa mort eft votre perte :
Confervez votre fils.

Jufqu'au trône enflammé de l'empire célefte,
La Terre a fait monter ces douloureux accens :
Grand Dieu ! fi vous m'ôtez cet efpoir qui me refte,
Sappez mes fondemens.

Vous le favez, grand Dieu ! languiffante, affaiblie
Sous le poids des forfaits, je gémis de tout temps ;
Féderic me confole, il vous réconcilie
Avec mes habitans.

Le Ciel entend la Terre, il exauce fes plaintes ;
Minerve, la Santé, les Grâces, les Amours
Revolent vers mon Prince & diffipent nos craintes
En affurant fes jours.

Rival de Marc-Aurèle, ame héroïque & tendre,
Ah ! fi je peux former le défir & l'efpoir
Que de mes jours encor le fil puiffe s'étendre,
Ce n'eft que pour vous voir.

Je fuis né malheureux : la déteftable envie,
Le zèle impérieux des dangereux dévots,
Contre les jours ufés de ma mourante vie,
Arment la main des fots.

Un lâche me trahit, un ingrat m'abandonne,
Il rompt de l'amitié le voile décevant :
Miférables humains, ma douleur vous pardonne ;
Féderic eft vivant.

Il les faut excufer, Monfeigneur, ces vers fans efprit, que le cœur feul a dictés au milieu de la crainte où je fuis encore de votre danger, dans le même temps que j'avais la joie

d'apprendre votre résurrection de votre propre main.

V. A. R. eſt donc comme le cigne du temps paſſé ; elle chânte au bord du tombeau. Ah ! Monſeigneur, que vos vers m'ont raſſuré. On a bien de la vie quand l'eſprit fait de ces choſes-là après une crampe dans l'eſtomac. Mais, Monſeigneur, que de bontés à la fois ! Je n'ai de protecteurs que vous & Émilie. Non-ſeulement V. A. R. daigne m'aimer, mais elle veut encore que les autres m'aiment. Eh, qu'importent les autres ! Après tout, je n'aurai pas la malheureuſe faibleſſe de rechercher le ſuffrage de Vadius, quand je ſuis honoré des bontés de Fédéric, mais le malheur eſt que la haine implacable des Vadius eſt ſouvent ſuivie de la perſécution des Séjans.

Je ſuis en France, parce que madame du Châtelet y eſt ; ſans elle il y a long-temps qu'une retraite plus profonde me déroberait à la perſécution & à l'envie. Je ne hais point mon pays ; je reſpecte & j'aime le gouvernement ſous lequel je ſuis né ; mais je ſouhaiterais ſeulement pouvoir cultiver l'étude avec plus de tranquillité & moins de crainte.

Si l'abbé Desfontaines & ceux de ſa trempe qui me perſécutent, ſe contentaient de libelles diffamatoires, encore paſſe ; mais il n'y a point de reſſorts qu'ils ne faſſent jouer pour me perdre. Tantôt ils font courir des écrits ſcandaleux,

& me les imputent ; tantôt des lettres anonymes aux miniſtres, des hiſtoires forgées à plaiſir par Rouſſeau, & conſommées par Desfontaines ; de faux dévots ſe joignent à eux, & couvrent du zèle de la religion leur fureur de nuire. Tous les huit jours je ſuis dans la crainte de perdre la liberté ou la vie ; & languiſſant dans une ſolitude, & dans l'impuiſſance de me défendre, je ſuis abandonné par ceux même à qui j'ai fait le plus de bien, & qui penſent qu'il eſt de leur intérêt de me trahir. Du moins un coin de terre dans la Hollande, dans l'Angleterre, chez les Suiſſes, ou ailleurs, me mettrait à l'abri & conjurerait la tempête ; mais une perſonne trop reſpectable a daigné attacher ſa vie heureuſe à des jours ſi malheureux : elle adoucit tous mes chagrins, quoiqu'elle ne puiſſe calmer mes craintes.

Tant que j'ai pu, Monſeigneur, j'ai caché à V. A. R. la douleur de ma ſituation, malgré la bonté qu'elle avait elle-même d'en plaindre l'amertume : je voulais épargner à cette ame généreuſe des idées ſi déſagréables ; je ne ſongeais qu'aux ſciences qui ſont vos délices ; j'oubliais l'auteur que vous daignez aimer ; mais enfin ce ſerait trahir ſon protecteur de lui cacher ſa ſituation. La voilà telle qu'elle eſt. Horace dit :

Durum, ſed levius fit patientiâ ;

& moi je dis :

Durum, sed levius fit per Federicum.

V. A. R. promet encore sa protection pour les affaires que madame du Châtelet doit discuter vers les confins de votre souveraineté. Elle vous en remercie, Monseigneur ; il n'y a qu'elle qui puisse exprimer le prix de vos bienfaits. Sera-t-il possible que V. A. R. soit en Prusse quand nous serons près de Clèves? J'espère au moins que nous y serons si longtemps qu'enfin nous y verrons *salutare meum.* Je suis avec un profond respect, &c.

LETTRE LXXXI.

De M. de Voltaire.

Ce 28 février 1739.

MONSEIGNEUR,

JE reçois la lettre de V. A. R. du 3 février, & je lui réponds par la même voie ; nous avons sur le champ répété l'expérience de la montre dans le récipient : la privation d'air n'a rien changé au mouvement qui dépend du ressort. La montre est actuellement sous la cloche ; je crois m'appercevoir que le balancier a pu aller peut-être un peu plus vîte, étant plus libre dans le vide ; mais cette accélération est très-peu de chose, & dépend probablement de la nature de la montre. Quant au ressort, il est

évident, par l'expérience, que l'air n'y contribue en rien; & pour la matière subtile de Descartes, je suis son très-humble serviteur. Si cette matière, si ce torrent de tourbillons va dans un sens, comment les ressorts qu'elle produirait pourraient-ils opérer de tous les sens? Et puis, qu'est-ce que c'est que des tourbillons?

Mais que m'importe la machine pneumatique? c'est votre machine, Monseigneur, qui m'importe, c'est la santé du corps aimable, qui loge une si belle ame. Quoi! je suis donc réduit à dire à V. A. R. ce qu'elle m'a si souvent daigné dire : Conservez-vous; travaillez moins. Vous le disiez, Monseigneur, à un homme dont la conservation est inutile au monde; & moi je le dis à celui dont le bonheur des hommes doit dépendre. Est-il possible, Monseigneur, que votre accident ait eu de telles suites? J'ai eu l'honneur d'écrire à V. A. R. par M. Pletz; j'ai écrit aussi en droiture; hélas! je ne puis être au nombre de ceux qui veillent auprès de votre personne. *Nisus* & *Euryalus* amuseront peut-être plus votre convalescence que ne feraient des calculs. Je ne m'étonne pas que le héros de l'amitié ait choisi un tel sujet; j'en attends les premières scènes avec impatience. Scipion, César, Auguste firent des tragédies, *cur non Federicus?*

V. A. R. me fait trop d'honneur; elle oppose trop de bonté à mes malheurs; j'ai fait tant de

changemens à la Henriade, que je ſuis obligé de lui envoyer l'ouvrage tout entier, avec les corrections. Si elle ordonne la voie par laquelle il faut lui faire tenir l'ouvrage qu'elle protège, elle ſera obéie. Je ſuis trop heureux, malgré mes ennemis ; je la remercie mille fois ; & tout ce que vous daignez me dire pénètre mon cœur. Que je bavarderais, ſi ma déplorable ſanté me permettait d'écrire davantage. Je ſuis à vos pieds, Monſeigneur ; je ne reſpire guère ; mais c'eſt pour Émilie & pour mon dieu tutélaire.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus tendre reconnaiſſance, &c.

LETTRE LXXXII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 8 mars 1739.

MON CHER AMI,

DEpuis la dernière lettre que je vous ai écrite, ma ſanté a été ſi languiſſante, que je n'ai pu travailler à quoi que ce pût être. L'oiſiveté m'eſt un poids beaucoup plus inſupportable que le travail & que la maladie. Mais nous ne ſommes formés que d'un peu d'argile, & il ſerait ridicule au ſuprême degré d'exiger beaucoup de ſanté d'une machine qui doit, par ſa nature, ſe détraquer ſouvent, & qui eſt obligée de s'uſer pour périr enfin.

Je vois, par votre lettre, que vous êtes en bon train de corriger vos ouvrages. Je regrette beaucoup que quelques grains de cette sage critique ne soient pas tombés sur la pièce que je vous ai adressée. Je ne l'aurais point exposée au soleil, si ce n'avait été dans l'intention qu'il la purifiât. Je n'attends point de louanges de Cirey, elles ne me sont point dues; je n'attends de vous que des avis & de sages conseils. Vous me les devez assurément, & je vous prie de ne point ménager mon amour-propre.

J'ai lu avec un plaisir infini le morceau de la Henriade que vous avez corrigé. Il est beau, il est superbe. Je voudrais bien, indépendamment de cela, avoir fait celui que vous retranchez. Je suis destiné, je crois, à sentir plus vivement que les autres les beautés dont vous ornez vos ouvrages : ces beaux vers que je viens de lire m'ont animé de nouveau du feu d'Apollon. Telle est la force de votre génie, qu'il se communique à plus de deux cents lieues. Je vais monter mon luth pour former de nouveaux accords.

Il n'y a point lieu de douter que vous réussirez dans la nouvelle tragédie que vous travaillez. Lorsque vous parlez de la gloire, on croit en entendre discourir Jules-César. Parlez-vous de l'humanité ? c'est la nature qui s'explique par votre organe. S'agit-il d'amour ? on croit entendre le tendre Anacréon ou le chantre

divin qui soupira pour Lesbie. En un mot il ne vous faut que cette tranquillité d'ame que je vous souhaite de tout mon cœur, pour réussir & pour produire des merveilles en tout genre.

Il n'est point étonnant que l'académie royale ait préféré quelque mauvais ouvrage de physique à l'excellent Essai de la marquise. Combien d'impertinences ne se sont pas dites en philosophie ? De quelles absurdités l'esprit humain ne s'est-il point avisé dans les écoles ? Quel paradoxe reste-t-il à débiter qu'on n'ait point soutenu ? Les hommes ont toujours penché vers le faux : je ne sais par quelle bizarrerie la vérité les a toujours moins frappés. La prévention, les préjugés, l'amour-propre, l'esprit superficiel seront, je crois, pendant tous les siècles, les ennemis qui s'opposeront aux progrès des sciences ; & il est bien naturel que des savans de profession aient quelque peine à recevoir les loix d'une jeune & aimable dame qu'ils reconnaîtraient tous pour l'objet de leur admiration dans l'empire des grâces, mais qu'ils ne veulent point reconnaître pour l'exemple de leurs études dans l'empire des sciences. Vous rendez un hommage vraiment philosophique à la vérité : ces intérêts, ces raisons petites ou grandes, ces nuages épais qui obscurcissent pour l'ordinaire l'œil du vulgaire, ne peuvent rien sur vous.

Il serait à souhaiter que les hommes fussent

tous au-dessus des corruptions de l'erreur & du mensonge ; que le vrai & le bon goût servissent généralement de règles dans les ouvrages sérieux, & dans les ouvrages d'esprit. Mais combien de savans sont capables de sacrifier à la vérité les préjugés de l'étude & le prix de la beauté, & les ménagemens de l'amitié ? Il faut une ame forte pour vaincre d'aussi puissantes oppositions. Les vents sont très-bien, comme vous en convenez, dans la caverne d'Éole, d'où je crois qu'il ne faut les tirer que pour cause.

J'ai été vivement touché des persécutions qu'on vous a suscitées : ce sont des tempêtes qui ôtent pour un temps le calme à l'Océan, & je souhaiterais bien d'être le Neptune de l'Énéide, afin de vous procurer la tranquillité que je vous souhaite très-sincérement. Souffrez que je vous rappelle ces deux beaux vers de l'Épître à Émilie, où vous vous faites si bien votre leçon :

Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Laissez au-dessous de vous, croyez-moi, cet essaim méprisable & abject d'ennemis aussi furieux qu'impuissans. Votre mérite, votre réputation vous servent d'égide. C'est en vain que l'envie vous poursuivra ; ses traits s'émousseront & se briseront tous contre l'auteur de la Henriade, en un mot, contre Voltaire. De plus, si le dessein de vos ennemis est de vous nuire,

vous n'avez pas lieu de les redouter ; car ils n'y parviendront jamais ; & s'ils cherchent à vous chagriner, comme cela paraît plus apparent, vous ferez très-mal de leur donner cette satisfaction. Perſuadé de votre mérite, enveloppé de votre vertu, vous devez jouir de cette paix douce & heureuſe qui eſt ce qu'il y a de plus déſirable en ce monde. Je vous prie d'en prendre la réſolution. Je m'y intéreſſe par amitié pour vous, & par cet intérêt que je prends à votre ſanté & à votre vie.

Mandez-moi, je vous prie, où, par qui, & comment je dois faire parvenir ce que je vous deſtine & à la marquiſe. Tout eſt emballé ; agiſſez rondement, & mandez-moi, comme je le ſouhaite, ce que vous trouvez de plus expédient.

La marquiſe me demande ſi j'ai reçu l'extrait de Newton, qu'elle a fait. J'ai oublié de lui répondre ſur cet article. Dites-lui, je vous prie, que Thiriot me l'avait envoyé, & qu'il m'a charmé comme tout ce qui vient d'elle. En vérité elle en fait trop ; elle veut nous dérober à nous autres hommes tous les avantages dont notre ſexe eſt privilégié. Je tremble que, ſi elle ſe mêle de commander des armées, elle ne faſſe rougir les cendres des Condé & des Turenne. Oppoſez-vous à des progrès qui nous en font encore enviſager d'autres dans l'éloignement, & faites du moins qu'une ſorte de gloire nous reſte.

Césarion, qui me tient compagnie, vous assure mille fois de son amitié ; il ne se passe point de jour que nous ne nous entretenions sur votre sujet.

Je suis rempli de projets ; pour peu que ma santé revienne, vous serez inondé de mes ouvrages à Cirey, comme le fut l'Italie par l'invasion des Goths. Je vous prie d'être toujours mon juge & non pas mon panégyriste. Je suis avec l'estime la plus fervente, mon cher ami, votre très-fidellement affectionné.

LETTRE LXXXIII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 22 mars 1739.

MON CHER AMI,

JE me suis trop pressé de vous découvrir mes projets de physique. Il faut l'avouer, ce trait sent bien le jeune-homme qui, pour avoir pris une légère teinture de physique, se mêle de proposer des problêmes aux maîtres de l'art. Passez cependant à un ignorant de vous faire une petite objection sur ce vide que vous supposez entre le soleil & nous.

Il me semble que dans le traité de la lumière, Newton dit que les rayons du soleil sont de la matière, & qu'ainsi il fallait qu'il y eût un vide, afin que ces rayons puissent parvenir à nous en si

ſi peu de temps. Or, comme ces rayons ſont matériels, & qu'ils occupent cet eſpace immenſe, tout cet intervalle ſe trouve donc rempli de cette matière lumineuſe ; ainſi il n'y a point de vide, & la matière ſubtile de Deſcartes, ou l'éther, comme il vous plaira de la nommer, eſt remplacée par votre lumière. Que devient donc le vide? Après ceci, n'attendez plus de moi un ſeul mot de phyſique.

Je ſuis un volontaire en fait de philoſophie ; je ſuis très-perſuadé que nous ne découvrirons jamais les ſecrets de la nature, & reſtant neutre entre les ſectes, je peux les regarder ſans prévention, & m'amuſer à leurs dépens.

Je ne regarde point avec la même indifférence ce qui concerne la morale ; c'eſt la partie la plus néceſſaire de la philoſophie, & qui contribue le plus au bonheur des hommes. Je vous prie de vouloir corriger la pièce que je vous envoie *ſur la tranquillité* ; ma ſanté ne m'a pas permis de faire grand'choſe. J'ai, en attendant, ébauché cet ouvrage. Ce ſont des idées croquées, que la main d'un habile peintre devrait mettre en exécution.

J'attends le retour de mes forces pour commencer ma tragédie ; je ferai ce que je pourrai pour réuſſir. Mais je ſens bien que la pièce toute achevée ne ſera bonne qu'à ſervir de papillotes à la marquiſe.

Je médite un ouvrage ſur le Traité du

Prince par Machiavel ; tout cela roule encore dans ma tête, & il faudra le ſecours de quelque divinité pour débrouiller ce chaos.

J'attends avec impatience la Henriade ; mais je vous demande inſtamment de m'envoyer la critique des endroits que vous retranchez. Il n'y aurait rien de plus inſtructif ni de plus capable de former le goût que ces remarques. Servez-vous, s'il vous plaît, de la voie de Michelet pour me faire tenir vos lettres ; c'eſt la meilleure de toutes.

Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre ſanté ; j'appréhende beaucoup que ces perſécutions & ces affaires continuelles qu'on vous fait, ne l'altèrent plus qu'elle ne l'eſt déjà. Je ſuis avec bien de l'eſtime, mon cher ami, votre très-affectionné & fidèle ami.

LETTRE LXXXIV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 15 avril 1739.

J'Ai été ſenſiblement attendri du récit touchant que vous me faites de votre déplorable ſituation. Un ami à la diſtance de quelques centaines de lieues, paraît un homme aſſez inutile dans le monde ; mais je prétends faire un petit eſſai en votre faveur, dont j'eſpère que vous retirerez quelqu'utilité. Ah ! mon cher Voltaire,

que ne puis-je vous offrir un asyle, où assurément vous n'auriez rien à souffrir de semblable aux chagrins que vous donne votre ingrate patrie. Vous ne trouveriez chez moi ni envieux, ni calomniateurs, ni ingrats ; on saurait rendre justice à vos mérites, & distinguer parmi les hommes ce que la nature a si fort distingué parmi ses ouvrages.

Je voudrais pouvoir soulager l'amertume de votre condition ; & je vous assure que je pense aux moyens de vous servir efficacement. Consolez-vous toujours de votre mieux, mon cher ami, & pensez que pour établir une égalité de conditions parmi tous les hommes, il vous fallait des revers capables de balancer les avantages de votre génie, de vos talens, & de l'amitié de la marquise.

C'est dans des occasions semblables qu'il nous faut tirer de la philosophie des secours capables de modérer les premiers transports de douleur, & de calmer les mouvemens impétueux que le chagrin excite dans nos ames. Je sais que ces conseils ne coûtent rien à donner, & que la pratique en est presqu'impossible ; je sais que la force de votre génie est suffisante pour s'opposer à vos calamités. Mais on ne laisse point que de tirer des consolations du courage que nous inspirent nos amis.

Vos adversaires sont d'ailleurs des gens si méprisables, qu'assurément vous ne devez pas

craindre qu'ils puiffent ternir votre réputation. Les dents de l'envie s'émoufferont toutes les fois qu'elles voudront vous mordre. Il n'y a qu'à lire fans partialité les écrits & les calomnies qu'on fème fur votre fujet pour en connaître la malice & l'infamie. Soyez en repos, mon cher Voltaire, & attendez que vous puiffiez goûter les fruits de mes foins.

J'efpère que l'air de Flandre vous fera oublier vos peines, comme les eaux du Léthé en effaçaient le fouvenir chez les ombres.

J'attends de vos nouvelles pour favoir quand il ferait agréable à la marquife que je lui envoyaffe une lettre pour le duc d'Aremberg. Mon vin d'Hongrie & l'ambre languiffent de partir : j'enverrai le tout à Bruxelles, lorfque je vous y faurai arrivé.

Ayez la bonté de m'adreffer les lettres que vous m'écrirez de Cirey par le marchand Michelet; c'eft la voie la plus courte. Mais fi vous m'écrivez de Bruxelles, que ce foit fous l'adreffe du général Bork à Véfel. Vous vous étonnerez de ce que j'ai été fi long-temps fans vous répondre ; mais vous débrouillerez facilement ce myftère quand vous faurez qu'une abfence de quinze jours m'a empêché de recevoir votre lettre qui m'attendait ici.

Je vous prie de ne jamais douter des fentimens d'amitié & d'eftime avec lefquels je fuis, votre très-fidèle ami.

LETTRE LXXXV.

De M. de Voltaire.

Cirey, ce 15 avril 1739.

MONSEIGNEUR,

EN attendant votre *Nisus* & *Euryale*, V. A. R. essaie toujours très-bien ses forces dans ses nobles amusemens. Votre style français est parvenu à un tel point d'exactitude & d'élégance, que j'imagine que vous êtes né dans le Versailles de Louis XIV, que Bossuet & Fénélon ont été vos maîtres d'école, & madame de Sévigné votre nourrice. Si vous voulez cependant vous asservir à nos misérables règles de versification, j'aurai l'honneur de dire à V. A. R. qu'on évite autant qu'on le peut chez nos timides écrivains de se servir du mot *croient* en poésie; parce que si on le fait de deux syllabes, il résulte une prononciation qui n'est pas française, comme si on prononçait *croyint*; & si on le fait d'une syllabe, elle est trop longue. Ainsi au-lieu de dire :

Ils croient réformer, stupides téméraires, &c.

les Apollons de Rémusberg diront tout aussi aisément :

Ils pensent réformer, stupides téméraires.

Ce qui me charme infiniment, c'est que je vois

toujours, Monſeigneur, un fond inépuiſable de philoſophie dans vos moindres amuſemens.

Quant à cette autre philoſophie plus incertaine qu'on nomme phyſique, elle entrera, ſans doute, dans votre ſanctuaire, & vos objections ſont déjà des inſtructions.

Il faut bien que les rayons de lumière ſoient de la matière, puiſqu'on les diviſe, puiſqu'ils échauffent, qu'ils brûlent, qu'ils vont & viennent, puiſqu'ils pouſſent un reſſort de montre expoſé près du foyer de verre du prince de Heſſe. Mais ſi c'eſt une matière préciſément comme celle dont nous avons trois ou quatre notions, ſi elle en a toutes les propriétés; c'eſt ſur quoi nous n'avons que des conjectures aſſez vraiſemblables.

A l'égard de l'eſpace que rempliſſent les rayons du ſoleil, ils ſont ſi loin de compoſer un plein abſolu dans le chemin qu'ils traverſent, que la matière qui ſort du ſoleil en un an ne contient peut-être pas deux pieds cubes, & ne pèſe peut-être pas deux onces.

Le fait eſt que Roëmer a très-bien démontré, malgré les Maraldi, que la lumière vient du ſoleil à nous en ſept minutes & demie; & d'un autre côté Newton a démontré qu'un corps qui ſe meut dans un fluide de même denſité que lui, perd la moitié de ſa viteſſe, après avoir parcouru trois fois ſon diamètre, & bientôt perd toute ſa viteſſe. Donc il réſulte

que la lumière, en pénétrant un fluide plus denſe qu'elle, perdrait ſa viteſſe beaucoup plus vîte, & n'arriverait jamais à nous; donc elle ne vient qu'à travers l'eſpace le plus libre.

De plus, Bradley a découvert que la lumière qui vient de Sirius à nous, n'eſt pas plus retardée dans ſon cours que celle du ſoleil. Si cela ne prouve pas un eſpace vide, je ne ſais pas ce qui le prouvera.

Votre idée, Monſeigneur, de réfuter Machiavel eſt bien plus digne d'un prince tel que vous que de réfuter de ſimples philoſophes : c'eſt la connaiſſance de l'homme, ce ſont ſes devoirs qui ſont votre étude principale; c'eſt à un prince comme vous à inſtruire les princes. J'oſerais ſupplier, avec la dernière inſtance, V. A. R. de s'attacher à ce beau deſſein, & de l'exécuter.

Cette bonté que vous conſervez, Monſeigneur, pour la Henriade, ne vient, ſans doute, que des idées très-oppoſées au machiavéliſme que vous y avez trouvées. Vous avez daigné aimer un auteur également ennemi de la tyrannie & de la rebellion. V. A. R. eſt encore aſſez bonne pour m'ordonner de lui rendre compte des changemens que j'ai faits. J'obéis.

1°. Le changement le plus conſidérable eſt celui du combat de d'Ailly contre ſon fils. Il m'a paru que cette aventure, touchante par elle-même, n'avait pas une juſte étendue, qu'on

n'émeut point les cœurs en ne montrant les objets qu'en passant. J'ai tâché de suivre le bel exemple que Virgile donne dans *Nisus* & *Euryale* : il faut, je crois, présenter les personnages assez long-temps aux yeux pour qu'on ait le temps de s'y attacher. J'aime les images rapides ; mais j'aime à me reposer quelque temps sur des choses attendrissantes.

Le second changement le plus important est au dixième chant. Le combat de Turenne & d'Aumale me semblait encore trop précipité. J'avais évité la grande difficulté qui consiste à peindre les détails ; j'ai lutté depuis contre cette difficulté, & voici les vers :

O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon roi, &c.

Je suis, je crois, Monseigneur, le premier poëte qui ait tiré une comparaison de la réfraction de la lumière, & le premier français qui ait peint des coups d'escrime portés, parés & détournés.

In tenui labor, at tenuis non gloria, si quem
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.

Numina læva, ce sont ceux qui me persécutent ; & *vocatus Apollo*, c'est mon protecteur de Rémusberg.

Pour achever d'obéir à mon Apollon, je lui dirai encore que j'ai retranché ces quatre vers qui terminent le premier chant.

Sur-tout, en écoutant ces tristes aventures,

Pardonnez, grande reine, à des vérités dures
Qu'un autre eût pu vous taire, ou faurait mieux voiler,
Mais que Bourbon jamais n'a pu diffimuler.

Comme ces vérités dures dont parle Henri IV ne regardent point la reine Élifabeth, mais des rois qu'Élifabeth n'aimait point, il eft clair qu'il n'en doit point d'excufes à cette reine ; & c'eft une faute que j'ai laiffé fubfifter trop long-temps Je mets donc à fa place :

Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreffe, &c.

Voici, au fixième chant, une petite addition; c'eft quand Potier demande audience :

Il élève la voix ; on murmure, on s'empreffe, &c.

J'ai cru que ces images étaient convenables au poëme épique : *Ut pictura poëfis erit.*

Au feptième chant, en parlant de l'enfer, j'ajoute :

Êtes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaifirs, & couchés fur des fleurs,
Sans fiel & fans fierté couliez dans la pareffe
Vos inutiles jours filés par la molleffe ?
Avec les fcélérats feriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfefans, vous, amis des vertus,
Qui, par un feul moment de doute ou de faibleffe,
Avez féché les fruits de trente ans de fageffe ?

Voilà de quoi infpirer peut-être, Monfeigneur, un peu de pitié pour les pauvres damnés, parmi lefquels il y a de fi honnêtes gens. Mais le changement le plus effentiel à mon poëme,

c'eſt une invocation qui doit être placée immédiatement après celle que j'ai faite à une déeſſe étrangère, nommée *la Vérité*. A qui dois-je m'adreſſer, ſi ce n'eſt à ſon favori, à un prince qui l'aime & qui la fait aimer, à un prince qui m'eſt auſſi cher qu'elle, & auſſi rare dans le monde ? C'eſt donc ainſi que je parle à cet homme adorable, au commencement de la Henriade :

Et toi, jeune héros, toujours conduit par elle,
Diſciple de Trajan, rival de Marc-Aurèle,
Citoyen ſur le trône, & l'exemple du nord,
Sois mon plus cher appui, ſois mon plus grand ſupport :
Laiſſe les autres rois, ces faux dieux de la terre,
Portez de toutes parts ou la fraude ou la guerre :
De leurs fauſſes vertus laiſſe-les s'honorer :
Ils déſolent le monde, & tu dois l'éclairer.

Je demande en grâce à V. A. R., je lui demande à genoux de ſouffrir que ces vers ſoient imprimés dans la belle édition qu'elle ordonne qu'on faſſe de la Henriade. Pourquoi me défendrait-elle, à moi, qui n'écris que pour la vérité, de dire celle qui m'eſt la plus précieuſe ?

Je compte envoyer à V. A. R. de quoi l'amuſer, dès que je ſerai aux Pays-Bas. Je n'ai pas laiſſé de faire de la beſogne, malgré mes maladies ; Apollon-Remus & Émilie me ſoutiennent. Madame du Châtelet ne ſait encore ni comment remercier V. A. R., ni comment donner une adreſſe pour ce bon vin d'Hongrie.

Nous comptons partir au commencement de mai ; j'aurai l'honneur d'écrire à V. A. R. dès que nous nous ferons un peu orientés.

Comme il faut rendre compte de tout à son maître, il y a apparence qu'au retour des Pays-Bas nous songerons à nous fixer à Paris. Madame du Châtelet vient d'acheter une maison bâtie par un des plus grands architectes de France, & peinte par Le Brun & par Le Sueur (*a*) ; c'est une maison faite pour un souverain qui serait philosophe ; elle est heureusement dans un quartier de Paris qui est éloigné de tout ; c'est ce qui fait qu'on a eu pour deux cents mille francs ce qui a coûté deux millions à bâtir & à orner ; je la regarde comme une seconde retraite, comme un second Cirey. Croyez, Monseigneur, que les larmes coulent de mes yeux quand je songe que tout cela n'est pas dans les États de Marc-Aurèle-Féderic. La nature s'est bien trompée en me fesant naître bourgeois de Paris. Mon corps seul y sera ; mon ame ne sera jamais qu'auprès d'Émilie & de l'adorable prince dont je serai à jamais, avec le plus profond respect, &, si S. A. R. le permet, avec tendresse, &c.

(*a*) L'hôtel Lambert.

LETTRE LXXXVI.

De M. de Voltaire.

Cirey, ce 25 avril 1739.

MONSEIGNEUR,

J'Ai donc l'honneur d'envoyer à V. A. R. la lie de mon vin. Voici les corrections d'un ouvrage qui ne sera jamais digne de la protection singulière dont vous l'honorez. J'ai fait au moins tout ce que j'ai pu; votre auguste nom fera le reste. Permettez encore une fois, Monseigneur, que le nom du plus éclairé, du plus généreux, du plus aimable de tous les princes, répande sur cet ouvrage un éclat qui embellisse jusqu'aux défauts même; souffrez ce témoignage de mon tendre respect, il ne pourra point être soupçonné de flatterie. Voilà la seule espèce d'hommages que le public approuve. Je ne suis ici que l'interprète de tous ceux qui connaissent votre génie. Tous savent que j'en dirais autant de vous, si vous n'étiez pas l'héritier d'une monarchie.

J'ai dédié Zaïre à un simple négociant; je ne cherchais en lui que l'homme. Il était mon ami, & j'honorais sa vertu. J'ose dédier la Henriade à un esprit supérieur. Quoi qu'il soit prince, j'aime plus encore son génie que je ne révère son rang.

« Enfin, Monseigneur, nous partons incessamment, & j'aurai l'honneur de demander les ordres de V. A. R. dès que la chicane qui nous conduit, nous aura laissé une habitation fixe. Madame du Châtelet va plaider pour de petites terres, tandis que probablement vous plaiderez pour de plus grandes, les armes à la main. Ces terres sont bien voisines du théâtre de la guerre que je crains,

Mantua væ miseræ nimiùm vicina Cremonæ! »

Je me flatte qu'une branche de vos lauriers mise sur la porte du château de Beringhen, le sauvera de la destruction. Vos grands grenadiers ne me feront point de mal, quand je leur montrerai de vos lettres. Je leur dirai : *Non hæc in prælia veni.* Ils entendent Virgile, sans doute, & s'ils voulaient piller, je leur crierais : *Barbarus has segetes!* Ils s'enfuiraient alors pour la première fois. Je voudrais bien voir qu'un régiment Prussien m'arrêtât! Messieurs, dirais-je, savez-vous bien que votre prince fait graver ma Henriade, & que j'appartiens à Émilie. Le colonel me prierait à souper, mais par malheur je ne soupe point.

Un jour je fus pris pour un espion par les soldats du régiment de Conti; le prince leur colonel vint à passer, & me pria à souper au lieu de me faire pendre. Mais actuellement, Monseigneur, j'ai toujours peur que les puis-

ſances ne me faſſent pendre au-lieu de boire avec moi. Autrefois le cardinal de Fleuri m'aimait, quand je le voyais chez madame la maréchale de Villars: *Altri tempi, altre cure.* Actuellement c'eſt la mode de me perſécuter, & je ne conçois pas comment j'ai pu gliſſer quelques plaiſanteries dans cette lettre, au milieu des vexations qui accablent mon ame & des perpétuelles ſouffrances qui détruiſent mon corps. Mais votre portrait, que je regarde, me dit toujours: *Macte animo.*

Durum, ſed levius fit patientiâ,
Quidquid corrigere eſt nefas.

J'oſe exhorter toujours votre grand génie à honorer Virgile dans *Niſus* & dans *Euryalus*, & à confondre Machiavel. C'eſt à vous à faire l'éloge de l'amitié. C'eſt à vous de détruire l'infame politique qui érige le crime en vertu. Le mot politique ſignifie, dans ſon origine primitive, *citoyen*, & aujourd'hui, grâce à notre perverſité, il ſignifie *trompeur de citoyens.* Rendez-lui, Monſeigneur, ſa vraie ſignification. Faites connaître, faites aimer la vertu aux hommes.

Je travaille à finir un ouvrage que j'aurai l'honneur d'envoyer à V. A. R. dès que j'aurai repoſé ma tête. V. A. R. ne manquera pas de mes frivoles productions, & tant qu'elles l'amuſeront, je ſuis à ſes ordres.

Madame la marquise du Châtelet joint toujours ses hommages aux miens.

Je suis avec le plus profond respect & la plus grande vénération, Monseigneur, &c.

LETTRE LXXXVII.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 16 mai 1739.

MON CHER AMI,

J'Ai reçu deux de vos lettres presqu'en même temps, & sur le point de mon départ pour Berlin, de façon que je ne puis répondre qu'en gros à toutes les deux.

Je vous ai une obligation infinie de ce que vous m'avez communiqué les changemens que vous avez faits à la Henriade. Il n'y a que vous qui soyez supérieur à vous-même; tous les changemens que je viens de lire sont très-bons, & je ne cesse de m'étonner de la force que la langue française prend dans vos ouvrages. Si Virgile fût né citoyen de Paris, il n'aurait pu rien faire d'approchant du combat de Turenne. Il y a un feu dans cette description qui m'enlève. Avouez-nous la vérité: vous y fûtes présent à ce combat, vous l'avez vu de vos yeux, & vous avez écrit sur vos tablettes chaque coup d'épée porté, reçu &

paré : vous avez noté chacun des gestes des champions, & par cette force supérieure qu'ont les grands génies, vous avez lu dans leurs cœurs tout ce que pensaient ces vaillans combattans.

Le Carache n'eût pas mieux dessiné les attitudes difficiles de ce duel ; & Le Brun, avec tout son coloris, n'aurait assurément rien fait de semblable au petit portrait de la réfraction que fait l'aimable, le cher poëte philosophe.

L'endroit ajouté au chant septième est encore admirable & très-propre à occuper une place dans l'édition que je fais préparer de la Henriade. Mais, mon cher Voltaire, ménagez la race des bigots, & craignez vos persécuteurs; ce seul article est capable de vous faire des affaires de nouveau; il n'y a rien de plus cruel que d'être soupçonné d'irréligion. On a beau faire tous les efforts imaginables pour sortir de ce blâme, cette accusation dure toujours; j'en parle par expérience, & je m'apperçois qu'il faut être d'une circonspection extrême sur un article dont les sots font un point principal.

Vos vers sont conformes à la raison, ils doivent ainsi l'être à la vérité ; & c'est justement pourquoi les idiots & les stupides s'en formaliseront. Ne les communiquez donc point à votre ingrate patrie ; traitez-la comme le

soleil

ſoleil traite les Lapons. Que la vérité & la beauté de vos productions ne brillent donc que dans un endroit où l'auteur eſt eſtimé & vénéré, dans un pays enfin où il eſt permis de ne point être ſtupide, où l'on oſe penſer & où l'on oſe tout dire.

Vous voyez bien que je parle de l'Angleterre. C'eſt-là que j'ai trouvé convenable de faire graver la Henriade. Je ferai l'avant-propos, que je vous communiquerai avant que de le faire imprimer. Pine compoſera les tailles-douces, & Knobeldorf les vignettes. On ne ſaurait aſſez honorer cet ouvrage, & on n'en peut aſſez eſtimer l'auteur reſpectable. La poſtérité m'aura l'obligation de la Henriade gravée, comme nous l'avons à ceux qui nous ont conſervé l'Énéide, ou les ouvrages de Phidias & de Praxitèle.

Vous voulez donc que mon nom entre dans vos ouvrages. Vous faites comme le prophète Élie qui, montant au ciel, à ce qu'en dit l'hiſtoire, abandonna ſon manteau au prophète Éliſée. Vous voulez me faire participer à votre gloire. Mon nom ſera comme ces cabanes qui ſe trouvent placées dans de belles ſituations; on les fréquente à cauſe des payſages qui les environnent.

Après avoir parlé de la Henriade & de ſon auteur, il faudrait s'arrêter, & ne point parler d'autres ouvrages; je dois cependant vous tenir compte de mes occupations.

C'eſt actuellement Machiavel qui me fournit de la beſogne. Je travaille aux notes ſur ſon Prince, & j'ai déjà commencé un ouvrage qui réfutera entiérement ſes maximes, par l'oppoſition qui ſe trouve entr'elles & la vertu, auſſi-bien qu'avec les véritables intérêts des princes. Il ne ſuffit point de montrer la vertu aux hommes, il faut encore faire agir les reſſorts de l'intérêt, ſans quoi il y en a très-peu qui ſoient portés à ſuivre la droite raiſon.

Je ne ſaurais vous dire le temps où je pourrai avoir rempli cette tâche; car beaucoup de diſſipations me viendront à préſent diſtraire de l'ouvrage. J'eſpère cependant, ſi ma ſanté le permet, & ſi mes autres occupations le ſouffrent, que je pourrai vous envoyer le manuſcrit d'ici à trois mois. *Niſus* & *Euryale* attendront, s'il leur plaît, que *Machiavel* ſoit expédié. Je ne vas que l'allure de ces pauvres mortels qui cheminent tout doucement, & mes bras n'embraſſent que peu de matière.

Ne vous imaginez pas, je vous prie, que tout le monde ait cent bras comme Voltaire-Briarée: un de ſes bras ſaiſit la phyſique, tandis qu'un autre s'occupe avec la poéſie, un autre avec l'hiſtoire, & ainſi à l'infini. On dit que cet homme a plus d'une intelligence unie à ſon corps, & que lui ſeul fait toute une académie. Ah! qu'on ſe ſentirait tenté de ſe

plaindre de ſon ſort, lorſqu'on réfléchit ſur le partage inégal des talens qui nous ſont échus. On me parlerait en vain de l'égalité des conditions ; je ſoutiendrai toujours qu'il y a une différence infinie entre cet homme univerſel dont je viens de parler, & le reſte des mortels.

Ce me ſerait une grande conſolation, à la vérité, de le connaître ; mais nos deſtins nous conduiſent par des routes ſi différentes, qu'il paraît que nous ſommes deſtinés à nous fuir.

Vous m'envoyez des vers pour la nourriture de mon eſprit, & je vous envoie des recettes pour la convaleſcence de votre corps. Elles ſont d'un très-habile médecin que j'ai conſulté ſur votre ſanté : il m'aſſure qu'il ne déſeſpère point de vous guérir ; ſervez-vous de ſes remèdes, car j'ai l'eſpérance que vous vous en trouverez ſoulagé.

Comme cette lettre vous trouvera, ſelon toutes les apparences, à Bruxelles, je peux vous parler plus librement ſur le ſujet de ſon éminence (*a*) & de toute votre patrie. Je ſuis indigné du peu d'égard qu'on a pour vous, & je m'employerai volontiers pour vous procurer du moins quelque repos. Le marquis de la Chétardie, à qui j'avais écrit, eſt malheureuſement parti de Paris ; mais je trouverai bien le moyen de faire inſinuer au cardinal ce qu'il

(*a*) Le cardinal de Fleury.

eſt bon qu'il ſache au ſujet d'un homme que j'aime & que j'eſtime.

Le vin d'Hongrie & l'ambre partiront dès que je ſaurai ſi c'eſt à Bruxelles que vous fixerez votre étoile errante & la chicane. Mon marchand de vin, Honi, vous rendra cette lettre; mais lorſque vous voudrez me répondre, je vous prie d'adreſſer vos lettres au général Bork à Véſel.

Le cher Céſarion, qui eſt ici préſent, ne peut s'empêcher de vous réitérer tout ce que l'eſtime & l'amitié lui font ſentir ſur votre ſujet.

Vous marquerez bien à la marquiſe juſqu'à quel point j'admire l'auteur de l'Eſſai ſur le feu, & combien j'eſtime l'amie de M. de Voltaire.

Je ſuis, avec ces ſentimens que votre mérite arrache à tout le monde, & avec une amitié plus particulière encore, votre très-fidèle ami.

LETTRE LXXXVIII.

Du Prince Royal.

Sans date du jour, mai 1739.

MON CHER AMI,

JE n'ai qu'un moment à moi pour vous aſſurer de mon amitié, & pour vous prier de recevoir l'écritoire d'ambre & les bagatelles que je vous envoie. Ayez la bonté de donner l'autre boîte, où il y a le jeu de quadrille, à la

marquise. Nous sommes si occupés ici qu'à peine a-t-on le temps de respirer. Quinze jours me mettront en situation d'être plus prolixe.

Le vin d'Hongrie ne peut partir qu'à la fin de l'été, à cause des chaleurs qui sont survenues. Je suis occupé à présent à régler l'édition de la Henriade. Je vous communiquerai tous les arrangemens que j'aurai pris là-dessus.

Nous venons de perdre l'homme le plus savant de Berlin, le répertoire de tous les savans d'Allemagne, un vrai magasin de sciences; le célèbre M. de La Croze vient d'être enterré avec une vingtaine de langues différentes, la quintessence de toute l'histoire & une multitude d'historiettes dont sa mémoire prodigieuse n'avait laissé échapper aucune circonstance. Fallait-il tant étudier pour mourir au bout de quatre-vingts ans? ou plutôt ne devait-il point vivre éternellement pour récompense de ses belles études?

Les ouvrages qui nous restent de ce savant prodigieux ne le font pas assez connaître, à mon avis. L'endroit par lequel M. de La Croze brillait le plus, c'était, sans contredit, sa mémoire; il en donnait des preuves sur tous les sujets, & l'on pouvait compter qu'en l'interrogeant sur quelqu'objet qu'on voulût, il était présent, & vous citait les éditions & les pages où vous trouviez tout ce que vous souhaitiez d'apprendre. Les infirmités de l'âge n'ont dimi-

nué en rien les talens extraordinaires de ſa mémoire, & juſqu'au dernier moment de ſa vie, il a fait amas de tréſors d'érudition que ſa mort vient d'enfouir pour jamais avec une connaiſſance parfaite de tous les ſyſtêmes philoſophiques, qui embraſſait également les points principaux des opinions juſqu'aux moindres minuties.

M. de La Croze était aſſez mauvais philoſophe; il ſuivait le ſyſtême de Deſcartes, dans lequel on l'avait élevé, probablement par prévention, & pour ne point perdre la coutume qu'il avait contractée depuis une ſeptantaine d'années d'être de ce ſentiment. Le jugement, la pénétration, & un certain feu d'eſprit qui caractériſe ſi bien les eſprits originaux & les génies ſupérieurs, n'étaient point du reſſort de M. de La Croze; en revanche, une probité égale en toutes ſes fortunes le rendait reſpectable & digne de l'eſtime des honnêtes gens.

Plaignez-nous, mon cher Voltaire; nous perdons de grands hommes, & nous n'en voyons pas renaître. Il paraît que les ſavans & les orangers ſont de ces plantes qu'il faut tranſplanter dans ce pays, mais que notre terrein ingrat eſt incapable de reproduire lorſque les rayons arides du ſoleil, ou les gelées violentes des hivers les ont une fois fait ſécher. C'eſt ainſi qu'inſenſiblement & par degrés, la barbarie s'eſt introduite dans la capitale de l'univers, après

le fiècle heureux des Cicéron & des Virgile. Lorfque le poëte eft remplacé par le poëte, le philofophe par le philofophe, l'orateur par l'orateur, alors on peut fe flatter de voir perpétuer les fciences : mais lorfque la mort les ravit les uns après les autres, fans qu'on voie ceux qui peuvent les remplacer dans les fiècles à venir, il ne femble point qu'on enterre un favant, mais plutôt les fciences.

Je fuis avec tous les fentimens que vous faites fi bien fentir à vos amis, & qu'il eft fi difficile d'exprimer, votre très-fidèle ami.

LETTRE LXXXIX.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mai 1739.

MONSEIGNEUR,

VOtre Alteffe Royale prend le parti des citadelles contre Machiavel : il paraît que l'empire penfe de même, car on a tiré vraiment *douze cents* florins de la caiffe pour les réparations de Philisbourg, qui en exigent, dit-on, plus de *douze mille*.

Il n'y a guère de places dans les deux Siciles : voilà pourquoi ce pays change fi fouvent de maître. S'il y avait des Namur, des Valenciennes, des Tournay, des Luxembourg dans l'Italie :

Che or giù da l'Alpi non vedrei torrenti
Scender d'armati ne di sangue tinta
Bever l'onda del Po, gallici armenti;
Ne la vedrei del non suo ferro cinta,
Pugnar col braccio di straniere genti,
Per servir sempre, o vincitrice, o vinta.

Il faudra bien qu'au printemps prochain l'empereur & les Anglais reprennent ce beau pays; il ferait trop long-temps sous la même domination. Ah! Monseigneur, heureux qui peut vivre sous vos loix!

J'ai commencé, Monseigneur, à prendre de votre poudre : ou il n'y a point de Providence, ou elle me fera du bien. Je n'ai point d'expression pour remercier Marc-Aurèle devenu Esculape.

Je suis avec le plus profond respect & la plus tendre reconnaissance, &c.

LETTRE XC.

De M. de Voltaire.

Ce premier juin 1739.

MONSEIGNEUR,

MA destinée est de devoir à V. A. R. le rétablissement de ma santé; il y a près d'un mois qu'on m'empêche d'écrire; mais enfin l'envie d'écrire à mon souverain m'a rendu des forces. Il fallait que je fusse bien mal, pour que les vers que je reçus de Berlin, datés du 26 avril, ne

puffent ranimer mon corps en échauffant mon ame. Cette Épître fur la néceffité de remplir le vide de l'année par l'étude, eft, je crois, le meilleur ouvrage de vers qui foit forti de mon Marc-Aurèle moderne:

C'eft ainfi qu'à Berlin, à l'ombre du filence,
Je confacrais mes jours aux dieux de la fcience.

Toute cette fin-là eft achevée, & le refte de la pièce brille par-tout d'étincelles d'imagination. Votre raifon a bien de l'efprit; mais il y a encore un de vos enfans qui m'intéreffe davantage, c'eft la réfutation de Machiavel. Je viens de la relire. Je puis encore une fois affurer V. A. R. que c'eft un ouvrage néceffaire au genre-humain. Je ne vous cacherai point qu'il y a des répétitions, & que c'eft le plus bel arbre du monde qu'il faut élaguer. Je vous dis la vérité, grand Prince, comme vous méritez qu'on vous la dife, & j'efpère que, quand vous ferez un jour fur le trône, vous trouverez des amis qui vous la diront. Vous êtes fait pour être unique en tout genre & pour goûter des plaifirs que les autres rois font faits pour ignorer. M. de Keyferling vous avertira quand par hafard vous aurez paffé une journée fans faire des heureux; & le cas arrivera rarement. Pour moi, je mettrai, en attendant, les points & les virgules à l'*Anti-Machiavel*. Je vais profiter de la permiffion que

V. A. R. m'a donnée. J'écris aujourd'hui à un libraire de Hollande, en attendant qu'il y ait à Berlin une belle imprimerie & une belle manufacture de papier, qui fourniffe toute l'Allemagne. Je viens d'apprendre dans le moment, qu'il y a quelques anciennes brochures imprimées contre le Prince de Machiavel. On m'a fait connaître le titre de trois; la première eft *Anti-Machiavel*; la feconde, *Difcours d'État contre Machiavel*; la troifième, *Fragmens contre Machiavel.*

Je ferais bien-aife de les voir, afin d'en parler, s'il en eft befoin dans ma préface; mais ces ouvrages font probablement fort mauvais, puifqu'ils font difficiles à trouver; cela ne retardera en rien l'impreffion du plus bel ouvrage que je connaiffe. Que vous y faites un portrait vrai des Français & du gouvernement de France! Que le chapitre fur les puiffances eccléfiaftiques eft intéreffant & fort! La comparaifon de la Hollande avec la Ruffie, les réflexions fur la vanité des grands feigneurs, qui font les fouverains en miniature, font des morceaux charmans. Je vais dans l'inftant en achever la quatrième lecture, la plume à la main. Cet ouvrage réveille bien en moi l'envie d'achever l'Hiftoire du fiècle de Louis XIV; je fuis honteux de faire tant de chofes frivoles, quand mon Prince m'enfeigne à en faire de folides.

Que dira de moi V. A. R.? on va jouer une

tragédie nouvelle de ma façon, à Paris, & ce n'eſt point Mahomet ; c'eſt une pièce toute d'amour, toute diſtillée à l'eau roſe des dames Françaiſes (*a*). Voilà pourquoi je n'ai pas oſé en parler encore à V. A. R. Je ſuis honteux de ma molleſſe : cependant la pièce n'eſt point ſans morale ; elle peint les dangers de l'amour, comme Mahomet peint les dangers du fanatiſme. Au reſte, je compte corriger encore beaucoup ce Mahomet, & le rendre moins indigne de vous être dédié. Je vais refondre toute la pièce. Je veux paſſer ma vie à me corriger, & à mériter les bonnes grâces de mon adorable Souverain & d'Émilie. V. A. R. a dû recevoir un peu de philoſophie de ma part, & beaucoup de la ſienne. Madame du Châtelet eſt ce que je voudrais être, digne de votre cour.

Je ſuis avec un profond reſpect & la plus vive reconnaiſſance, &c.

(*a*) Cette pièce toute d'amour, dont il a été déjà queſtion dans les lettres précédentes, eſt Zulime.

LETTRE XCI.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 26 juin 1739.

MON CHER AMI,

JE fouhaiterais beaucoup que votre étoile errante fe fixât, car mon imagination déroutée ne fait plus de quel côté du Brabant elle doit vous chercher. Si cette étoile errante pouvait une fois diriger vos pas du côté de notre folitude, j'employerais affurément tous les fecrets de l'aftronomie pour arrêter fon cours : je me jeterais même dans l'aftrologie ; j'apprendrais le grimoire, & je ferais des invocations à tous les dieux & à tous les diables, pour qu'ils ne vous permiffent jamais de quitter ces contrées. Mais, mon cher Voltaire, Ulyffe, malgré les enchantemens de Circé, ne penfait qu'à fortir de cette isle, où toutes les careffes de la déeffe magicienne n'avaient pas tant de pouvoir fur fon cœur que le fouvenir de fa chère Pénélope. Il me paraît que vous feriez dans le cas d'Ulyffe, & que le puiffant fouvenir de la belle Émilie & l'attraction de fon cœur auraient fur vous un empire plus fort que mes dieux & mes démons. Il eft jufte que les nouvelles amitiés le cèdent aux anciennes ; je le cède donc à la marquife, toutefois à condition qu'elle maintiendra

mes droits de second contre tous ceux qui voudraient me les disputer.

J'ai cru que je pourrais aller assez vite dans ce que je m'étais proposé d'écrire contre Machiavel ; mais j'ai trouvé que les jeunes gens ont la tête un peu trop chaude. Pour savoir tout ce qu'on a écrit sur Machiavel, il m'a fallu lire une infinité de livres, & avant que d'avoir tout digéré, il me faudra encore quelque temps. Le voyage que nous allons faire en Prusse ne laissera pas que de causer encore quelqu'interruption à mes études, & retardera la Henriade, Machiavel & Euryale.

Je n'ai point encore de réponse d'Angleterre ; mais vous pouvez compter que c'est une chose résolue, & que la Henriade sera gravée. J'espère pouvoir vous donner des nouvelles de cet ouvrage & de l'avant-propos à mon retour de Prusse, qui pourra être vers le 15 d'auguste.

Un prince oisif est, selon moi, un animal peu utile à l'univers. Je veux du moins servir mon siècle en ce qui dépend de moi ; je veux contribuer à l'immortalité d'un ouvrage qui est utile à l'univers ; je veux multiplier un poëme où l'auteur enseigne le devoir des grands & le devoir des peuples, une manière de régner peu connue des princes, & une façon de penser qui aurait anobli les dieux d'Homère autant que leurs cruautés & leurs caprices les ont rendus méprisables.

Vous faites un portrait vrai, mais terrible, des guerres de religion, de la méchanceté des prêtres, & des ſuites funeſtes du faux zèle. Ce ſont des leçons qu'on ne ſaurait aſſez répéter aux hommes, que leurs folies paſſées devraient du moins rendre plus ſages dans leur façon de ſe conduire à l'avenir.

Ce que je médite contre le machiavéliſme eſt proprement une ſuite de la Henriade. C'eſt ſur les grands ſentimens de Henri IV que je forge la foudre qui écraſera Céſar-Borgia.

Pour Niſus & Euryale, ils attendront que le temps & vos corrections aient fortifié ma verve.

J'envoie, par L. Schiling, le vin d'Hongrie, ſous l'adreſſe du duc d'Aremberg. Il eſt sûr que ce duc eſt le patriarche des bons vivans ; il peut être regardé comme père de la joie & des plaiſirs : Silène l'a doué d'une phyſionomie qui ne dément point ſon caractère, & qui fait connaître en lui une volupté aimable & décraſſée de tout ce que la débauche a d'obſcénités.

J'eſpère que vous reſpirerez en Brabant un air plus libre qu'en France, & que la ſécurité de ce ſéjour ne contribuera pas moins que les remèdes à la ſanté de votre corps. Je vous aſſure qu'il m'intéreſſe beaucoup, & qu'il ne ſe paſſe aucun jour que je ne faſſe des vœux en votre faveur à la déeſſe de la ſanté.

J'eſpère que tous mes paquets vous ſeront parvenus. Mandez-m'en, s'il vous plaît, quel-

ques petits mots. On dit que les plaiſirs ſe ſont donné rendez-vous ſur votre route :

Que la Danſe & la Comédie,
Avec leur ſœur la Mélodie,
Toutes trois firent le deſſein
De vous eſcorter en chemin,
Suivis de leur bande joyeuſe ;
Et qu'en tous lieux leur troupe heureuſe,
Devant vos pas ſemant des fleurs,
Vous a rendu tous les honneurs
Qu'au ſommet de la double croupe,
Gouvernant ſa divine troupe,
Apollon reçoit des neuf Sœurs.

On dit auſſi

Que la Politeſſe & les Grâces
Avec vous quittèrent Paris ;
Que l'Ennui froid a pris les places
De ces déeſſes & des Ris ;
Qu'en cette région trompeuſe,
La Politique frauduleuſe
Tient le poſte de l'Équité ;
Que la timide Honnêteté,
Redoutant le pouvoir inique
D'un prélat fourbe & deſpotique,
Ennemi de la Liberté,
S'enfuit avec la Vérité.

Voilà une gazette poétique de la façon qu'on les fait à Rémusberg. Si vous êtes friand de nouvelles, je vous en promets en proſe ou en vers, comme vous les voudrez, à mon retour.

Mille aſſurances d'eſtime à la divine Émilie, ma rivale dans votre cœur. J'eſpère que vous tiendrez les engagemens de docilité que vous

avez pris avec Superville. Césarion vous dit tout ce qu'un cœur comme le sien pense, lorsqu'il a été assez heureux pour connaître le vôtre ; & moi, je suis plus que jamais, votre très-fidèle ami.

LETTRE XCII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 7 juillet 1739.

MON CHER AMI,

J'Ai reçu l'ingénieux *Voyage du Baron de Gangan* (a) à l'instant de mon départ de Rémusberg : il m'a beaucoup amusé, ce voyageur céleste ; & j'ai remarqué en lui quelque satyre & quelque malice qui lui donne beaucoup de ressemblance avec les habitans de notre globe, mais qu'il ménage si bien qu'on voit en lui un jugement plus mûr, & une imagination plus vive qu'en tout autre être pensant. Il y a, dans ce voyage, un article où je reconnais la tendresse & la prévention de mon ami en faveur de l'éditeur de la Henriade. Mais souffrez que je m'étonne qu'en un ouvrage où vous rabaissez la vanité ridicule des mortels, où vous réduisez à sa juste valeur ce que les hommes ont cou-

(a) C'est vraisemblablement l'ouvrage imprimé depuis sous le titre de *Micromégas*. Il se trouve dans le tome XLIV des Œuvres de Voltaire, édition gr. in-8vo. de Beaumarchais.

tume d'appeller grand ; qu'en un ouvrage où vous abattez l'orgueil & la présomption, vous vouliez nourrir mon amour-propre, & fournir des argumens à la bonne opinion que je puis avoir de moi-même.

Tout ce que je puis me dire à ce sujet peut se réduire à ceci ; qu'un cœur pénétré d'amitié voit les objets d'une autre manière qu'un cœur insensible & indifférent.

J'espère que ma dernière lettre vous sera parvenue en compagnie du vin d'Hongrie. Votre séjour de Bruxelles n'accélérera guère notre correspondance durant quelque temps, car je pars incessamment pour un voyage aussi ennuyeux que fatigant. Nous parcourrons, en cinq semaines, plus de mille milles d'Allemagne ; nous passerons par des endroits peu habités, & qui me conviennent à peu-près comme le pays des Gètes, qui servait d'exil à Ovide. Je vous prie de redoubler votre correspondance, car il ne me faut pas moins que deux de vos lettres toutes les semaines pour me garantir d'un ennui insupportable.

Bruxelles & presque toute l'Allemagne se ressentent de leur ancienne barbarie : les arts y sont peu en honneur, & par conséquent peu cultivés. Les nobles servent dans les troupes ; ou, avec des études très-légères, ils entrent dans le barreau, où ils jugent, que c'est un plaisir. Les gentillâtres bien rentés vivent à la

campagne, ou plutôt dans les bois, ce qui les rend aussi féroces que les animaux qu'ils poursuivent. La noblesse de ce pays-ci ressemble en gros à celle des autres provinces d'Allemagne ; mais à cela près qu'ils ont plus d'envie de s'instruire, plus de vivacité, &, si j'ose dire, plus de génie que la plus grande partie de la nation, & principalement que les Westphaliens, les Franconiens, les Suabes & les Autrichiens ; ce qui fait qu'on doit s'attendre un jour à voir ici les arts tirés de la roture, & habiter les palais & les bonnes maisons. Berlin principalement contient en soi, si je puis m'exprimer ainsi, les étincelles de tous les arts ; on voit briller le génie de tous côtés, & il ne faudrait qu'un souffle heureux pour rendre la vie à ces sciences qui rendirent Athènes & Rome plus fameuses que leurs guerres & leurs conquêtes.

Vous devez trouver la différence de la vie de Paris & de Bruxelles bien plus sensible qu'un autre, vous qui ne respiriez qu'au centre des arts, vous qui aviez réuni à Cirey tout ce qu'il y a de plus voluptueux, de plus piquant dans les plaisirs de l'esprit.

La gravité espagnole de l'archiduchesse, le cérémonial guindé de la petite cour n'inspirera guère de vénération à un philosophe qui apprécie les choses selon leur valeur intrinsèque ; & je suis sûr que le baron de Gangan en

sentira le ridicule, s'il pousse ses voyages jusqu'à Bruxelles.

Adieu, mon cher ami; je pars. Fournissez-moi, je vous prie, de tout ce que votre plume produira, car mon esprit court grand risque de mourir d'inanition, à moins que vos soins ne lui conservent la vie.

Je travaillerai, autant que le temps me le permettra, contre Machiavel & pour la Henriade; & j'espère de pouvoir vous envoyer de Kœnisberg l'avant-propos de la nouvelle édition.

Mille assurances d'estime à la divine Émilie. Je ne comprends point comment on peut plaider contre elle, & de quelle nature peut être le procès qu'on lui intente. Je ne connaîtrais d'autres intérêts à discuter avec elle que ceux du cœur.

Ménagez votre santé; n'oubliez point que je m'intéresse beaucoup à votre conservation, & que j'ai lié d'une manière indissoluble mon contentement à votre prospérité.

Je suis à jamais, mon cher ami, votre très-fidellement affectionné ami.

P. S. Le médecin que je vous ai recommandé s'appelle Superville. C'est un homme sur l'expérience & le savoir duquel on peut faire fond. Adressez-moi les lettres que vous lui écrirez, je vous ferai tenir ses réponses; mais sur-tout ne négligez point ses avis, & j'ai lieu d'espérer

qu'on redreffera la faibleffe de votre tempérament, & les infirmités dont votre vie ferait rongée.

LETTRE XCIII.

De M. de Voltaire.

Bruxelles, fans date du jour, juillet 1739.

MONSEIGNEUR,

ÉMilie & moi chétif nous avons reçu, au milieu des plaifirs d'Enghien, le plus grand plaifir dont nous puiffions être flattés. Un homme qui a eu le bonheur de voir mon jeune Marc-Aurèle, nous a apporté de fa part une lettre charmante, accompagnée d'écritoires d'ambre & de boîtes à jouer.

Avec combien d'impatience
Monfieur Gérard nous vit faifir
Ces inftrumens de la fcience,
Auffi-bien que ceux du plaifir !
Tout eft de notre compétence.

Nous jouons donc, Monfeigneur, avec vos jetons, & nous écrivons avec vos plumes d'ambre.

Cet ambre fut formé, dit-on,
Des larmes que jadis versèrent
Les fœurs du brillant Phaëton,
Lorfqu'en pins elles fe changèrent,
Pour fervir, fans doute, au bûcher

Du plus infortuné cocher
Que jamais les dieux renversèrent.

Ces dieux renverfent tous les jours de ces cochers qui fe mêlent de nous conduire, & ils trouvent rarement des amis qui les pleurent.

A notre retour d'Enghien, à peine arrivons-nous à Bruxelles, qu'une nouvelle confolation m'arrive encore, & je reçois, par la voie d'Amfterdam, une lettre, du 7 juillet, de V. A. R. Il paraît qu'elle connaît le pays où je fuis. J'y vois beaucoup de princes & peu d'hommes, c'eft-à-dire, d'hommes penfans & inftruits.

Que vont donc devenir, Monfeigneur, dans votre ville de Berlin, ces fciences que vous encouragez, & à qui vous faites tant d'honneur? qui remplacera M. de La Croze? ce fera, fans doute, M. Jordan; il me femble qu'il eft dans le vrai chemin de la grande érudition. Après tout, Monfeigneur, il y aura toujours des favans; mais les hommes de génie, les hommes qui, en communiquant leur ame, rendent favans les autres; ces fils aînés de Prométhée, qui s'en vont diftribuant le feu célefte à des maffes mal organifées, il y en aura toujours très-peu, dans quelque pays que ce puiffe être. La marquife jette à préfent tout fon feu fur ce trifte procès, qui lui a fait quitter fa douce folitude de Cirey; & moi, je réunis mes petites étincelles pour former

quelque chose de neuf qui puisse plaire au moderne Marc-Aurèle.

Je prends donc la liberté de lui envoyer ce premier acte d'une tragédie qui me paraît, sinon dans un bon goût, au moins dans un goût nouveau. On n'avait jamais mis sur le théâtre la superstition & le fanatisme. Si cet essai ne déplaît pas à mon juge, il aura le reste acte par acte.

Je comptais avoir l'honneur de lui envoyer ce commencement par M. de Valori, qui va résider auprès de S. M. Il est digne, à ce qu'on dit, d'avoir l'honneur de dîner avec le père, & de souper avec le fils. Je l'attends de jour en jour à Bruxelles ; j'espère que ce sera un nouveau protecteur que j'aurai auprès de V. A. R.

Les mille milles d'Allemagne qu'elle va faire, retarderont un peu la défaite de Machiavel, & les instructions que j'attends de la main la plus respectable & la plus chère. J'ignore si M. de Keyserling a le bonheur d'accompagner V. A. R. ; ou je le plains, ou je l'envie.

J'écrirai donc à M. de Superville. Je n'ai de foi aux médecins que depuis que V. A. R. est l'Esculape qui daigne veiller sur ma santé.

Émilie va quitter ses avocats pour avoir l'honneur d'écrire au patron des arts & de l'humanité (*a*). Je suis, &c.

(*a*) Le lecteur se souviendra que la correspondance de Fréderic II avec Émilie, marquise du Châtelet, est ci-devant dans le tome IX.

LETTRE XCIV.

De M. de Voltaire.

Bruxelles, ſans date du jour, juillet 1739.

LOrſqu'autrefois notre bon Prométhée
Eut dérobé le feu ſacré des cieux,
Il en fit part à nos pauvres aïeux,
La terre en fut également dotée,
Tout eut ſa part; mais le nord amortit
Ces feux ſacrés que la glace couvrit.
Goths, Oſtrogoths, Cimbres, Teutons, Vandales,
Pour réchauffer leurs eſpèces brutales,
Dans des tonneaux de cervoiſe & de vin
Ont recherché ce feu pur & divin;
Et la fumée épaiſſe, aſſoupiſſante,
Rabrutiſſait leur tête non penſante:
Rien n'éclairait ce ſombre genre-humain.
Chriſtine vint, Chriſtine l'immortelle
Du feu ſacré ſurprit quelqu'étincelle;
Puis, avec elle emportant ſon tréſor,
Elle s'enfuit loin des antres du nord,
Laiſſant languir dans une nuit obſcure
Ces lieux glacés où dormait la nature.
Enfin mon Prince, au haut du Mont-Remus,
Trouva ce feu que l'on ne cherchait plus:
Il le prit tout; mais ſa bonté féconde
S'en eſt ſervi pour éclairer le monde,
Pour réunir le génie & le ſens,
Pour animer tous les arts languiſſans;
Et de plaiſir la terre tranſportée
Nomma mon Roi le ſecond Prométhée.

Cette petite vérité allégorique vient de naître, mon adorable Monarque, à la vue du

dernier paquet de V. A. R., dans lequel vous jugez si bien la métaphysique, & où vous êtes si aimable, si bon, si grand en vers & en prose. Vous êtes bien mon Prométhée: votre feu réveille les étincelles d'une ame affaiblie par tant de langueurs & de maux; j'ai souffert un mois sans relâche. Je surpris, il y a quelques jours, un moment pour écrire à V. A. R., & mes maux furent suspendus. Mais je ne sais si ma lettre sera parvenue jusqu'à vous; elle était sous le couvert des correspondans du sieur David Gérard; ces correspondans se sont avisés de faire banqueroute; j'ai l'honneur même d'être compris dans leur mésaventure pour quelques effets que je leur avais confiés; mais mon plus précieux effet, c'est ma correspondance avec Marc-Aurèle Féderic. S'il n'y a point de lettre perdue, ils peuvent perdre tout ce qui m'appartient sans que je m'en plaigne.

J'avais l'honneur, dans cette lettre, de dire à V. A. R. que je suis sur le point de rendre public ce catéchisme de la vertu, & cette leçon des princes dans laquelle la fausse politique & la logique des scélérats sont confondues avec autant de force & d'esprit. J'ai pris les libertés que vous m'avez données; j'ai tâché d'égaler à peu-près les longueurs des chapitres à ceux de Machiavel; j'ai jeté quelques poignées de mortier dans un ou deux endroits d'un édifice de marbre: pardonnez-moi, &

permettez-moi de retrancher ce qui ſe trouve au ſujet des diſputes de religion dans le chapitre XXI.

Machiavel y parle de l'adreſſe qu'eut Ferdinand d'Arragon de tirer de l'argent de l'Égliſe, ſous le prétexte de faire la guerre aux Maures, & de s'en ſervir pour envahir l'Italie. La reine d'Eſpagne vient d'en faire autant. Ferdinand d'Arragon pouſſa encore l'hypocriſie juſqu'à chaſſer les Maures pour acquérir le nom de bon catholique, fouiller impunément dans les bourſes des ſots catholiques, & piller les Maures en vrai catholique. Il ne s'agit donc point là de diſputes des prêtres, & des vénérables impertinences des théologiens de parti, que vous traitez ailleurs ſelon leur mérite.

Je prends donc, ſous votre bon plaiſir, la liberté d'ôter cette petite excreſcence à un corps admirablement conformé dans toutes ſes parties. Je ne ceſſe de vous le dire ; ce ſera là un livre bien ſingulier & bien utile.

Mais quoi, mon grand Prince, en feſant de ſi belles choſes, V. A. R. daigne faire venir des caractères d'argent, d'Angleterre, pour faire imprimer cette Henriade ! le premier des beaux arts que V. A. R. fait naître, eſt l'imprimerie. Cet art, qui doit faire paſſer vos exemples & vos vertus à la poſtérité, doit vous être cher. Que d'autres vont le ſuivre ! & que Berlin va bientôt devenir Athènes ! mais enfin

le premier qui va fleurir y renaît en ma faveur ; c'est par moi que vous commencez à faire du bien.

Je suis votre sujet, je le suis, je veux l'être :
Je ne dépendrai plus des caprices d'un prêtre.
Non, à mes vœux ardens le Ciel sera plus doux ;
Il me fallait un sage, & je le trouve en vous :
Ce sage est un héros, mais un héros aimable ;
Il arrache aux bigots leur masque méprisable ;
Les arts sont ses enfans, les vertus sont ses dieux.
Sur moi, du Mont-Remus, il a baissé les yeux ;
Il descend avec moi dans la même carrière,
Me ranime lui seul des traits de sa lumière.
Grands ministres, courbés du poids des petits soins,
Vous qui faites si peu, qui pensez encor moins,
Rois, fantômes brillans qu'un sot peuple contemple,
Regardez Féderic, & suivez son exemple.

Oserai-je abuser des bontés de V. A. R., au point de lui proposer une idée que vos bienfaits me font naître.

V. A. R. est l'unique protecteur de la Henriade. On travaille ici très-bien en tapisserie : si vous le permettiez, je ferais exécuter quatre ou cinq pièces d'après les quatre ou cinq morceaux les plus pittoresques dont vous daignez embellir cet ouvrage ; *la Saint-Barthélemi*, *le temple du Destin*, *le temple de l'Amour*, *la bataille d'Ivry*, fourniraient, ce me semble, quatre belles pièces pour quelque chambre d'un de vos palais, selon les mesures que V. A. R. donnerait : je crois qu'en moins de deux ans cela serait exécuté. Je prévois que le procès

de madame du Châtelet, qui me retient à Bruxelles, durera bien trois ou quatre années. J'aurai fûrement le temps de fervir V. A. R. dans cette petite entreprife fi elle l'agrée. Au refte, je prévois que fi V. A. R. veut faire un jour un établiffement de tapifferie dans fon Athènes, elle pourra aifément trouver ici des ouvriers. Il me femble que je vois déjà tous les arts à Berlin, le commerce & les plaifirs floriffans; car je mets les plaifirs au rang des plus beaux arts.

Madame du Châtelet a reçu la lettre de V. A. R., & va bientôt avoir l'honneur de lui répondre. En vérité, Monfeigneur, vous avez bien raifon de dire que la métaphyfique ne doit brouiller perfonne. Il n'appartient qu'à des théologiens de fe haïr pour ce qu'ils n'entendent point. J'avoue que je mets volontiers à la fin de tous les chapitres de métaphyfique cet *L* & cet *N* des fénateurs Romains, qui fignifiaient *non liquet*, & qu'ils mettaient fur leurs tablettes quand les avocats n'avaient pas affez expliqué la caufe. A l'égard de la géométrie, je crois que, hors une quarantaine de théorêmes qui font le fondement de la faine phyfique, tout le refte ne contient guère que des vérités difficiles, sèches & inutiles. Je fuis bien-aife de n'être pas tout-à-fait ignorant en géométrie; mais je ferais fâché d'y être trop favant, & d'abandonner tant de chofes agréables

pour des combinaifons ftériles. J'aime mieux votre Anti-Machiavel que toutes les courbes que l'on quarre, ou qu'on ne quarre point. J'ai plus de plaifir à une belle hiftoire qu'à un théorême qui peut être vrai fans être beau.

Comptez, Monfeigneur, que je mets encore les belles Épîtres au rang des plaifirs préférables à des *finus* & à des *tangentes* : celle fur la fauffeté me charme & m'étonne ; car enfin quoique vous vous portiez mieux que moi, quoique vous foyez dans l'âge où le génie eft dans fa force, vos journées ne font pas plus longues que les nôtres. Vous êtes, fans doute, occupé des plans que vous tracez pour le bien de l'efpèce humaine ; vous effayez vos forces en fecret pour porter ce fardeau brillant & pénible qui va tomber fur votre tête ; & avec cela mon Prométhée eft Apollon tant qu'il veut.

Que ce M. de Camas eft heureux de mériter & de recevoir de pareils éloges ! Ce que j'aime le plus dans cet art à qui vous faites tant d'honneur, c'eft cette foule d'images brillantes dont vous l'embelliffez ; c'eft tantôt le vice qui eft *un océan immenfe & plein d'orages*, c'eft

Un monftre couronné de qui les fifflemens
Écartent loin de lui la vérité fi pure.

Sur-tout je vois par-tout des exemples tirés de l'hiftoire, je reconnais la main qui a confondu Machiavel.

Je ne fais, Monfeigneur, fi vous ferez encore au Mont-Rémus, ou fur le trône, quand cet Anti-Machiavel paraîtra. Les maladies de l'efpèce de celle du roi font quelquefois longues. J'ai un neveu que j'aime tendrement, qui eft dans le même cas absolument, & qui difpute fa vie depuis fix mois.

Quelque chofe qui arrive, rien ne pourra augmenter les fentimens du refpect, de la tendre reconnaiffance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCV.

Du Prince Royal.

Infterbourg, ce 27 juillet 1739.

MON CHER AMI,

NOus voici enfin arrivés, après trois femaines de marche, dans un pays que je regarde comme le *non plus ultrà* du monde civilifé : c'eft une province peu connue de l'Europe, mais qui mériterait cependant de l'être davantage, parce qu'elle peut être regardée comme une création du roi mon père.

La Lithuanie Pruffienne eft un duché qui a trente grandes lieues d'Allemagne de long, fur vingt de large, quoiqu'il aille en fe rétréciffant du côté de la Samogitie. Cette province fut ravagée par la pefte au commencement de

ce ſiècle, & plus de trois cents mille habitans périrent de maladie & de misère. La cour, peu inſtruite des malheurs du peuple, négligea de ſecourir une riche & fertile province, remplie d'habitans, & féconde en toute eſpèce de productions. La maladie emporta les peuples ; les champs reſtèrent incultes & ſe hériſsèrent de brouſſailles. Les beſtiaux ne furent point exempts de la calamité publique. En un mot, la plus floriſſante de nos provinces fut changée dans la plus affreuſe des ſolitudes.

Féderic I mourut ſur ces entrefaites, & fut enſeveli avec ſa fauſſe grandeur, qu'il ne feſait conſiſter qu'en une vaine pompe, & dans l'étalage faſtueux de cérémonies frivoles.

Mon père, qui lui ſuccéda, fut touché de la misère publique. Il vint ici ſur les lieux, & vit lui-même cette vaſte contrée, dévaſtée avec toutes les affreuſes traces qu'une maladie contagieuſe, la diſette, & l'avarice ſordide des miniſtres, laiſſent après eux. Douze ou quinze villes dépeuplées, & quatre ou cinq cents villages inhabités & incultes, furent le triſte ſpectacle qui s'offrit à ſes yeux. Bien loin de ſe rebuter par des objets auſſi fâcheux, il ſe ſentit pénétré de la plus vive compaſſion, & réſolut de rétablir les hommes, l'abondance & le commerce dans cette contrée qui avait perdu juſqu'à la forme d'un pays.

Depuis ce temps-là il n'eſt aucune dépenſe

que le roi n'ait faite pour réussir dans ses vues salutaires. Il fit d'abord des réglemens remplis de sagesse ; il rebâtit tout ce que la peste avait désolé ; il fit venir des milliers de familles de tous les côtés de l'Europe. Les terres se défrichèrent, le pays se repeupla, le commerce fleurit de nouveau ; & à présent l'abondance règne dans cette fertile contrée plus que jamais.

Il y a plus d'un demi million d'habitans dans la Lithuanie ; il y a plus de villes qu'il y en avait ; plus de troupeaux qu'autrefois ; plus de richesses & plus de fécondité qu'en aucun endroit de l'Allemagne. Et tout ce que je viens de vous dire n'est dû qu'au roi qui, non-seulement a ordonné, mais qui a présidé lui-même à l'exécution ; qui a conçu les desseins, & qui les a remplis lui seul ; qui n'a épargné ni soins, ni peines, ni trésors immenses, ni promesses, ni récompenses, pour assurer le bonheur & la vie à un demi million d'êtres pensans qui ne doivent qu'à lui seul leur félicité & leur établissement.

J'espère que vous ne serez point fâché du détail que je vous fais. Votre humanité doit s'étendre sur vos frères Lithuaniens, comme sur vos frères Français, Anglais, Allemands, &c. ; & d'autant plus qu'à mon grand étonnement, j'ai passé par des villages où l'on n'entend parler que français.

J'ai trouvé je ne sais quoi de si héroïque dans la manière généreuse & laborieuse dont le roi

s'y eſt pris pour rendre ce déſert habité, fertile & heureux, qu'il m'a paru que vous ſentiriez les mêmes ſentimens en apprenant les circonſtances de ce rétabliſſement.

J'attends tous les jours de vos nouvelles d'Enghien. J'eſpère que vous y jouirez d'un repos parfait, & que l'Ennui, ce dieu lourd & peſant, n'oſera point paſſer par les bras d'Émilie pour aller juſqu'à vous. Ne m'oubliez point, mon cher ami, & ſoyez perſuadé que mon éloignement ne fait qu'augmenter l'impatience de vous voir & de vous embraſſer. Adieu.

Mes complimens à la marquiſe & au duc qu'Apollon diſpute à Bacchus.

LETTRE XCVI.

De M. de Voltaire.

Ce 12 d'auguſte 1739.

MONSEIGNEUR,

J'Ai pris la liberté d'envoyer à V. A. R. le ſecond acte de Mahomet, par la voie des ſieurs David Gérard & compagnie : je ſouhaite que les Muſulmans réuſſiſſent auprès de V. A. R., comme ils font ſur la Moldavie. Je ne puis au moins mieux prendre mon temps pour avoir l'honneur de vous entretenir ſur le chapitre de ces infidèles qui font plus que jamais parler d'eux.

Je

Je crois à préfent V. A. R. fur les bords où l'on ramaffe ce bel ambre dont nous avons, grâces à vos bontés, des écritoires, des fonnettes, des boîtes de jeu. J'ai tout perdu au brelan quand j'ai joué avec de miférables fiches communes ; mais j'ai toujours gagné quand je me fuis fervi des jetons de V. A. R.

> C'eft Féderic qui me conduit,
> Je ne crains plus difgrâce aucune ;
> Car il préfide à ma fortune,
> Comme il éclaire mon efprit.

Je vais prier le bel aftre de Féderic de luire toujours fur moi pendant un petit féjour que je vais faire à Paris avec la marquife, votre fujette. Voilà une vie bien ambulante pour des philofophes ; mais notre grand prince, plus philofophe que nous, n'eft pas moins ambulant. Si je rencontre dans mon chemin quelque grand garçon haut de fix pieds, je lui dirai : Allez vîte fervir dans le régiment de mon prince. Si je rencontre un homme d'efprit, je lui dirai : Que vous êtes malheureux de n'être point à fa cour !

En effet, il n'y a que fa cour pour les êtres penfans ; V. A. R. fait ce que c'eft que toutes les autres ; celle de France eft un peu plus gaie depuis que fon roi a ofé aimer : le voilà en train d'être un grand homme, puifqu'il a des fentimens. Malheur aux cœurs durs ! Dieu bénira les ames tendres. Il y a je ne fais quoi de réprouvé à être infenfible ; auffi Ste. Thérèfe

définiſſait-elle le diable, le malheureux qui ne ſait point aimer.

On ne parle à Paris que de fêtes, de feux d'artifice ; on dépenſe beaucoup en poudre & en fuſées. On dépenſait autrefois davantage en eſprit & en agrémens ; & quand Louis XIV donnait des fêtes, c'était les Corneille, les Molière, les Quinault, les Lulli, les Le Brun qui s'en mêlaient. Je ſuis fâché qu'une fête ne ſoit qu'une fête paſſagère, du bruit, de la foule, beaucoup de bourgeois, quelques diamans, & rien de plus ; je voudrais qu'elle paſſât à la poſtérité. Les Romains, nos maîtres, entendaient mieux cela que nous ; les amphithéâtres, les arcs de triomphe, élevés pour un jour ſolemnel, nous plaiſent & nous inſtruiſent encore. Nous autres, nous dreſſons un échafaud dans la place de Grève, où la veille on a roué quelques voleurs ; on tire des canons de l'hôtel-de-ville. Je voudrais qu'on employât plutôt ces canons-là à détruire cet hôtel-de-ville qui eſt du plus mauvais goût du monde, & qu'on mît, à en rebâtir un beau, l'argent qu'on dépenſe en fuſées volantes. Un prince qui bâtit fait néceſſairement fleurir les autres arts ; la peinture, la ſculpture, la gravure, marchent à la ſuite de l'architecture. Un beau ſallon eſt deſtiné pour la muſique, un autre pour la comédie. On n'a à Paris ni ſalle de comédie ni ſalle d'opéra ; &, par une contradiction trop digne de nous, d'excellens

ouvrages sont représentés sur de très-vilains théâtres. Les bonnes pièces sont en France, & les beaux vaisseaux en Italie.

Je n'entretiens V. A. R. que de plaisirs, tandis qu'elle combat sérieusement Machiavel pour le bonheur des hommes ; mais je remplis ma vocation, comme mon prince remplit la sienne ; je peux tout au plus l'amuser, & il est destiné à instruire la terre.

Je suis, &c.

LETTRE XCVII.

Du Prince Royal.

Konisber, ce 9 auguste 1739.

Sublime auteur, ami charmant,
Vous dont la source intarissable
Nous fournit si diligemment
De ce fruit rare, inestimable,
Que votre muse hardiment,
Dans un séjour peu favorable,
Fait éclorre à chaque moment.

Au fond de la Lithuanie,
J'ai vu paraître, tout brillant,
Ce rayon de votre génie,
Qui confond, dans la tragédie,
Le fanatisme, en se jouant.

J'ai vu de la philosophie,
J'ai vu le baron voyageur,
Et j'ai vu la pièce accomplie,
Où les ouvrages & la vie
De Molière vous font honneur.

A la France, votre patrie,
Voltaire, daignez épargner
Les frais que pour l'académie
Sa main a voulu deftiner.

En effet, je fuis fûr que ces quarante têtes qui font payées pour penfer, & dont l'emploi eft d'écrire, ne travaillent pas la moitié autant que vous. Je fuis certain que, fi l'on pouvait apprécier la valeur des penfées, toutes celles de cette nombreufe fociété, prifes enfemble, ne tiendraient pas l'équilibre aux vôtres. Les fciences font pour tout le monde, mais l'art de penfer eft le don le plus rare de la nature.

Cet art fut banni de l'école;
Des pédans il eft inconnu.
Par l'inquifition frivole
L'ufage en ferait défendu,
Si le pouvoir faint de l'étole
S'était à ce point étendu.
Du vulgaire la troupe folle
A penfer jufte a prétendu;
Du vil flatteur l'encens vendu
En a parfumé fon idole;
Et l'ignorant a confondu
Le froid bon-fens d'une parole,
Et l'enflure de l'hyperbole,
Avec l'art de penfer, cet art fi peu connu.

Entre cent perfonnes qui croient penfer, il y en a une à peine qui penfe par elle-même. Les autres n'ont que deux ou trois idées qui roulent dans leur cerveau, fans s'altérer & fans acquérir de nouvelles formes; & le cen-

tième penſera peut-être ce qu'un autre a déjà penſé ; mais ſans génie, ſon imagination ne ſera pas créatrice. C'eſt cet eſprit créateur qui fait multiplier les idées, qui ſaiſit les rapports entre des choſes que l'homme inattentif n'apperçoit qu'à peine ; c'eſt cette force du bon ſens qui fait, ſelon moi, la partie eſſentielle de l'homme de génie.

Ce talent précieux & rare
Ne ſaurait ſe communiquer :
La nature en paraît avare.
Autant que l'on a pu compter,
Tout un ſiècle elle ſe prépare
Lorſqu'elle nous le veut donner.
Mais vous le poſſédez, Voltaire ;
Et ce ferait vous ennuyer
Qu'apprécier & calculer
L'héritage de votre père.

Trois ſortes d'ouvrages me ſont parvenus de votre plume, en ſix ſemaines de temps Je m'imagine qu'il y a quelque part en France une ſociété choiſie de génies égaux & ſupérieurs, qui travaillent tous enſemble, & qui publient leurs ouvrages ſous le nom de Voltaire, comme une autre ſociété en publie ſous le nom de Trévoux. Si cette ſuppoſition eſt ſenſée, je me fais trinitaire, & je commencerai à voir jour à ce myſtère que les chrétiens ont cru juſqu'à préſent ſans le comprendre.

Ce qui m'eſt parvenu de Mahomet me paraît excellent. Je ne ſaurais juger de la charpente

de la pièce, faute de la connaître ; mais la verſification eſt, à mon avis, pleine de force, & ſemée de ces portraits & caractères qui font faire fortune aux ouvrages d'eſprit.

Vous n'avez pas beſoin, mon cher Voltaire, de l'éloquence de M. de Valori ; vous êtes dans le cas qu'on ne ſaurait détruire ni augmenter votre réputation.

Vainement l'envieux deſſéché de fureur,
L'ennemi des humains, qu'afflige leur bonheur,
Cet inſecte rampant qui naît avec la gloire,
Dont le toucher impur ſalit ſouvent l'hiſtoire,
Sur vos vers immortels répandant ſes poiſons,
De vos lauriers naiſſans retarde les moiſſons.
Votre ame, à tous les arts par ſon penchant formée,
Par vingt ans de travaux fonda ſa renommée :
Sous les yeux d'Émilie, élève de Newton,
Vous effacez de Thou, vous ſurpaſſez Maron.

Je ſuis avec une eſtime parfaite, mon cher Voltaire, votre très-affectionné ami.

P. S. Si vous voyez le duc d'Aremberg, faites-lui bien mes complimens, & dites-lui que deux lignes françaiſes de ſa main me feraient plus de plaiſir que mille lettres allemandes dans le ſtyle des chancelleries.

LETTRE XCVIII.

Du Prince Royal.

Aux haras de Prusse, ce 15 auguste 1739.

ENfin, hors du piège trompeur,
Enfin, hors des mains assassines
Des charlatans que notre erreur
Nourrit souvent pour nos ruines,
Vous quittez votre empoisonneur :
Du tokai, des liqueurs divines
Vous serviront de médecines,
Et je serai votre docteur.
Soit ; j'y consens, si par avance,
Voltaire, de ma conscience
Vous devenez le directeur.

Je suis bien aise d'apprendre que le vin d'Hongrie est arrivé à Bruxelles. J'espère apprendre bientôt de vous-même que vous en avez bu, & qu'il vous a fait tout le bien que j'en attends. On m'écrit que vous avez donné une fête charmante, à Enghien, au duc d'Aremberg, à madame du Châtelet, & à la fille du comte de Lannoy ; j'en ai été bien aise, car il est bon de prouver à l'Europe par des exemples que le savoir n'est pas incompatible avec la galanterie.

Quelques vieux pédans radoteurs,
Dans leurs taudits toujours en cage,
Hors du monde & loin de nos mœurs,
Effarouchaient, d'un air sauvage,

Ce peuple fou, léger, volage,
Qui turlupine les docteurs.
Le goût ne fut point l'apanage
De ces misérables rêveurs
Qui cherchent les talens du sage
Dans les rides de leurs visages,
Et dans les frivoles honneurs
D'un in-folio de cent pages.

Le peuple, fait pour les erreurs,
De tout savant crut voir l'image
Dans celle de ces plats auteurs.
Bientôt, pour le bien de la terre,
Le Ciel daigna former Voltaire :
Lors, sous de nouvelles couleurs,
Et par vos talens anoblie,
Reparut la philosophie.

En pénétrant les profondeurs
Que Newton découvrit à peine,
Et dont cent auteurs à la gêne
En vain furent commentateurs ;
En suivant les divines traces
De ces esprits universels,
Agens sacrés des immortels,
Vos mains sacrifièrent aux Grâces,
Vos fleurs parèrent leurs autels.

Pesans disciples des Saumaises,
Disséqueurs de graves fadaises,
Suivez ces exemples charmans ;
Quittez la région frivole,
Dont l'air empesé de l'école
A proscrit tous les agrémens.

J'attends avec bien de l'impatience les actes suivans de Mahomet. Je m'en rapporte bien à vous, persuadé que cette tragédie singulière

& nouvelle brillera de charmes nouveaux.

Ta muse, en conquérant, asservit l'univers ;
La nature a payé son tribut à tes vers.
L'Amérique & l'Europe ont servi ton génie,
L'Afrique était domptée, il te fallait l'Asie.
Dans ses fertiles champs cours moissonner des fleurs,
Au théâtre françals combattre les erreurs,
Et frapper nos bigots, d'une main indirecte,
Sur l'auteur insolent d'une infidelle secte.

On m'avait dit que je trouverais la défaite de Machiavel dans les notes politiques d'Amelot de la Houssaye, & dans la traduction du chevalier Gordon : j'ai lu ces deux ouvrages judicieux & excellens dans leur genre ; mais j'ai été bien aise de voir que mon plan était tout-à-fait différent du leur. Je travaillerai à l'exécuter dès que je serai de retour. Vous serez le premier qui lirez l'ouvrage, & le public ne le verra pas, à moins que vous ne l'approuviez. J'ai cependant travaillé autant que me l'ont pu permettre les distractions d'un voyage, & ce tribut que la naissance est obligée de payer, à ce que l'on dit, à l'oisiveté & à l'ennui.

Je serai le 18 à Berlin, & je vous enverrai delà ma préface de la Henriade, afin d'obtenir le sceau de votre approbation.

Adieu, mon cher Voltaire ; faites, s'il vous plaît, mes assurances d'estime à la marquise du Châtelet ; grondez un peu, je vous prie, le duc d'Aremberg de sa lenteur à me répondre. Je

ne fais qui de nous deux eſt le plus occupé, mais je ſais bien qui eſt le plus pareſſeux.

Je ſuis avec toute l'affection poſſible, mon cher Voltaire, votre parfait ami.

LETTRE XCIX.

Du Prince Royal.

Potsdam, ce 9 ſeptembre 1739.

MON CHER AMI,

J'Ai reçu deux de vos lettres à la fois, auxquelles je vous réponds, ſavoir celle du 12 d'auguſte & du 17. J'ai très-bien reçu de même le ſecond acte de Mahomet, qui me paraît fort beau; mais, à vous parler franchement, moins travaillé, moins fini que le premier. Il y a cependant un vers, dans le premier acte, qui m'a fait naître un doute: je ne ſais ſi l'uſage veut qu'on diſe *écraſer des étincelles*; j'ai cru qu'il fallait dire *éteindre* ou *étouffer* des étincelles (*a*).

Souvenez-vous, je vous prie, de ce beau vers:

Et vers la vérité le doute les conduit.

Toujours ſais-je bien que mes ſens ſont affectés d'une manière bien plus aimable par les magnifiques vers de vos Muſulmans, que par les maſſacres que ces barbares font à Belgrade de nos pauvres Allemands.

(*a*) M. de Voltaire a depuis adopté cette correction.

Quand, de soufre enflammés, deux nuages affreux,
Obscurcissant les cieux & menaçant la terre,
Agités par les vents dans leur cours orageux,
De leurs flancs entr'ouvers vomissant le tonnerre,
D'un choc impétueux se frappent dans les airs,
Semblent nous abymer aux gouffres des enfers,
La nature frémit ; ce bruit épouvantable
Parait dans le chaos plonger les élémens,
Et du monde ébranlé les fondemens durables
Craignent, en tressaillant, pour ses derniers momens.

Ainsi, quand le démon, altéré de carnage,
Sous ses drapeaux sanglans rassemble les humains;
Que la destruction, la mort, l'aveugle rage,
Des vaincus, des vainqueurs a fixé les destins,
De haine & de fureur follement animées,
S'égorgent de sang-froid deux puissantes armées;
La terre de leur sang s'abreuve avec horreur,
L'enfer de leurs succès empoisonne la source,
Le ciel au loin gémit du cri de leur clameur,
Et les flots pleins de morts interrompent leur course.

Ciel ! d'où part cette voix de vaincus, de trépas ?
O ciel ! quoi ! de l'enfer un monstre abominable
Traine ces nations dans l'horreur des combats,
Et dans le sang humain plonge leur bras coupable !
Quoi ! l'aigle des Césars, vaincu des Musulmans,
Quitte d'un vol hâté ces rivages sanglans !
De morts & de mourans les plaines sont couvertes;
Le trépas qui confond toutes les nations,
Dans ce climat fatal, de leurs communes pertes
Assemble avidement les cruelles moissons.

Fatale Moldavie ! ô trop funestes rives !
Que de sang des humains répandu sur vos bords,
Rougissant de vos eaux les ondes fugitives,
Au loin portent l'effroi, le carnage & les morts !
Du trépas dévorant vos plaines empestées

D'un mal contagieux déjà font infectées.
Par quel monftre inhumain, par quels affreux tyrans
Ces douces régions font-elles défolées,
Et tant de légions de braves combattans
Sur l'autel de la Mort font-elles immolées ?

Tel que le Mont-Athos qui, du fond des enfers,
S'élevant jufqu'aux cieux, au-deffus des nuages,
Contemple avec mépris les aquilons altiers
A l'entour de fes pieds raffembler les orages :
Tel, en fa grandeur vaine, au-deffus des humains,
Un monarque indolent maîtrife les deftins;
Du fardeau de l'État il charge fon miniftre,
D'un foudre deftructeur il arme fes héros ;
L'autre, au fond d'un ferrail fignant l'ordre finiftre,
De fang-froid, de la Guerre allume les flambeaux.

Monarques malheureux, ce font vos mains fatales
Qui nourriffent les feux de ces embrâfemens :
La Haine, l'Intérêt, déités infernales,
Précipitent vos pas dans ces égaremens.
Accablés fous le poids de nombreufes provinces,
Vous en voulez encor ravir à d'autres princes!
Payez de votre fang les frais de votre orgueil ;
Laiffez le fils tranquille, & le père à fes filles ;
Qu'ainfi que les fuccès, les malheurs & le deuil
Ne touchent de l'État que vos feules familles.

Ce globe fpacieux qu'enferme l'univers,
Ce globe, des humains la commune patrie,
Où cent peuples nombreux, de cent climats divers,
Ne forment, raffemblés, qu'une ample colonie,
Diftingués par leurs traits, par leurs religions,
Leurs coutumes, leurs mœurs & leurs opinions,
Du Ciel, qui les forma fur un même modèle,
Reçurent tous des cœurs, & c'était pour s'aimer.
Déteftez, infenfés, votre rage cruelle :
L'amour ne pourra-t-il jamais vous défarmer?

De leur destin cruel mon ame est attendrie :
Et d'un sort si funeste aveugles artisans,
Dieu ! quel acharnement ! avec quelle furie
Les voit-on retrancher la trame de leurs ans !
Européens, Chinois, habitans de l'Afrique,
Et vous fiers citoyens des bords de l'Amérique,
Mon cœur, également ému de vos malheurs,
Condamne les combats, déplore les misères
Où vous plongent sans fin vos barbares fureurs,
Et je ne vois en vous que mon sang & mes frères.

Que l'univers enfin dans les bras de la paix,
Réprouvant ses erreurs, abandonne les armes;
Et que l'ambition, les guerres, les procès
Laissent le genre-humain sans trouble & sans alarmes !
Qu'ils descendent des cieux, pour remplir leurs désirs,
Ces volages enfans, les Ris & les Plaisirs,
Le Luxe fortuné, la prodigue Abondance,
Et tous ces arts heureux par qui furent polis
Memphis, Athènes, Rome, & Paris & Florence,
Dont même à votre tour vous fûtes anoblis.

Venez, arts enchanteurs, par vos heureux prestiges,
Étaler à nos yeux vos charmes tout-puissans :
Des sujets de terreur, par vos nouveaux prodiges,
Se changent en vos mains, & plaisent à nos sens.
Tels, des gouffres profonds, inconnus du tonnerre,
Où mille affreux rochers se cachent sous la terre,
Où roulent en grondant des orageux torrens,
Des hommes ont tiré, guidés par l'industrie,
Ces métaux précieux, ces riches diamans,
Compagnons fastueux des grandeurs de la vie.

Ainsi, possédant l'art des magiques accords,
Voltaire fait orner des fleurs qu'il fait éclorre
Ces tragiques sujets, ces carnages, ces morts,
Que, sans ces traits savans, l'œil délicat abhorre :
C'est-là qu'on peut souffrir ces massacres affreux.

Les malheurs des humains ne plaisent qu'en ces jeux
Où des auteurs divins tracent à la mémoire
Les règnes détestés de barbares tyrans,
D'un illustre courroux la malheureuse histoire,
Où les crimes des morts corrigent les vivans.

Poursuivez donc ainsi, fiers enfans de Solime,
A nous faire admirer vos triomphes heureux ;
Et bientôt, surpassant Mithridate & Monime,
Au théâtre français attirez tous nos vœux.
Allez donc sur les pas de César & d'Alzire,
Sous le nom de Zopire, à Paris vous produire,
Sans avoir des rivaux moins craints, moins redoutés,
Mais plus sûrs du bonheur de toucher & de plaire :
Je vois déjà briller l'éclat de vos beautés,
Couronnés des lauriers que vous cueillit Voltaire.

Je vous envoie en même temps la préface de la Henriade. Il faut sept années pour la graver ; mais l'imprimeur Anglais assure qu'il l'imprimera de manière qu'elle ne le cédera en rien à la beauté de son Horace latin. Si vous trouvez quelque chose à changer ou à corriger dans cette préface, il ne dépendra que de vous de le faire. Je ne veux point qu'il s'y trouve rien qui soit indigne de la Henriade ou de son auteur. Je vous prie cependant de me renvoyer l'original, ou de le faire copier, car je n'en ai point d'autre.

Après un petit voyage de quelques jours qui me reste à faire, je me mettrai sérieusement en devoir de combattre Machiavel. Vous savez que l'étude veut du repos, & je n'en ai aucun depuis trois mois ; j'ai même été obligé de

quitter trois fois la plume, n'ayant pas le temps d'achever cette lettre ; & l'ouvrage que je me suis proposé de faire demandant du jugement & de l'exactitude, je l'ai réservé pour mon loisir dans ma retraite philosophique.

Je vous vois avec plaisir mener une vie presque toute aussi errante que la mienne. Thiriot m'avertit de votre arrivée à Paris ; j'avoue que, si j'avais le choix des fêtes que célèbrent les Français d'aujourd'hui, & de celles qu'on célébrait du temps de Louis XIV, je ferais pour celles où l'esprit a plus de part que la vue : mais je sais bien que je préférerais à toutes ces brillantes merveilles le plaisir de m'entretenir deux heures avec vous.

On m'interrompt encore ; au diable les fâcheux!

Me voici de retour. Vous me parlez de grands hommes & d'engagemens ; on vous prendrait pour un enrôleur. Vous sacrifiez donc aussi aux dieux de notre pays! Si l'on est à Paris dans le goût des plaisirs, & qu'on se trompe quelquefois sur le choix, on est ici dans le goût des *grands hommes* ; on mesure le mérite à la toise, & l'on dirait que quiconque a le malheur d'être né d'un demi pied de roi moins haut qu'un géant, ne saurait avoir du bon sens, & cela fondé sur la règle des proportions. Pour moi, je ne sais ce qui en est, mais, selon ce qu'on dit, Alexandre n'était

pas grand, César non plus: le prince de Condé, Turenne, milord Marlborough, & le prince Eugène que j'ai vu, tous héros à juste titre, brillaient moins par l'extérieur que par cette force d'esprit qui trouve des ressources en soi-même dans les dangers, & par un jugement exquis qui leur fesait toujours prendre avec promptitude le parti le plus avantageux.

J'aime cependant cette aimable manie des Français; j'avoue que j'ai du plaisir à penser que quatre cents mille habitans d'une grande ville ne pensent qu'aux charmes de la vie, sans en connaître presque les désagrémens: c'est une marque que ces quatre cents mille hommes sont heureux.

Il me semble que tout chef de société devrait penser sérieusement à rendre son peuple content, s'il ne le peut rendre riche; car le contentement peut fort bien subsister sans être soutenu par de grands biens. Un homme, par exemple, qui se trouve dans un spectacle à une fête, dans un endroit où une nombreuse assemblée de monde lui inspire une certaine satisfaction; un homme, dans ces momens-là, dis-je, est heureux, & il s'en retourne chez lui l'imagination remplie d'agréables objets qu'il laisse régner dans son ame. Pourquoi donc ne point s'étudier davantage à procurer au public de ces momens agréables qui répandent des douceurs sur toutes les amertumes de la vie,

ou

ou qui du moins leur procurent quelques momens de distraction de leurs chagrins? Le plaisir est le bien le plus réel de cette vie; c'est donc assurément faire du bien, & c'est en faire beaucoup, que de fournir à la société les moyens de se divertir.

Il paraît que le monde se met assez en goût des fêtes, car jusqu'au voisinage de la Nouvelle-Zemble & des mers hyperborées, on ne parle que de réjouissances. Les nouvelles de Pétersbourg ne sont remplies que de bals, de festins & de fêtes qu'ils y font à l'occasion du mariage du prince de Brunswick. Je l'ai vu à Berlin ce prince de Brunswick, avec le duc de Lorraine; & je les ai vus badiner ensemble d'une manière qui ne sentait guère le monarque. Ce sont deux têtes que je ne sais quelle nécessité ou quelle providence paraît destiner à gouverner la plus grande partie de l'Europe.

Si la Providence était tout ce qu'on en dit, il faudrait que les Newton & les Wolf, les Locke, les Voltaire, enfin les êtres qui pensent le mieux, fussent les maîtres de cet univers; il paraîtrait alors que cette Sagesse infinie, qui préside à tous les événemens, par un choix digne d'elle, place dans ce monde les êtres les plus sages d'entre les humains pour gouverner les autres : mais, de la manière que les choses vont, il paraît que tout se fait assez à l'aventure. Un homme de mérite n'est point

eſtimé ſelon ſa valeur ; un autre n'eſt point placé dans un poſte qui lui convient ; un faquin ſera illuſtré, & un homme de bien languira dans l'obſcurité ; les rênes du gouvernement d'un empire ſeront commiſes à des mains novices, & des hommes experts ſeront éloignés des charges. Qu'on me diſe là-deſſus tout ce qu'on voudra, on ne pourra jamais m'alléguer une bonne raiſon de cette bizarrerie des deſtins.

Je ſuis fâché que ma deſtinée ne m'ait point placé de manière que je puiſſe vous entretenir tous les jours, que je puiſſe bégayer quelques mots de phyſique à madame la marquiſe du Châtelet, & que le pays des arts & des ſciences ne ſoit pas ma patrie. Peut-être que ce petit mécontentement de la Providence a cauſé mes plaintes ; peut-être que mes doutes ſe montrent avec trop de témérité ; mais je ne penſe point cependant que ce ſoit tout-à-fait ſans raiſon.

Dites, je vous prie, à la belle Émilie que j'étudierai cet hiver cette partie de la philoſophie qu'elle protège, & que je la prie d'échauffer mon eſprit d'un rayon de ſon génie.

Ne m'oubliez point, mon cher Voltaire ; que les charmes de Paris, vos amis, les ſciences, les plaiſirs, les belles n'effacent point de votre mémoire une perſonne qui devrait y être conſervée à perpétuité. Je crois y mériter une

place par l'eſtime & l'amitié avec leſquelles je ſuis à jamais, mon cher Voltaire, votre très-parfait ami.

LETTRE C.

De M. de Voltaire.

Paris, ſans date du jour, ſeptembre 1739.

Monseigneur,

J'Ai reçu à Paris les deux plus grandes conſolations dont j'avais beſoin dans cette ville immenſe, où règnent le bruit, la diſſipation, l'empreſſement inutile de chercher ſes amis qu'on ne trouve point; où l'on ne vit pas pour ſoi-même; où l'on ſe trouve tout-d'un-coup enveloppé dans vingt tourbillons, plus chimériques que ceux de Deſcartes, & moins faits pour conduire au bonheur que les abſurdités cartéſiennes ne ſont connaître la nature. Mes deux conſolations, Monſeigneur, ſont les deux lettres dont V. A. R. m'a honoré, du 9 & du 15 auguſte, qui m'ont été renvoyées à Paris. Il a fallu d'abord en arrivant répondre à beaucoup d'objections que j'ai trouvées répandues à Paris contre les découvertes de Newton. Mais ce petit devoir dont je me ſuis acquitté ne m'a point fait perdre de vue ce Mahomet dont j'ai déjà eu l'honneur d'envoyer les prémices à V. A. R. Voici deux actes à la fois.

Si j'avais attendu que cela fût digne de vous être préfenté, j'aurais attendu trop long-temps. Je les envoie comme une preuve de mon empreffement à vous plaire ; & pour meilleure preuve, je vais les corriger. V. A. R. verra fi les horreurs que le fanatifme entraîne, y font peintes d'un pinceau affez ferme & affez vrai. Le malheureux Séide, qui croit fervir Dieu en égorgeant fon père, n'eft point un portrait chimérique. Les Jean Châtel, les Clément, les Ravaillac étaient dans ce cas ; & ce qu'il y a de plus horrible, c'eft qu'ils étaient tous dans la bonne foi. N'eft-ce donc pas rendre fervice à l'humanité de diftinguer toujours comme j'ai fait la religion de la fuperftition? Et méritais-je d'être perfécuté pour avoir toujours dit, en cent façons différentes, qu'on ne fait jamais de bien à Dieu, en fefant du mal aux hommes? Il n'y a que les fuffrages, les bontés & les lettres de V. A. R., qui me foutiennent contre les contradictions que j'ai effuyées dans mon pays. Je regarde ma vie comme la fête de Damoclès chez Denis. Les lettres de V. A. R. & la fociété de madame la marquife du Châtelet font mon feftin & ma mufique.

Mais de la perfécution
Le fer, fufpendu fur ma tête ;
Corrompt les plaifirs de la fête
Que, dans le palais d'Apollon,
Le divin Féderic m'apprête ;

Sans cela, ma muſe, enhardie
Par vos héroïques chanſons,
Prendrait une nouvelle vie,
Et mêlerait de nouveaux ſons
Aux concerts de votre harmonie :
Mais, quoi ! ſous la ſerre cruelle
De l'impitoyable vautour,
Voit-on la tendre Philomèle
Chanter les plaiſirs & l'amour ?

A peine ſuis-je arrivé à Paris, qu'on a été dire à l'oreille d'un grand miniſtre que j'avais compoſé l'hiſtoire de ſa vie, & que cette hiſtoire critique allait paraître dans les pays étrangers. Cette calomnie a été bientôt confondue, mais elle pouvait porter coup. V. A. R. ſait ce que c'eſt que le pouvoir deſpotique, & elle n'en abuſera jamais ; mais elle voit quel eſt l'état d'un homme qu'un ſeul mot peut perdre. C'eſt continuellement ma ſituation. Voilà ce que m'ont valu vingt années conſumées à tâcher de plaire à ma nation, & quelquefois peut-être à l'inſtruire. Mais, encore une fois, V. A. R. m'aime, & je ſuis bien loin d'être à plaindre ; elle daigne faire graver la Henriade ; quel mal peut-on me faire qui ne ſoit au-deſſous d'un tel honneur ? Je viens d'acheter un Machiavel complet exprès pour être plus au fait de la belle réfutation que j'attends avec ce que vous allez en écrire ; je ne crois pas qu'il y en ait jamais de meilleure réfutation que votre conduite. Les hommes ſemblent tous occupés à préſent à

se détruire, & depuis le Mogol jusqu'au détroit de Gibraltar, tout est en guerre : on croit que la France dansera aussi dans cette vilaine pyrrique. C'est dans ce temps que V. A R. enseigne la justice avant d'exercer sa valeur. M'est-il permis de lui demander quand je serai assez heureux pour voir ces leçons d'équité & de sagesse ?

J'ai vu les fusées volantes qu'on a tirées à Paris avec tant d'appareil ; mais je voudrais toujours qu'on commençât par avoir un hôtel-de-ville, de belles places, des marchés magnifiques & commodes, de belles fontaines, avant d'avoir des feux d'artifice ; je préfère la magnificence romaine à des feux de joie ; ce n'est pas que je condamne ceux-ci : à Dieu ne plaise qu'il y ait un seul plaisir que je désapprouve ; mais en jouissant de ce que nous avons, je regrette un peu ce que nous n'avons pas.

V. A R. sait, sans doute, que Bouchardon & Vaucanson sont des chef-d'œuvres, chacun dans leur genre. Rameau travaille à mettre à la mode la musique italienne. Voilà des hommes dignes de vivre sous Féderic ; mais je les défie d'en avoir autant d'envie que moi.

Je suis avec le plus profond respect & la plus tendre reconnaissance, de V. A. R., &c.

LETTRE CI.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 10 octobre 1739.

MON CHER AMI,

J'Avais cru avec le public que vous aviez reçu le meilleur accueil du monde de tout Paris, qu'on s'empressait de vous rendre des honneurs & de vous faire des civilités; & que votre séjour dans cette ville fameuse ne serait mêlé d'aucune amertume. Je suis fâché de m'être trompé sur une chose que j'avais fort souhaitée; & il paraît que votre sort, & celui de la plupart des grands hommes, est d'être persécutés pendant leur vie, & adorés comme des dieux après leur mort. La vérité est que ce sort, quelque brillant qu'il vous peigne l'avenir, vous offre le seul temps dont vous pouvez jouir sous une face peu agréable. Mais c'est dans ces occasions où il faut se munir d'une fermeté d'ame, capable de résister à la peur & à tous les fâcheux accidens qui peuvent arriver. La secte des stoïciens ne fleurit jamais davantage que sous la tyrannie des méchans empereurs. Pourquoi? parce que c'était alors une nécessité, pour vivre tranquille, de savoir mépriser la douleur & la mort.

Que votre ſtoïciſme, mon cher Voltaire, aille au moins à vous procurer une tranquillité inaltérable. Dites avec Horace : *In virtute meâ involvo.* Ah ! s'il ſe pouvait, je vous recueillerais chez moi ; ma maiſon vous ſerait un aſile contre tous les coups de la fortune, & je m'appliquerais à faire le bonheur d'un homme dont les ouvrages ont répandu tant d'agrémens ſur ma vie.

J'ai reçu les deux nouveaux actes de Mahomet. Je ne les ai lus qu'une fois ; mais je vous réponds de leur ſuccès. J'ai penſé verſer des larmes en les liſant ; la ſcène de Zopire & de Séide, celle de Séide & de Palmire, lorſque Séide s'apprête à commettre le parricide, & la ſcène où Mahomet, parlant à Omar, feint de condamner l'action de Séide, ſont des endroits excellens. Il m'a paru, à la vérité, que Zopire venait ſe confeſſer exprès ſur le théâtre pour mourir en règle, que le fond du théâtre ouvert & fermé ſentait un peu la machine ; mais je ne ſaurais en juger qu'à la ſeconde lecture. Les caractères, les expreſſions des mœurs, & l'art d'émouvoir les paſſions, y font connaître la main du grand, de l'excellent maître qui a fait cette pièce ; & quand même Zopire ne viendrait pas aſſez naturellement ſur le théâtre, je croirais que ce ſerait une tache qu'on pourrait paſſer ſur le corps d'une beauté parfaite, & qui ne ſerait remarquée que par des vieillards qui examinent avec

des lunettes ce qui ne doit être vu qu'avec saisissement, & senti qu'avec transport.

Vos fêtes de Paris n'ont satisfait que votre vue : pour moi, je ferais pour les fêtes dont l'esprit & tous nos sens peuvent profiter. Il me semble qu'il y a de la pédanterie en savoir & en plaisir ; que de choisir une matière pour nous instruire, un goût pour nous divertir, c'est vouloir retrécir la capacité que le Créateur a donnée à l'esprit humain qui peut contenir plus d'une connaissance, & c'est rendre inutile l'ouvrage d'un Dieu qui paraît épicurien, tant il a eu soin de la volupté des hommes.

J'aime le luxe & même la mollesse,
Et les plaisirs de toute espèce ;
Tout honnête homme a de tels sentimens.

C'est Moïse apparemment qui dit cela ? si ce n'est lui, c'est toujours un homme qui ferait meilleur législateur que ce juif imposteur, & que j'estime plus mille fois que toute cette nation superstitieuse, faible & cruelle.

Nous avons eu ici milord Baltimore & M. Algarotti, qui s'en retournent en Angleterre. Ce lord est un homme très-sensé, qui possède beaucoup de connaissances, & qui croit, comme vous, que les sciences ne dérogent point à la noblesse & ne dégradent point un rang illustre.

J'ai admiré le génie de cet Anglais comme un beau visage au travers d'un voile : il parle très-mal français, mais on aime pourtant à

l'entendre parler ; & l'anglais, il le prononce ſi vîte qu'il n'y a pas moyen de le ſuivre. Il appelle un Ruſſien, un animal méchanique ; il dit que Pétersbourg eſt l'œil de la Ruſſie, avec lequel elle regarde les pays policés ; que ſi on lui éborgnait cet œil, elle ne manquerait pas de retomber dans la barbarie dont elle n'eſt guère ſortie. Il eſt *grand partiſan de la Soleil* ; & je ne le crois pas trop éloigné des dogmes de Zoroaſtre touchant cette planète. Il a trouvé ici des gens avec leſquels il pouvait parler ſans contrainte, ce qui m'a fait compoſer l'Épître ci-jointe, que je vous prie de corriger impitoyablement (*a*).

Le jeune Algarotti, que vous connaiſſez, m'a plu on ne ſaurait davantage. Il m'a promis de revenir ici auſſi-tôt qu'il lui ſerait poſſible. Nous avons bien parlé de vous, de géométrie, de vers, de toutes les ſciences, de badineries, enfin de tout ce dont on peut parler. Il a beaucoup de feu, de vivacité & de douceur ; ce qui m'accommode on ne ſaurait mieux. Il a compoſé une cantate qu'on a miſe auſſi-tôt en muſique, & dont on a été très-ſatisfait. Nous nous ſommes ſéparés avec regret, & je crains fort de ne revoir de long-temps dans ces contrées d'auſſi aimables perſonnes.

Nous attendons, cette ſemaine, le marquis de la Chétardie, duquel il faudra prendre en-

(*a*) C'eſt la belle Épître ſur la Liberté, qui ſe trouve ci-devant tome VIII, page 119.

core un trifte congé. Je ne fais ce que c'eft que ce monfieur Valori ; mais j'en ai ouï parler comme d'un homme qui n'avait pas le ton de la bonne compagnie. Monfieur le cardinal aurait bien pu fe paffer de nous envoyer cet homme, & de nous ôter la Chétardie, qui eft en tout fens un très-aimable garçon.

Soyez fûr qu'ici, à Rémusberg, nous nous embarraffons auffi peu de guerre que s'il n'y en avait point dans le monde. Je travaille actuellement à Machiavel, interrompu quelquefois par des importuns dont la race n'eft pas éteinte, malgré les coups de foudre que leur lança Molière. Je réfute Machiavel, chapitre par chapitre ; il y en a quelques-uns de faits, mais j'attends qu'ils foient tous achevés pour les corriger : alors vous ferez le premier qui verrez l'ouvrage, & il ne fortira de mes mains qu'après que le feu de votre génie l'aura épuré.

J'attends vos corrections fur la préface de la Henriade, afin d'y changer ce que vous avez trouvé à propos ; après quoi la Henriade volera fous la preffe.

J'ai fait conftruire une tour, au haut de laquelle je placerai un obfervatoire. L'étage d'en-bas devient une grotte ; le fecond, une falle pour des inftrumens de phyfique ; le troifième, une petite imprimerie. Cette tour eft attachée à ma bibliothèque par le moyen d'une colonade, au haut de laquelle règne une

platte-forme. Je vous en envoie le deſſin pour vous amuſer, en attendant que l'on conſtruiſe l'hôtel-de-ville & les marchés de Paris.

J'attends de vos nouvelles avec beaucoup d'impatience, & je vous prie de me croire de vos amis autant qu'il eſt poſſible de l'être.

P. S. Céſarion ne veut pas que je ſois ſon interprète, il aime mieux vous écrire lui-même.

Quoique rien ne ſaurait être ajouté aux ſentimens de tendreſſe & à mon parfait attachement pour vous, Monſieur, il eſt pourtant hors de doute que s'il avait plu à mon auguſte maître de vous les dépeindre, vous en auriez été convaincu d'une manière bien plus agréable. Je ſuis en ſavoir comme une jeune beauté paſſée qui doit la plupart de ſes charmes à ſes ajuſtemens. Déshabillée, vous déplairait-elle ? je penſe que non, & j'oſe hardiment vous faire voir toute nue l'amitié avec laquelle je ſerai toute ma vie, Monſieur, tout à vous, & votre, &c.

DE KEYSERLING.

P. S. Faites agréer, je vous en ſupplie, mes aſſurances de reſpect à madame la marquiſe. Je ſerais au comble de mes ſouhaits, ſi à la ſuite de mon adorable maître je pouvais me tranſporter à Paris, pendant que madame du Châtelet, M. le prince de Naſſau, & vous, Monſieur, contribuez à en embellir le ſéjour. Mais,

Monſieur, jugez-moi, s'il vous plaît, par vous-même: ſeriez-vous diſpoſé à quitter madame la marquiſe pour venir nous trouver à Rémusberg?

LETTRE CII.

De M. de Voltaire.

Paris, ce 18 octobre 1737.

MONSEIGNEUR,

JE renvoie à V. A. R. le plus grand monument de vos bontés & de ma gloire. Je n'ai de véritable gloire que du jour que vous m'avez protégé, & vous y avez mis le comble par l'honneur que vous daignez faire à la Henriade. Deux véritables amis, que j'ai dans Paris, ont lu ce morceau de proſe, qui vaut mieux que tous mes vers. Ils ont été prêts à verſer des larmes, quand ils ont vu qu'à peine il y a une ligne de votre main, qui ne parte d'un cœur né pour le bonheur des hommes, & d'un eſprit fait pour les éclairer. Ils ont admiré avec quelle énergie V. A. R. écrit dans une langue étrangère. Ils ont été étonnés du goût ſingulier qu'elle a pour des choſes dont tant de nos princes ont ſi peu de connaiſſance. Tout cela les frappait, ſans doute; mais les ſentimens d'humanité qui règnent dans cet ouvrage, ont enlevé leur ame. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt de garder le ſecret

fur cette préface ; mais le garder fur le prince adorable qui penfe avec tant de grandeur & avec tant de bonté, cela eft impoffible ; ils font trop émus ; il faut qu'ils difent avec moi :

Ne verrons-nous jamais ce divin Marc-Aurèle,
Cet ornement des arts & de l'humanité,
Cet amant de la vérité,
Qui chez les rois chrétiens n'a point eu de modèle,
Et qui doit en fervir dans la poftérité !

Je n'ai rien fait de nouveau depuis les deux derniers actes de Mahomet. Me voici les mains vides devant mon maître ; mais il faut qu'il me pardonne. Tous mes maux m'ont repris. Si mes ennemis, qui m'ont perfécuté, favaient ce que je fouffre, je crois qu'ils feraient honteux de leur haine & de leur envie ; car comment envier un homme dont prefque toutes les heures font marquées par des tourmens, & pourquoi haïr celui qui n'emploie les intervalles de fes fouffrances, qu'à fe rendre moins indigne de plaire à ceux qui aiment les arts & les hommes ? Madame du Châtelet ne part pour les Pays-Bas que vers le commencement de novembre ; & je ne crois pas que ma fanté pût me permettre de l'accompagner, quand même elle partirait plus tôt. Je relis Machiavel dans le peu de temps que mes maux & mes études me laiffent. J'ai la vanité de penfer que ce qui aura le plus révolté dans cet auteur, c'eft le chapitre de *la Crudeltà*, où ce monftre ingé-

nieux & politique ose dire : *Deve per tanto un principe non si curare dell'infamia di crudele ;* mais sur-tout le chapitre dix-huitième : *In che modo i principi debbiano osservare la fede.* Si j'osais dire mon sentiment devant V. A. R., qui est assurément le juge né de ces matières par son cœur, par son esprit & par son rang, je dirais que je ne trouve ni raison, ni esprit dans ce chapitre. Ne voilà-t-il pas une belle preuve qu'un prince doit être un frippon, parce qu'Achille a été nourri, selon la fable, par un animal moitié bête & moitié homme ! Encore si Ulysse avait eu un renard pour précepteur, l'allégorie aurait quelque justesse ; mais qu'en conclure pour Achille, qui n'est représenté que comme le plus impétueux & le moins politique des hommes ?

Dans le même chapitre, il faut être un perfide *perchè gli uomini sono tristi ;* & le moment d'après il dit : *Souo tanto simplici gli uomini che colui che inganna trovera sempre chi si laseera ingannare.*

Il me semble que le docteur du crime méritait de tomber ainsi en contradiction.

Je n'ai point encore eu les notes d'Amelot de la Houssaye ; mais quel commentaire faut-il à mon Prince pour démêler le faux & pour confondre l'injuste ? Béni soit le jour où ses aimables mains auront achevé un ouvrage dont dépendra le bonheur des hommes, & qui devra être le catéchisme des rois !

Je ne fais pas comment, dans ce catéchifme, le manifefte de l'empereur contre fon général & contre fon plénipotentiaire, ferait reçu ; mais ce n'eft pas à moi à porter mes vues fi haut :

Paftorem, Tytire, pingues
Pafcere oportet oves, nec regum bella referre.

J'ai reçu ici une vifite du fils de M. Gramkan, qui me paraît un jeune-homme de mérite, digne de vous fervir & d'entendre V. A. R.

Je n'entends plus parler du voyage que M. de Keyferling devait faire à Paris, & j'ai peur de partir fans avoir vu celui avec qui j'aurais paffé les jours entiers à parler d'un prince qui fait honneur à l'humanité. Madame du Châtelet a écrit à V. A. R.

Je fuis avec le plus profond refpect & la plus tendre reconnaiffance, &c.

LETTRE CIII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 6 novembre 1739.

MON CHER AMI,

J'Ai été auffi mortifié de l'état infirme de votre fanté que j'ai été réjoui par la fatisfaction que vous me témoignez de ma préface. J'en abandonne le ftyle à la critique de tous les Zoïles de l'univers ; mais je me perfuade en même temps qu'elle fe foutiendra, puifqu'elle ne contient

tient que des vérités, & que tout homme qui pense sera obligé d'en convenir.

Cette réfutation de Machiavel, à laquelle vous vous intéressez, est achevée. Je commence à présent à la reprendre par le premier chapitre, pour corriger & pour rendre, si je le puis, cet ouvrage digne de passer à la postérité. Pour ne vous point faire attendre, je vous envoie quelques morceaux de ce marbre brut, qui ne sont pas encore polis.

J'ai envoyé, il y a huit jours, l'avant-propos à la marquise; vous recevrez tous les chapitres corrigés & dans leur ordre, lorsqu'ils seront achevés. Quoique je ne veuille point mettre mon nom à cet ouvrage, je voudrais cependant, si le public en soupçonnait l'auteur, qu'il ne pût me faire du tort. Je vous prie, par cette considération, de me faire l'amitié de me dire naturellement ce qu'il y faut corriger. Vous sentez que votre indulgence en ce cas me serait préjudiciable & funeste.

Je m'étais ouvert à quelqu'un du dessein que j'avais de réfuter Machiavel : ce quelqu'un m'assura que c'était peine perdue, puisque l'on trouvait, dans les notes politiques d'Amelot de la Houssaye sur Tacite, une réfutation complète du Prince politique. J'ai donc lu Amelot & ses notes, mais je n'y ai point trouvé ce qu'on m'avait dit; ce sont quelques maximes de ce politique dangereux & détestable qu'il

réfute, mais ce n'eſt pas l'ouvrage en corps.

Où la matière me l'a permis, j'ai mêlé l'enjouement au ſérieux, & quelques petites digreſſions dans les chapitres qui ne préſentaient rien de fort intéreſſant au lecteur; ainſi les raiſonnemens, qui n'auraient pas manqué d'ennuyer par leur ſéchereſſe, ſont ſuivis de quelque choſe d'hiſtorique, ou de quelques remarques un peu critiques pour réveiller l'attention du lecteur. Je me ſuis tû ſur toutes les choſes où la prudence m'a fermé la bouche, & je n'ai point permis à ma plume de trahir les intérêts de mon repos.

Je ſais une infinité d'anecdotes ſur les cours de l'Europe, qui auraient à-coup-ſûr diverti mes lecteurs; mais j'aurais compoſé une ſatyre d'autant plus offenſante qu'elle eût été vraie; & c'eſt ce que je ne ferai jamais. Je ne ſuis point né pour chagriner les princes, je voudrais plutôt les rendre ſages & heureux. Vous trouverez donc dans ce paquet cinq chapitres de Machiavel, le plan de Rémusberg, que je vous dois depuis long-temps, & quelques poudres qui ſont admirables pour vos coliques. Je m'en ſers moi-même, & elles me font un bien infini : il les faut prendre le ſoir, en ſe couchant, avec de l'eau pure.

Adieu, cher ami toujours malade & toujours perſécuté; je vous quitte pour reprendre mon ouvrage, & noircir le caractère infame &

ſcélérat de l'avocat du crime, de la même plume qui fit l'éloge de l'incomparable auteur de la Henriade ; mais elle confondra plus facilement le corrupteur du genre-humain, qu'elle n'a pu louer le précepteur de l'humanité. C'eſt une choſe fâcheuſe pour l'éloquence que, lorſqu'elle a de grandes choſes à dire, elle ſoit toujours inférieure à ſon ſujet.

Mes amitiés à la marquiſe, mes complimens à vos amis qui doivent être les miens, puiſqu'ils ſont dignes d'être les vôtres.

Je ſuis avec toute l'amitié & la tendreſſe poſſibles, mon cher Voltaire, votre très-fidèle ami.

LETTRE CIV.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, novembre 1739.

BRûlez votre vaiſſeau, vagabond Baltimore,
Qui, du détroit du Sund au rivage du Maure,
Du Bengale au Pérou, fendez le ſein des mers.
Vous, jeune citoyen de ce plat univers,
Vous, de nouveaux plaiſirs & de ſcience avide,
Élève de Socrate & d'Horace & d'Euclide,
Ceſſez, Algarotti, d'obſerver les humains,
Les Phrinés de Veniſe & les Gitons de Rome,
Les théâtres français, les tables des Germains,
Les miniſtres, les rois, les héros & les ſaints ;
Ne vous fatiguez plus, ne cherchez plus un homme ;
Il eſt trouvé. Le Ciel qui forma ſes vertus,
Le Ciel au haut du Mont-Rémus

A placé mon héros, l'exemple des vrais fages;
Il commande aux efprits, il eft roi fans pouvoir :
Aux pieds du Mont-Rémus finiffez vos voyages,
L'univers n'eft plus rien, vous n'avez rien à voir.
Ciel ! quand arriverai-je à la montagne augufte
Où règne un philofophe, un bel efprit, un jufte,
Un monarque fait homme, un dieu felon mon cœur ?
Mont facré d'Apollon, double front du Parnaffe,
Olympe, Sinaï, Thabor, difparaiffez :
Oui, par ce Mont-Rémus vous êtes effacés,
Autant que Féderic efface
Et les héros préfens & tous les dieux paffés.

J'en demande pardon, Monfeigneur, à Sinaï & à Thabor; la verve m'a emporté; j'ai dit plus que je ne devais dire. D'ailleurs, les foudres & les tonnerres du Mont-Sinaï n'ont point de rapport à la vie philofophique qu'on mène au Mont-Rémus; & la transfiguration du Thabor n'a rien à démêler avec l'uniformité de votre charmant caractère. Enfin, que V. A. R. pardonne à l'enthoufiafme : n'eft-il pas permis d'en avoir un peu, quand on vient de lire la belle Épître dont votre mufe françaife a régalé milord Baltimore.

Je vois que mon Prince a mis encore la connaiffance de la langue anglaife dans fes tréfors : *Dulces fermones cujufcumque linguæ*. Je crois que ce lord Baltimore aura été bien furpris de voir un Prince Allemand écrire en vers français à un Anglais; mais que voulez-vous? je fuis encore plus furpris que lui. Je n'entends rien à ce prodige de la nature. Comment fe

peut-il faire, encore une fois, qu'on écrive si bien dans la langue d'un pays où l'on n'a jamais été ? pour Dieu, Monseigneur, dites donc votre secret !

J'enverrais bien aussi des vers à V. A. R., si j'osais : elle aurait le cinquième acte de Mahomet ; mais c'est qu'il n'est pas encore transcrit, & pour les quatre premiers, ils sont actuellement repolis. Si votre beau génie a été un peu content de cette faible ébauche, j'ose espérer qu'elle aura encore la même indulgence pour l'ouvrage achevé. Elle ne trouvera plus certaines répétitions, certains vers lâches & décousus, qui sont des pierres d'attente. Elle verra l'amour paternel & le secret de la naissance des enfans de Zopire, jouer un rôle plus grand & bien plus intéressant ; Zopire, prêt à être assassiné par ses enfans mêmes, n'adresse au Ciel ses prières que pour eux, & il est frappé de la main de son fils, tandis qu'il prie les dieux de lui faire connaître ce fils même. Le fanatisme est-il peint à votre gré ? ai-je assez exprimé l'horreur que doivent inspirer les Ravaillac, les Poltrot, les Clément, les Felton, les Salcède, les Aod, j'ai pensé dire les Judith. En effet, Monseigneur, quel bon roi serait à l'abri d'un assassinat, si la religion enseignait à tuer un prince qu'on croit ennemi de Dieu ?

Voilà la première tragédie où l'on ait atta-

qué la ſuperſtition. Je voudrais qu'elle pût être aſſez bonne pour être dédiée à celui de tous les princes qui diſtingue le mieux le culte de l'Être infiniment bon & l'infiniment déteſtable fanatiſme.

Je viens de voir d'autres ouvrages ſur des matières bien différentes, mais plus dignes de V. A. R. C'eſt un cours de géométrie, par M. Clairaut ; c'eſt un jeune-homme qui fit un ouvrage ſur les courbes, à l'âge de quatorze ans, & qui a été depuis peu, comme le fait V. A. R., meſurer la terre ſous le cercle polaire. Il traite les mathématiques comme Locke a traité l'entendement humain ; il écrit avec la méthode que la nature emploie ; & comme Locke a ſuivi l'ame dans la ſituation de ſes idées, il ſuit la géométrie dans la route qu'ont tenue les hommes pour découvrir par degrés les vérités dont ils ont eu beſoin : ce ſont donc en effet les beſoins que les hommes ont eu de meſurer, qui ſont chez Clairaut les vrais maîtres des mathématiques. L'ouvrage n'eſt pas près d'être fini ; mais le commencement me paraît de la plus grande facilité, & par conſéquent très-utile.

Mais, Monſeigneur, le plus utile de ces ouvrages, c'eſt celui que j'attends d'une main faite pour rendre les hommes heureux.

Je vais, moi chétif, me rendre aux *Élémens de Newton*, dont on demande à Paris une nou-

velle édition ; mais ce travail sera pour Bruxelles. Je pars, je suis Émilie & madame la duchesse de Richelieu à Cirey ; delà je vais en Flandres, &c.

LETTRE CV.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 4 décembre 1739.

MON CHER AMI,

VOus me promettez votre nouvelle tragédie achevée ; je l'attends avec beaucoup de curiosité & d'impatience. J'étais déjà charmé de ce premier feu qu'avait jeté votre génie immortel, & je juge de Mahomet achevé par la belle ébauche que j'en ai vue. C'est un S. Jean qui promet beaucoup de l'ouvrage qui va le suivre. Je serais content, & très-content, si de ma vie j'avais fait une tragédie, comme celle des Musulmans, sans correction ; mais il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Athènes.

Je vous soumets les douze premiers chapitres de mon Anti-Machiavel, qui, quoique je les aie retouchés, fourmillent encore de fautes. Il faut que vous soyez le père putatif de ces enfans, & que vous ajoutiez à leur éducation ce que la pureté de la langue française demande pour qu'ils puissent se présenter au public. Je retoucherai en attendant les autres

chapitres, & les pousserai à la perfection où je suis capable d'atteindre. C'est ainsi que je fais l'échange de mes faibles productions contre vos ouvrages immortels, à peu-près comme les Hollandais qui troquent des petits miroirs & du verre contre l'or des Américains : encore suis-je bien heureux d'avoir quelque chose à vous rendre.

Les dissipations de la cour & de la ville, des complaisances, des plaisirs, des devoirs indispensables, & quelquefois des importuns, me distraisent de mon travail ; & Machiavel est souvent obligé de céder la place à ceux qui pratiquent ses maximes, & que je réfute par conséquent. Il faut s'accommoder à ces bienséances qu'on ne saurait éviter, & quoi qu'on en ait, il faut sacrifier au dieu de la coutume pour ne point passer pour singulier ou pour extravagant.

Ce monsieur de Valori, si long-temps annoncé par la voix du public, si souvent promis par les gazettes, si long-temps arrêté à Hambourg, est arrivé enfin à Berlin. Il nous fait beaucoup regretter la Chétardie. M. de Valori nous fait appercevoir tous les jours ce que nous avons perdu au premier. Ce n'est à présent qu'un cours théorique des guerres du Brabant, des bagatelles & des minuties de l'armée Française; & je vois sans cesse un homme qui se croit vis-à-vis de l'ennemi & à la tête de sa brigade. Je crains toujours qu'il ne me prenne pour une contres-

carpe ou pour un ouvrage à cornes ; & qu'il ne me livre mal-honnêtement un assaut. M. de Valori a presque toujours la migraine ; il n'a point le ton de la société ; il ne soupe point ; & l'on dit que le mal de tête lui fait trop d'honneur de l'incommoder, & qu'il ne le mérite point du tout.

Nous venons de faire ici l'acquisition d'un très-habile homme ; il s'appelle *Celius ;* il est habile physicien & très-renommé pour les expériences. On lui donne pour vingt mille écus d'instrumens. Il achevera, cette année, un ouvrage qui lui fera beaucoup d'honneur : c'est une machine méchanique qui démontre parfaitement tous les mouvemens des étoiles & des planètes, selon le systême de Newton. Vous ne connaissez peut-être pas non plus un jeune-homme qui commence à paraître ; il se nomme *Liberquin.* C'est un génie admirable pour les méchaniques. Il a fait par l'optique des découvertes étonnantes ; & il pousse son art à un point de perfection qui surpasse tout ce qu'on a vu avant lui. Il reviendra ici cet automne, après avoir vu Paris. Il a passé trois années à Londres, & il a été très-estimé de tous les savans d'Angleterre. Je vous parlerai plus en détail sur son chapitre, lorsque je l'aurai vu après son retour.

Je suis ravi de voir de ces heureuses productions de ma patrie : ce sont comme des

roſes qui croiſſent parmi les ronces & les orties ; ce ſont comme des bluettes de génie, qui ſe font jour à travers des cendres où malheureuſement les arts ſont enſevelis. Vous vivez en France dans l'opulence de ces arts : nous ſommes ici indigens de ſcience, ce qui fait peut-être que nous eſtimons plus le peu que nous avons.

Vous trouverez peut-être que je bavarde beaucoup ; mais ſouvenez-vous qu'il y a quatre ſemaines que je ne vous ai écrit, & que les pluies ne ſont jamais plus abondantes qu'après une grande ſtérilité.

Je vous ſuis à Cirey, mon cher Voltaire, & je partage avec vous vos chagrins comme vos plaiſirs. Profitez des plaiſirs de ce monde, autant que vous le pouvez ; c'eſt ce qu'un homme ſage doit faire. Inſtruiſez-nous, mais que ce ne ſoit pas aux dépens de votre ſanté & de votre vie.

Quand eſt-ce que les Voltaire & les Émilie voyageront vers le nord ? Je crains fort que ce phénomène, quoiqu'impatiemment attendu, n'arrive pas ſi-tôt. Il ne ſera pas dit cependant que je mourrai avant de vous avoir vu, duſſé-je vous enlever ; j'en tenterai l'aventure. Avouez que vous ſeriez bien étonné, ſi vous entendiez arriver de nuit à Cirey des gens maſqués, des flambeaux, un carroſſe, & tout l'appareil d'un enlevement. Cette aventure reſſemblerait un peu

à celle de la Pentecôte (*a*), à la différence près qu'on ne vous ferait d'autre mal que de vous ſéparer d'Émilie ; j'avoue que ce ferait beaucoup. Il me ſemble que ni vous ni cette Émilie n'êtes point nés pour la chicane, & que tant que Paris ſe trouvera ſur la route de la marquiſe, ſon affaire pourrait bien être jugée par contumace.

Le pauvre Céſarion, accablé de goutte, n'a pas levé ſon piquet de Rémusberg, & quoique je le revendique ſans ceſſe, ſon mal ne veut point encore me le renvoyer. Il vous aime comme un ami, & vous eſtime comme un grand homme. Souffrez que je lui ſerve d'organe, & que je vous exprime ce que les douleurs & l'impuiſſance dans leſquelles il ſe trouve, l'empêchent de vous dire lui-même.

Je ne vous parle point des riens de la ville, des nouvelles frivoles du temps & des bagatelles du jour, qui ne méritent pas de ſortir de notre horizon. Je ne devrais vous parler que de vous-même ou de la marquiſe, mais je craindrais d'ennuyer en feſant ou le miroir ou l'écho de ce que l'on doit admirer en vous. Faites, s'il vous plaît, mes complimens à la marquiſe, & ſoyez perſuadé que je vous aime & vous eſtime autant qu'il eſt poſſible, étant à jamais votre très-fidèle ami.

(*a*) Voyez la pièce intitulée la Baſtille, tome XII des Œuvres de Voltaire, édition gr. in-8vo de Beaumarchais.

LETTRE CVI.

De M. de Voltaire.

Ce 28 décembre 1739.

MONSEIGNEUR,

QUe fouhaiter à V. A. R., cette année? Elle a tout ce qu'un prince doit avoir, & plus qu'un particulier qui aurait fa fortune à faire par fes talens. Non, Monfeigneur, je ne fais point de fouhaits pour vous; j'en fais, fi vous le permettez, pour moi; & ces fouhaits, vous en favez le but: *Ut videam falutare meum.* Je fais encore un fouhait pour le public; c'eft qu'il voie la réfutation que mon prince a faite du corrupteur des princes. Je reçus, il y a quelques jours à Bruxelles, les douze premiers chapitres; j'avais déjà dévoré les derniers que j'avais reçus en France. Monfeigneur, il faut, pour le bien du monde, que cet ouvrage paraiffe; il faut que l'on voie l'antidote préfenté par une main royale: il eft bien étrange que des princes qui ont écrit, n'aient pas écrit fur un tel fujet. J'ofe dire que c'était leur devoir, & que leur filence fur Machiavel était une approbation tacite. C'était bien la peine que Henri VIII d'Angleterre écrivît contre Luther; c'était bien à l'enfant Jefus que Jacques I devait dédier un ouvrage. Enfin, voici un livre

digne d'un prince, & je ne doute pas qu'une édition de Machiavel, avec ce contre-poiſon à la fin de chaque chapitre, ne ſoit un des plus précieux monumens de la littérature. Il y a très-peu de ce qu'on appelle des *fautes contre l'uſage de notre langue ;* & V. A. R. me permettra de m'acquitter de ma charge, de mettre des points ſur les *i.* Si V. A. R. daigne condeſcendre à la prière que je lui fais, ſi elle donne ſon tréſor au public, je lui demande en grâce qu'elle me permette de faire la préface, & d'être ſon éditeur. Après l'honneur qu'elle me fait de faire imprimer la Henriade, elle ne pouvait plus m'en faire d'autre, qu'en me confiant l'édition de l'Anti-Machiavel. Il arrivera que ma fonction ſera plus belle que la vôtre : la Henriade peut plaire à quelques curieux ; mais l'Anti-Machiavel doit être le catéchiſme des rois & de leurs miniſtres.

Vous me permettrez, Monſeigneur, de dire que, ſelon les remarques de madame du Châtelet, oſerais-je ajouter, ſelon les miennes, il y a quelques branches de ce bel arbre qu'on pourrait élaguer, ſans lui faire de tort ? Le zèle contre le précepteur des uſurpateurs & des tyrans, a dévoré votre ame généreuſe ; il vous a emporté quelquefois. Si c'eſt un défaut, il reſſemble bien à une vertu. On dit que Dieu, infiniment bon, hait infiniment le vice : cependant, quand on a dit à Machiavel hon-

nêtement d'injures, on pourrait, après cela, s'en tenir aux raiſons. Ce que je propoſe eſt aiſé, & je le ſoumets à votre jugement. J'attendrai les ordres précis de mon maître, & je conſerverai le manuſcrit, juſqu'à ce qu'il permette que j'y touche & que j'en diſpoſe.

Ce ſera dorénavant V. A. R. qui m'enverra des productions françaiſes; je ne ſuis plus qu'un ſerviteur inutile; je reçois, & je ne donne rien. Je raccommode un peu le Machiavel de l'Aſie; je rabotte Mahomet dont vous avez vu les commencemens informes : je ne continuerai point ici l'hiſtoire du *Siecle de Louis XIV*; j'en ſuis un peu dégoûté, quoique je me ſois propoſé de l'écrire toute entière dans le ſtyle modéré dont V. A. R. a pu voir l'échantillon. D'ailleurs, je ſuis ici ſans mes manuſcrits & ſans mes livres. Je vais me remettre un peu à la phyſique. Que ne puis-je être avec les Celius & les hommes de mérite que votre réputation attire déjà dans vos états!

On m'avait dit que le miniſtre, tant annoncé, était digne de dîner & de ſouper; mais je vois bien qu'il n'eſt digne que de dîner. J'ai reçu une lettre d'Algarotti, datée de Londres, du premier octobre; elle m'a attendu trois mois à Bruxelles. Ce M. Algarotti eſt encore tout étonné de ce qu'il a vu à Rémusberg. Ah! quel prince eſt-çà! dit-il; il ne revient pas de ſa ſurpriſe. Et moi, Monſeigneur, & moi,

ponrquoi ne ſuis-je pas Algarotti ? Pourquoi Mr. du Châtelet n'eſt-il pas Baltimore ! Si je n'étais auprès d'Émilie, je mourrais de n'être pas auprès de vous.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus tendre reconnaiſſance, &c.

LETTRE CVII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 6 janvier 1740.

MON CHER VOLTAIRE,

SI j'ai différé de vous écrire, c'était ſeulement pour ne point paraître les mains vides devant vous. Je vous envoie par cet ordinaire cinq chapitres de l'Anti-Machiavel, & une Ode ſur la flatterie (*a*) que mon loiſir m'a permis de faire. Si j'avais été à Rémusberg, il y aurait long-temps que vous auriez eu juſqu'à la lie de mon ouvrage ; mais avec les diſſipations de Berlin, il n'eſt pas poſſible de cheminer vîte.

L'Anti-Machiavel ne mérite point d'être annoncé ſous mon nom au roi de France. Ce prince a tant de bonnes & de grandes qualités, que mes faibles écrits ſeraient ſuperflus pour les développer. De plus, j'écris libre-

---

(*a*) Elle ſe trouve dans le volume des Poéſies du Philoſophe de Sans-Souci, édition gr. in-8vo. d'Amſterdam.

ment, & je parle de la France comme de la Pruſſe, de l'Angleterre, de la Hollande, & de toutes les puiſſances de l'Europe. Il eſt bon que l'on ignore le nom d'un auteur qui n'écrit que pour la vérité, & qui par conſéquent ne donne point d'entrave à ſes penſées. Lorſque vous verrez la fin de l'ouvrage, vous conviendrez avec moi qu'il eſt de la prudence d'enſevelir le nom de l'auteur dans la diſcrétion de l'amitié.

Je ne ſuis point intéreſſé, & ſi je puis ſervir le public, je travaillerai ſans attendre de lui ni récompenſe ni louange, comme ces membres inconnus de la ſociété qui ſont auſſi obſcurs qu'ils lui ſont utiles.

Après mon ſemeſtre de cour viendra mon ſemeſtre d'étude. Je compte embraſſer dans quinze jours cette vie ſage & paiſible qui fait vos délices; & c'eſt alors que je me propoſe de mettre la dernière main à mon ouvrage, & de le rendre digne des ſiècles qui s'écouleront après nous. Je compte la peine pour rien, car on n'écrit qu'un temps; mais je compte l'ouvrage que je fais pour beaucoup, car il me doit ſurvivre. Heureux les écrivains qui, ſecondés d'une belle imagination, & toujours guidés par la ſageſſe, peuvent compoſer des ouvrages dignes de l'immortalité! ils feront plus d'honneur à leur ſiècle que les Phidias, les Praxitèle & les Zeuxis n'en ont fait au

leur.

leur. L'induſtrie de l'eſprit eſt bien préférable à l'induſtrie méchanique des artiſtes. Un ſeul Voltaire fera plus d'honneur à la France que mille pédans, mille beaux eſprits manqués & mille grands hommes d'un ordre inférieur.

Je vous dis des vérités que je ne ſaurais m'empêcher de vous écrire, comme vous ne pourriez vous empêcher de ſoutenir les principes de la peſanteur ou de l'attraction. Une vérité en vaut une autre, & elles méritent toutes d'être publiées.

Les dévots ſuſcitent ici un orage épouvantable contre ceux qu'ils nomment *mécréans*. C'eſt une folie de tous les pays que celle du faux zèle; & je ſuis perſuadé qu'elle fait tourner la cervelle des plus raiſonnables, lorſqu'une fois elle a trouvé le moyen de s'y loger. Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt que quand cet eſprit de vertige s'empare d'une ſociété, il n'eſt permis à perſonne de reſter neutre : on veut que tout le monde prenne parti & s'enrôle ſous la bannière du fanatiſme. Pour moi je vous avoue que je n'en ferai rien, & que je me contenterai de compoſer quelques pſeaumes pour donner bonne opinion de mon orthodoxie. Perdez de même quelques momens, mon cher Voltaire, & barbouillez d'un pinceau ſacré l'harmonie de quelques-unes de vos mélodieuſes rimes. Socrate encenſait les Pénates; Cicéron qui n'était pas crédule en feſait autant. Il faut ſe

prêter aux fantaisies d'un peuple futile pour éviter la persécution & le blâme ; car, après tout, ce qu'il y a de plus désirable en ce monde, c'est de vivre en paix. Fesons quelques sottises avec les sots pour arriver à cette situation tranquille.

On commence à parler de Bernard & de Gresset comme auteurs de grands ouvrages : on parle de poëmes qui ne paraissent point, & de pièces que je crois destinées à mourir incognito avant d'avoir vu le jour. Ces jeunes poëtes sont trop paresseux pour leur âge ; ils veulent cueillir des lauriers sans se donner la peine d'en chercher ; la moindre moisson de gloire suffit pour les rassasier. Quelle différence de leur mollesse à votre vie laborieuse ! je soutiens que deux ans de votre vie en valent soixante de celle des Gresset & des Bernard. Je vais même plus loin, & je soutiens que douze êtres pensans, & qui pensent bien, ne fourniraient point à votre égal dans un temps donné. Ce sont-là de ces dons que la Providence ne communique qu'aux grands génies. Puisse-t-elle vous combler de tous ses biens, c'est-à-dire, vous fortifier la santé, afin que le monde entier puisse jouir long-temps de vos talens & de vos productions ! Personne, mon cher Voltaire, n'y prend autant d'intérêt que votre ami qui est & qui sera toujours avec toute l'estime qu'on ne saurait vous refuser, votre fidellement affectionné.

LETTRE CVIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 10 janvier 1740.

Pour avoir illuſtré la France,
Un vieux prêtre ingrat t'en bannit;
Il radote dans ſon enfance,
C'eſt bien ainſi que l'on punit,
Mais non pas que l'on récompenſe.

J'ai lu le *Siècle de Louis-le-Grand*: ſi ce prince vivait, vous ſeriez comblé d'honneurs & de bienfaits. Mais dans le ſiècle où nous ſommes, il paraît que le bon goût, ainſi que le vieux cardinal, ſont tombés en enfance. Milord Cheſterfield diſait que, l'année 25, le monde était devenu fou; je crois qu'en l'année 40 il faudra le mettre aux petites-maiſons. Après les perſécutions & les chagrins que l'on vous ſuſcite, il n'eſt plus permis à perſonne d'écrire; tout ſera donc criminel, tout ſera donc condamnable; il n'y aura plus d'innocence, plus de liberté pour les auteurs. Je vous prie cependant par tout le crédit que j'ai ſur vous, par la divine Émilie, d'achever, pour l'amour de votre gloire, l'hiſtoire incomparable dont vous m'avez confié le commencement.

Laiſſe glapir tes envieux,
Laiſſe fulminer le Saint-Père,
Ce vieux fantôme imaginaire,

Idole de nos bons aïeux,
Et qui des intérêts des cieux
Se dit ici-bas le vicaire,
Mais qu'on ne respecte plus guère :
Laisse en propos injurieux,
Dans leur humeur atrabilaire,
Hurler les bigots furieux :
Méprise la folle colère
De l'héritier octogénaire
Des Mazarin, des Richelieux,
De ce doyen machiavéliste,
De ce tuteur ambitieux,
Dans ses discours adroit sophiste,
Qui suit l'intérêt à la piste
Par des détours fallacieux,
Et qui, par l'artifice, pense
De s'emparer de la balance
Que soutinrent ces fiers Anglais,
Qui, pour tenir l'Europe libre,
Ont maintenu dans l'équilibre
L'Autrichien & le Français.
Écris, honore ta patrie
Sans bassesse & sans flatterie,
En dépit des fougueux accès
De ce vieux prélat en furie,
Que l'Ignorance & la Folie
Animent contre tes succès.

Qu'imposant silence aux miracles,
Louis détruise les erreurs ;
Qu'il abolisse les spectacles
Qu'à Saint-Médard, des imposteurs
Présentent à leurs sectateurs ;
Mais qu'il n'oppose point d'obstacles
A ces esprits supérieurs,
De l'univers législateurs,
Dont les écrits sont les oracles
Des beaux esprits & des docteurs.

O toi, le fils chéri des Grâces,
L'organe de la vérité,
Toi, qui vois naître fur tes traces
L'indépendante liberté!
Ne permets point que ta fageffe,
Craignant l'orage & les hafards,
Préfère à l'inftinct qui te preffe
L'indolente & molle pareffe
Et des Greffet & des Bernards.

Quand même la bife cruelle
De fon fouffle viendrait faner
Les fleurs, production nouvelle,
Dont Flore peut fe couronner,
Le jardinier toujours fidèle,
Loin de fe laiffer rebuter,
Va de nouveau pour cultiver
Une fleur plus tendre & plus belle.

C'eft ainfi qu'il faut réparer
Le dégât que caufe l'orage;
Voltaire, achève ton ouvrage,
C'eft le moyen de te venger.

Le confeil vous paroîtra intéreffé: j'avoue qu'il l'eft effectivement, car j'ai trouvé un plaifir infini à la lecture de l'hiftoire de Louis XIV; & je défire beaucoup de la voir achevée. Cet ouvrage vous fera plus d'honneur un jour que la perfécution que vous fouffrez ne vous caufe de chagrin. Il ne faut pas fe rebuter fi aifément. Un homme de votre ordre doit penfer que l'hiftoire de Louis XIV, imparfaite, eft une banqueroute dans la république des lettres. Souvenez-vous de Céfar qui, nageant dans les flots de la mer, tenait fes Commentaires d'une

main ſur ſa tête pour les conſerver à la poſtérité.

Comme vous parlez de mes faibles productions après n'avoir dit qu'un mot de vos ouvrages immortels ! Je dois cependant vous rendre compte de mes études. L'approbation que vous donnez aux cinq chapitres de Machiavel que je vous ai envoyés, m'encourage à finir bientôt les quatre derniers chapitres. Si j'avais du loiſir vous auriez déjà tout l'Anti-Machiavel, avec des corrections & des additions; mais je ne puis travailler qu'à bâtons rompus.

Très-occupé pour ne rien faire,
Le temps, cet être fugitif,
S'envole d'une aile légère,
Et l'âge, peſant & tardif,
Glace ce ſang bouillant & vif
Qui, dans ma jeuneſſe première,
Me rendait vigilant, actif.
On m'ennuie en cérémonie.
L'ordre pédant, la ſymétrie,
Tiennent, en ce ſéjour oiſif,
Lieu des plaiſirs de cette vie,
Et nous encenſent ſur l'autel
Des grandeurs & de la folie.
Ce ſacrifice ponctuel
Rendant mon ame appeſantie,
Et par les reſpects aſſoupie;
Incapable, en ce temps cruel,
De me frotter à Machiavel,
J'attends que, fuyant cette rive,
Je revole à cet heureux bord
Où la nature plus naïve,

Où la gaîté bien moins craintive,
Loin des richeſſes & de l'or,
Trouvent une grâce plus vive
Dans la liberté, vrai tréſor,
Que dans la grandeur exceſſive
Des fortunes qu'offre le ſort.

Les chapitres de Machiavel ſont copiés par un de mes ſecrétaires; il s'appelle *Gaillard*; ſa main reſſemble beaucoup à celle de Céſarion. Je voudrais que ce pauvre Céſarion fût en état d'écrire, mais la goutte l'attaque impitoyablement dans tous ſes membres; depuis deux mois il n'a preſque point eu de relâche.

Malgré ſes cuiſantes douleurs,
La Gaîté, le front ceint de fleurs,
A l'entour de ſon lit folâtre;
Mais la goutte, cette marâtre,
Change bientôt les ris en pleurs.
Dans un coin, venant de Cythère,
Triſtement regardant ſa mère,
On voit le tendre Cupidon;
Il pleure, il gémit, il ſoupire
De la perte que ſon empire
Fait du pauvre Céſarion;
Et Bacchus, vidant ſon flacon,
Répand des larmes de Champagne,
Qu'un ſi vigoureux champion
Sorte boiteux de la campagne.
Momus ſe rit de leurs clameurs:
Voilà, meſſieurs les impoſteurs,
Diſait-il à ces dieux volages,
Voilà, dit-il, de vos ouvrages!
Ne faites plus tant les pleureurs,
Mais déſormais ſoyez plus ſages.

Je crois que meſſieurs les Lapons nous ont fait la galanterie de nous envoyer quelques zéphirs échappés de leurs cavernes ; en vérité, nous nous en ſerions très-bien paſſé. Je vais écrire à Algarotti pour qu'il nous envoie quelques rayons du ſoleil de ſa patrie, car la nature aux abois paraît avoir un beſoin indiſpenſable d'un petit détachement de chaleur pour lui rendre la vie. Si ma poudre pouvait vous rendre la ſanté, je donnerais dès ce moment la préférence au dieu d'Épidaure ſur celui de Delphes. Pourquoi ne puis-je contribuer à votre ſatisfaction comme à votre ſanté ? Pourquoi ne puis-je vous rendre auſſi heureux que vous méritez de l'être ? Les uns dans ce monde ont le pouvoir ſans la volonté, & les autres la volonté ſans le pouvoir. Contentez-vous, mon cher Voltaire, de cette volonté & de tous les ſentimens d'eſtime avec leſquels je ſuis, votre fidèle ami.

LETTRE CIX.

De M. de Voltaire.

Bruxelles, ce 26 janvier 1740.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu vos chapitres de l'Anti-Machiavel & votre Ode ſur la flatterie, & votre lettre en vers & en proſe que l'abbé de Chaulieu ou le

comte Hamilton vous ont sûrement dictée. Un prince qui écrit contre la flatterie, est aussi étrange qu'un pape qui écrirait contre l'infaillibilité. Louis XIV n'eût jamais envoyé une pareille Ode à Despréaux ; & je doute que Despréaux en eût envoyé autant à Louis XIV. Toute la grâce que je demande à présent à V. A. R., c'est de ne pas prendre mes louanges pour des flatteries : tout part du cœur chez moi, approbation de vos ouvrages, remerciemens de vos bontés ; tout cela m'échappe, il faut que vous me le pardonniez.

Je ne suis pas tout-à-fait exilé, comme on l'a mandé.

Ce vieux madré de cardinal,
Qui vous excroqua la Lorraine,
N'a point de son pays natal
Exclu ma muse un peu hautaine ;
Mais son cœur me veut quelque mal :
J'ai berné la pourpre romaine ;
Du théâtre pontifical
J'ai raillé la comique scène ;
C'est un crime bien capital,
Qui longue pénitence entraîne.

Le fait est pourtant que personne n'a parlé de Rome avec plus de ménagement. Apparemment qu'il n'en fallait point parler du tout. Il y a dans toute cette persécution un excès de ridicule & de radotage, qui fait que j'en ris au-lieu de m'en plaindre.

Quand je vois d'un côté la cacade devant Dantzick, l'incertitude dans mille démarches, une guerre heureuse par hasard, entreprise malgré soi & à laquelle on a été forcé par la reine d'Espagne, la marine négligée pendant dix ans, les rentes viagères abolies & volées malgré la foi publique ; & que de l'autre je vois le sallon d'Hercule que le bon-homme regarde comme son apothéose, je m'écrie :

Le bon Hercule de Fleuri,
Petit prêtre nonagénaire,
En Hercule s'est fait portraire,
De quoi chacun est ébahi ;
Car on sait que le fils d'Alcmène
Près de sa maîtresse fila,
Mais jamais il ne radota
Que sur les rives de la Seine.

Je sais bien que par tout pays on voit de pareilles misères, & même de plus grandes ; je sais bien que se tenir chez soi tranquillement & mettre en prison ses généraux qui ont fait ce qu'ils ont pu, & ses plénipotentiaires qui ont fait une paix nécessaire & ordonnée ; je sais bien, dis-je, que cela ne vaut pas mieux. *Tutto 'l mondo è fatto come la nostra famiglia.* Je conclus que puisque le monde est ainsi gouverné, il faut que l'Anti Machiavel paraisse ; il faut un Hippocrate en temps de peste. J'ai le chapitre XXIII, mais je n'ai pas le chapitre XXII, & V. A. R. n'a pas apparemment encore tra-

vaillé au chapitre XXIV. Je ne fais si elle dira quelques petits mots fur le projet de *cacciare i barbari d'Italia* : il me femble qu'il y a actuellement tant d'honnêtes étrangers en Italie, qu'il paraîtrait affez incivil de les vouloir chaffer. Le cardinal Alberoni avait un beau projet : c'était de faire un *corps italique* à peu-près fur le modèle du corps germanique. Mais quand on fait de ces projets-là, il ne faut pas être feul de fa bande, ou bien on reffemble à l'abbé de Saint-Pierre.

V. A. R. a grand'raifon de trouver les Greffet & les Bernard des pareffeux : je leur dirais avec l'autre, au-lieu de *vade, piger, ad formicam, vade, piger, ad Federicum.* Cependant voilà Greffet qui fe pique d'honneur, & qui donne une tragédie dont on m'a dit beaucoup de bien ; Bernard me récita à Paris un chant de fon *Art d'aimer*, qui me paraît plus galant que celui d'Ovide.

Pour moi, Monfeigneur, je n'ofe vous envoyer le cinquième acte de Mahomet, tant j'en fuis mécontent ; mais je vous enverrai, fi cela vous amufe, la comédie de la Dévote, & enfuite, pour varier, je fupplierai inftamment V. A. R. de jeter les yeux fur la métaphyfique de Newton, que je compte mettre au-devant d'une nouvelle édition qu'on va faire de mes Élémens.

Je n'ai pas encore eu la confolation de voir

mes ouvrages imprimés correctement : je pourrais profiter de mon séjour à Bruxelles pour en faire une édition ; mais Bruxelles est le séjour de l'ignorance. Il n'y a pas un bon imprimeur, pas un graveur, pas un homme de lettres ; & sans madame du Châtelet, je ne pourrais parler ici de littérature. De plus, ce pays-ci est pays d'obédience : il y a un nonce du pape, & point de Féderic.

Madame du Châtelet vous présente ses respects. Permettez, Monseigneur, que je joigne mes complimens de condoléance à vos jolis vers sur la goutte de M. de Keyserling. Je ne me porte guère mieux que lui, mais l'espérance de voir un jour V. A. R. me soutient. Je suis, &c.

LETTRE CX.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 3 février 1740.

MON CHER AMI,

JE vous aurais répondu plus tôt si la situation fâcheuse où je me trouve me l'avait permis. Malgré le peu de temps que j'ai à moi, j'ai pourtant trouvé le moyen d'achever l'ouvrage sur Machiavel, dont vous avez le commencement. Je vous envoie par cet ordinaire la fin de mon ouvrage, en vous priant de me faire

part de la critique que vous en ferez. Je suis résolu de revoir & de corriger sans amour-propre tout ce que vous jugeriez indigne d'être présenté au public. Je parle trop librement de tous les princes pour permettre que l'Anti-Machiavel paraisse sous mon nom. Ainsi j'ai résolu de le faire imprimer, après l'avoir corrigé, comme l'ouvrage d'un anonyme. Faites donc main basse sur toutes les injures que vous trouverez superflues, & ne me passez point de fautes contre la pureté de la langue.

J'attends avec impatience la tragédie de Mahomet achevée & retouchée. Je l'ai vue dans son crépuscule : que ne sera-t-elle point en son midi ? Vous voilà donc revenu à votre physique, & la marquise à ses procès. En vérité, mon cher Voltaire, vous êtes déplacés tous les deux. Nous avons mille physiciens en Europe, & nous n'avons point de poëte ni d'historien qui approche de vous. On voit en Normandie cent marquises plaider, & pas une qui s'applique à la philosophie. Retournez, je vous prie, à l'histoire de Louis XIV, & faites venir de Cirey vos manuscrits & vos livres pour que rien ne vous arrête. Valori dit qu'on vous a exilé de France, comme ennemi de la religion romaine, & j'ai répondu qu'il en avait menti.

Mes désirs sont pour Rémusberg, comme les vôtres pour Cirey. Je languis d'y retourner saluer mes pénates. Le pauvre Césarion est

toujours malade ; il ne peut vous répondre.

Presque trois mois de maladie
Valent un fiècle de tourmens ;
Par les maux son ame engourdie
Ne voit, ne connait plus que la douleur des fens.

Les charmans accords de ta lyre,
Mélodieux, forts & touchans,
Ont fur fes efprits plus d'empire
Qu'Hippocrate, Galien, & leurs médicamens.

Mais, quelque dieu qui nous infpire,
Tout en eft vain fans la fanté ;
Quand le corps fouffre le martyre,
L'efprit ne peut non plus écrire
Que l'aigle s'envoler, privé de liberté.

Confolez-vous, mon cher Voltaire, par vos charmans ouvrages ; vous m'accuferez d'en être infatiable, mais je fuis dans le cas de ces perfonnes qui, ayant beaucoup d'acide dans l'eftomac, ont befoin d'une nourriture plus fréquente que les autres.

Je fuis bien aife qu'Algarotti ne perde point le fouvenir de Rémusberg. Les perfonnes d'efprit n'y feront jamais oubliées, & je ne défefpère pas de vous y voir. Nous avons vu ici un petit ours en pompons : c'eft une princeffe Ruffe qui n'a de l'humanité que l'ajuftement ; elle eft petite-fille du prince Cantemir.

Rendez, s'il vous plait, ma lettre à la marquife, & foyez perfuadé que l'eftime que j'ai pour vous ne finira jamais.

LETTRE CXI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, février 1740.

Monseigneur,

On vous dit à Rupin rendu,
Sauvé de la foule importune
Du courtisan trop assidu,
Et des attraits de la Fortune,
Entre les bras de la Vertu.

Les gazettes disent que V. A. R. y fait faire un manège ; apparemment qu'il y aura une place pour le cheval Pégase, qui me paraît un des chevaux de votre écurie que vous montez le plus souvent. Vous vous étonnez, Monseigneur, que ma faible santé m'ait laissé assez de forces pour faire quelques ouvrages médiocres ; & moi, je suis bien plus surpris que la situation où vous avez été si long-temps, ait pu vous laisser dans l'esprit assez de liberté pour faire des choses si singulières ; faire des vers quand on n'a rien à faire, ne m'effraie point ; mais en faire de si bons & dans une langue étrangère, quand on est dans une crise si violente, cela est fort au-dessus de mes forces.

Tantôt votre muse badine
Dans un conte, folâtre & rit ;
Tantôt sa morale divine

Éclaire & forme notre eſprit.
Je vois là votre caractère ;
Vous êtes fait aſſurément
Pour l'agréable & pour le grand,
Pour nous gouverner, pour nous plaire :
Il eſt gens dans le miniſtère
De qui je n'en dirais pas tant.

Je n'ai point ici les ouvrages de Boileau ; mais je me ſouviens qu'il traduiſit en deux vers, le vers d'Horace,

Tantalus à labris ſitiens fugientia captat
Flumina.

Vous, le Boileau des princes, vous le traduiſez en un ſeul ; eh tant mieux ! cela en eſt bien plus fort & plus énergique. J'aime à vous voir *imperatoriam brebitatem.*

Ce n'eſt pas là le ſtyle qu'en général on reproche aux Allemands. Or, à préſent que j'ai eu l'honneur de vous prouver en paſſant que vous aviez ce petit avantage ſur Boileau, il n'eſt plus ſurprenant que je vous diſe, Monſeigneur, en toute humilité, qu'il y a dans votre Épître pluſieurs vers que je ferais bien glorieux d'avoir faits. V. A. R. entend l'art de s'exprimer autant que celui d'être heureux dans toutes les ſituations. On dit ici ſa Majeſté entiérement rétablie. Les vœux de votre cœur vertueux ſont exaucés.

Vous direz toujours comme Horace :

Nove

Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus & idem.

Les plaisirs, l'amitié, l'étude,
Vous suivront dans la solitude.
Du haut du Mont-Rémus vous instruirez les rois;
Le véritable trône est par-tout où vous êtes.
Les arts & les vertus, dans vos douces retraites,
Parlent par votre bouche, & nous donnent des loix;
Vous régnez sur les cœurs, & sur-tout sur vous-même.
Faut-il à votre front un autre diadême?
A la laide coquette il faut des ornemens,
A tout petit esprit des dignités, des places;
Le nain monte sur des échasses:
Que de nains couronnés paraissent des géans!
Du nom de héros on les nomme;
Le sot s'en éblouit, l'ambitieux les sert,
Le sage les évite, il n'aime qu'un grand homme;
Ce grand homme est à Rémusberg.

J'ai fait partir, Monseigneur, pour cette délicieuse retraite, un gros paquet qui vaut mieux que tout ce que je pourrais envoyer à V. A. R. C'est la Philosophie Leibnitzienne d'une Française devenue Allemande par son attachement à Leibnitz, & bien plus encore, par celui qu'elle a pour vous.

Voici le temps où j'aurais une grande envie de voir un second tome des sentimens d'un certain membre du parlement d'Angleterre sur les affaires de l'Europe; il me semble que celles d'Angleterre, de Suède & de Russie méritent bien l'attention de ce digne citoyen. Voilà la Suède, de menaçante qu'elle était autrefois, devenue mesurée; la voilà embarrassée de sa

liberté, & indécise entre l'argent d'Angleterre & celui de France, comme l'âne de Buridan entre deux mesures d'avoine. Mais le citoyen dont je parle ne me donnera-t-il aucune permission sur l'Anti-Machiavel? S'il veut en gratifier le public, il y a si peu de chose à faire, il n'y a plus que la besogne d'éditeur; votre génie a fait tout ce qu'il faut. Le reste ne peut s'ajuster que quand on confrontera le texte de Machiavel pour le mettre vis-à-vis de la réponse, afin d'en faire un volume qui ne soit pas trop gros.

J'attends vos ordres pour tout, excepté pour vous admirer.

Il est bien douloureux que la goutte prenne à la main de M. de Keyserling, quand il est près de donner de ses nouvelles.

Ce Keyserling charmant, l'honneur de votre empire,
A dès long-temps gagné mon cœur;
Je sens à la fois sa douleur
Et le chagrin de ne pouvoir le lire.

Souffrez, Monseigneur, que la Henriade vous remercie encore de l'honneur que vous lui faites. Elle dit humblement avec Stace:

Nec tu divinam Aeneida tenta,
Sed longè sequere, & vestigia semper adora.

Je ne suis point si difficile;
Ce serait pour moi trop d'honneur,
Si je marchais après Virgile
Chez mon prince & chez l'imprimeur.

Je suis avec le plus profond respect & la plus tendre reconnaissance, &c.

LETTRE CXII.

De M. de Voltaire.

Ce 23 février 1740.

MONSEIGNEUR,

JE ne reçus que le 20 le paquet de V. A. R., du 3, dans lequel je vis enfin la corniche de l'édifice où chaque souverain devrait souhaiter d'avoir mis une pierre.

Vous me permettez, vous m'ordonnez même de vous parler avec liberté, & vous n'êtes pas de ces princes qui, après avoir voulu qu'on leur parlât librement, sont fâchés qu'on leur obéisse. J'ai peur au contraire que dorénavant votre goût pour la vérité ne soit mêlé d'un peu d'amour-propre.

J'aime & j'admire tout le fond de l'ouvrage, & je pars delà pour dire hardiment à V. A. R. qu'il me paraît qu'il y a quelques chapitres un peu longs; *transverso calamo signum* y remédiera bien vîte, & cet or en filière, devenu plus compact, en aura plus de poids & de brillant.

Vous commencez la plupart des chapitres par dire ce que Machiavel prétend dans son chapitre que vous réfutez; mais si V. A. R. a intention qu'on imprime le Machiavel & la réfutation à côté, ne pourra-t-on pas en ce cas supprimer ces annonces dont je parle, les-

quelles ſeraient abſolument néceſſaires ſi votre ouvrage était imprimé ſéparément. Il me ſemble encore que quelquefois Machiavel ſe retranche dans un terrein, & V. A. R. le bat dans un autre; au troiſième chapitre, par exemple, il dit ces abominables paroles : *Si à a notare che gli uomini ſi debbono o vezzegiare o ſpeguere perchè ſi vendicano delle leggieri offeſe, delle gravi non poſſono.*

V. A. R. s'attache à montrer combien tout ce qui ſuit de cet oracle de ſatan eſt odieux. Mais le maudit Florentin ne parle que de l'utile. Permettriez-vous qu'on ajoutât à ce chapitre un petit mot pour faire voir que Machiavel même ne devait pas regarder ces menaces comme juſtifiées par l'événement ? car de ſon temps même, un Sforce uſurpateur avait été aſſaſſiné dans Milan, un autre uſurpateur du même nom était à Loches dans une cage de fer; un troiſième uſurpateur, notre Charles VIII, avait été obligé de fuir de l'Italie qu'il avait conquiſe; le tyran Alexandre VI mourut empoiſonné de ſon propre poiſon; Céſar Borgia fut aſſaſſiné. Machiavel était entouré d'exemples funeſtes au crime. V. A. R. en parle ailleurs : voudrait-elle en parler en cet endroit? n'eſt-ce pas la place véritable? je m'en rapporte à vos lumières.

C'eſt à Hercule à dire comme il faut s'y prendre pour étouffer Antée.

Je présente à mon prince ce petit projet de préface que je viens d'esquisser. S'il lui plaît, je le mettrai dans son cadre ; & après les derniers ordres que je recevrai, je préparerai tout pour l'édition du livre qui doit contribuer au bonheur des hommes.

M. de Valori me fait bien de l'honneur de croire qu'on me traite comme Socrate & comme Aristote, & qu'on me persécute pour avoir soutenu la vérité contre la folle superstition des hommes. Je tâcherai de me conduire de façon que je ne sois point le martyr de ces vérités dont la plupart des hommes sont fort indignes. Ce serait vouloir attacher des ailes au dos des ânes, qui me donneraient des coups de pied pour récompense.

Je fais copier le Mahomet que V. A. R. demande. Je ne sais si cette pièce sera jamais représentée ; mais que m'importe ? C'est pour ceux qui pensent comme vous que je l'ai faite, & non pour nos badauds qui ne connaissent que des intrigues d'amour, baptisées du nom de tragédie.

Je crois que V. A. R. aura incessamment celle de Gresset : on dit qu'il y a de très-beaux vers.

Madame la marquise du Châtelet vous fait bien sa cour. Elle abrège tout Wolfius : c'est mettre l'univers en petit.

J'aime mieux voir le monde dans une sphère

de deux pieds de diamètre que de voyager de Paris à Quito, & à Pékin.

Ma mauvaiſe ſanté ne m'a pas permis d'achever encore le précis de la Métaphyſique de Newton, & les nouveaux Élémens où je travaille. Je ſouffre les trois quarts du jour, & l'autre quart je fais bien peu de beſogne. Dès que je ſerai quitte de cette Métaphyſique, & que j'aurai un peu de relâche à mes maux, ſoyez très-ſûr, Monſeigneur, que j'obéirai à vos ordres, & que j'acheverai le *Siècle de Louis XIV*; il me plaît en ce qu'il a quelqu'air de celui que vous ferez naître. Pour le ſiècle du cardinal, je n'y toucherai pas. C'eſt aſſez qu'il vive un ſiècle entier. Il n'y a pas long-temps qu'un neveu de Chauvelin écrivit à cet ambitieux ſolitaire que notre cardinal dépériſſait, & qu'il mettait du rouge pour cacher le livide de ſon teint. Le cardinal qui le ſut, fit frotter ſes joues par ce neveu, & lui montra que ſon rouge venait de ſa ſanté.

La malheureuſe goutte ne quittera-t-elle point M. de Keyſerling!

Je ſuis, &c.

LETTRE CXIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 26 février 1740.

MON CHER VOLTAIRE,

JE ne puis répondre qu'en deux mots à la lettre la plus ſpirituelle du monde que vous m'avez écrite. La ſituation où je me trouve me retrécit ſi fort l'eſprit que je perds preſque la faculté de penſer.

Aux portes de la mort, un père à l'agonie,
Aſſailli de cruels tourmens,
Me préſente Atropos prête à trancher ſa vie.
Cet aſpect douloureux eſt plus fort ſur mes ſens
Que toute ma philoſophie.

Tel que d'un chêne énorme un faible rejeton
Languit, manquant de ſève & de ſa nourriture,
Quand des vents furieux l'arbre ſouffrant l'injure
Sèche du ſommet juſqu'au tronc :
Ainſi je ſens en moi la voix de la nature
Plus éloquente encor que mon ambition ;
Et, dans le triſte cours de mon affliction,
De mon père expirant je crois voir l'ombre obſcure ;
Je ne vois que la ſépulture
Et le funeſte inſtant de ſa deſtruction.

Oui, j'apprends, en devenant maître,
La fragilité de mon être :
Recevant les grandeurs, j'en vois la vanité.
Heureux ! ſi j'eus vécu ſans être tranſplanté,
De ce climat doux & tranquille
Où proſpérait ma liberté,

Dans ce terrein fcabreux, raboteux, difficile,
De machiavélifme infecté,
Loin des folles grandeurs de la cour, de la ville,
De l'éblouiffante clarté
Du trône & de la majefté,
Loin de tout cet éclat fragile,
Je leur eus préféré mon ftudieux afyle,
Mon aimable repos & mon obfcurité (*a*).

Vous voyez par ces vers que le cœur eft plein de ce dont la bouche abonde; je fuis sûr que vous compatiffez à ma fituation & que vous y prenez une véritable part. Envoyez-moi, je vous prie, votre Dévote, votre Mahomet, & généralement tout ce que vous croyez capable de me diftraire. Affurez la marquife de mon eftime, & foyez perfuadé que dans quelque fituation que le fort me place, vous ne verrez d'autre changement en moi que quelque chofe de plus efficace, réuni à l'eftime & à l'amitié que j'ai & que j'aurai toujours pour vous. *Vale*.

P. S. Je penfe mille fois à l'endr oitde la Henriade qui regarde les courtifans de Valois:

(*a*) On a déjà vu que le Prince Royal fefait des vers lorfqu'il était attaqué d'une crampe dans l'eftomac; il en fait ici dans le moment où la mort prochaine de fon père femblait exiger d'autres foins. On fait que, dans les circonftances les plus cruelles de la guerre de 1756, il envoya à M. de Voltaire des vers remplis de fentimens ftoïques. Ce pouvoir de fe diftraire des grandes inquiétudes ou des grandes affaires, en fe livrant à une occupation profonde, n'appartient qu'à des ames très-fortes; & c'eft pour elles une reffource néceffaire, fans laquelle elles ne pourraient peut-être réfifter à la violence de leurs paffions.

Ses courtifans en pleurs, autour de lui rangés, &c.

J'enverrai dans peu la Henriade en Angleterre pour la faire imprimer. Tout eft achevé & réglé pour cet effet.

LETTRE CXIV.

De M. de Voltaire.

Bruxelles, ce 10 mars 1740.

QUoi ! tout prêt à tenir les rênes d'un empire,
Vous feul vous redoutez ce comble des grandeurs
Que l'univers défire !
Vous ne voyez qu'un pére, & vous verfez des pleurs !
Grand Dieu, qu'avec Amour l'Europe vous contemple,
Vous qui du feul devoir avez rempli les loix,
Vous fi digne du trône, & peut-être d'un temple,
Aux fils des fouverains, vous immortel exemple,
Vous qui ferez un jour l'exemple des bons rois !
Hélas ! fi votre père, en ces momens funeftes,
Pouvait lire dans votre cœur ;
Dieu ! qu'il remercirait les puiffances céleftes !
A fes derniers momens quel ferait fon bonheur !
Qu'il périrait content de vous avoir fait naître !
Qu'en vous laiffant au monde, il laiffe de bienfaits !
Qu'il fe repentirait..... Mais j'en dis trop peut-être ;
Je vous admire, & je me tais.

Je ne m'attendais pas, Monfeigneur, à cette lettre du 26 février que j'ai reçue le 9 mars : celle-ci partira lundi 14, parce que ce fera le jour de la pofte d'Amfterdam.

J'ignore actuellement votre fituation, mais je ne vous ai jamais tant aimé & tant admiré. Si

vous êtes roi, vous allez rendre beaucoup d'hommes heureux ; si vous restez prince royal, vous allez les instruire. Si je me comptais pour quelque chose, je désirerais pour mon intérêt que vous restassiez dans votre heureux loisir, & que vous pussiez encore vous amuser à écrire de ces choses charmantes qui m'enchantent & qui m'éclairent. Étant roi, vous n'allez être occupé qu'à faire fleurir les arts dans vos états, à faire des alliances sages & avantageuses, à établir des manufactures, à mériter l'immortalité. Je n'entendrai parler que de vos travaux & de votre gloire ; mais probablement je ne recevrai plus de ces vers agréables, ni de cette prose forte & sublime qui vous donnerait bien une autre sorte d'immortalité, si vous vouliez. Un roi n'a que vingt-quatre heures dans la journée : je les vois employées au bonheur des hommes ; & je ne vois pas qu'il puisse y avoir une minute de réservée pour le commerce littéraire dont V. A. R. m'a honoré avec tant de bonté. N'importe : je vous souhaite un trône, parce que j'ai l'honnêteté de préférer la félicité de quelques millions d'hommes à la satisfaction de mon individu.

J'attends toujours vos derniers ordres sur le Machiavel ; je compte que vous ordonnerez que je fasse imprimer la traduction de la Houssaye à côté de votre réfutation. Plus vous allez réfuter Machiavel par votre conduite, plus

j'eſpère que vous permettrez que l'antidote préparé par votre plume ſoit imprimé.

J'ai eu l'honneur d'envoyer Mahomet à V. A. R. On tranſcrit cette Dévote ; ſi elle vient dans un temps où elle puiſſe amuſer V. A. R., elle ſera fort heureuſe, ſinon elle attendra un moment de loiſir pour être honorée de vos regards.

J'ai une ſingulière grâce à demander à V. A. R. : c'eſt, tout franc, qu'elle me loue un peu moins dans la préface qu'elle a daigné faire à la Henriade. Vous m'allez trouver bien inſolent de vouloir modérer vos bontés, & il ferait plaiſant que Voltaire ne voulût pas être loué par ſon prince : je veux l'être, ſans doute, j'ai cette vanité au plus haut degré ; mais je vous demande en grâce de me permettre de retrancher quelques choſes que je ſens bien que je ne mérite guère. Je ſuis comme un courtiſan modéré (ſi vous en trouvez) qui vous dirait : Donnez-moi un peu de grandeur, mais ne m'en donnez pas trop, de peur que la tête ne me tourne.

Je remercie du fond de mon cœur V. A. R. d'avoir changé l'idée d'une gravure contre celle d'une belle impreſſion ; cela ſera mieux, & je jouirai plutôt de l'honneur ineſtimable que vous daignez me faire. Je ne me promets point une vie auſſi longue que le ferait l'entrepriſe d'une gravure de la Henriade. J'employerai

bientôt le temps que la nature veut encore me laisser, à achever le *Siècle de Louis XIV*.

Madame du Châtelet a écrit à V. A. R. avant que j'eusse reçu votre lettre du 26 ; elle est devenue toute leibnitzienne ; pour moi, j'arrange les pièces du procès entre Newton & Leibnitz, & j'en fais un petit précis qui pourra, je crois, se lire sans contention d'esprit.

Grand Prince, je vous demande mille pardons d'être si bavard dans le temps que vous devez être très-occupé : roi, ou prince, vous êtes toujours mon roi, mais vous avez un sujet fort babillard.

Je suis, &c.

LETTRE CXV.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 18 mars 1740.

MON CHER VOLTAIRE,

VOus m'avez obligé véritablement par votre sincérité, & par les remarques que vous m'aidez à faire sur ma réfutation. Vous deviez vous attendre naturellement à recevoir du moins quelques chapitres corrigés, & c'était bien mon intention ; mais je suis dans une crise si épouvantable qu'il me faut plutôt penser à réfuter Machiavel par ma conduite que par

mes écrits. Je vous promets cependant de tout corriger dès que j'aurai quelques momens dont je pourrai disposer. A peine ai-je pu parcourir le prophète fanatique de l'Asie. Je ne vous en dis point mon sentiment, car vous savez qu'on ne saurait juger d'ouvrages d'esprit qu'après les avoir lus à tête reposée.

Je vous envoie quelques petites bagatelles en vers pour vous prouver que je remplis, en me délassant avec Calliope, le peu de vide qu'ont à présent mes journées.

Je suis très-satisfait de la résolution dans laquelle je vous vois d'achever le *Siècle de Louis XIV*. Cet ouvrage doit être entier pour la gloire de notre siècle, & pour lui donner un triomphe parfait sur tout ce que l'antiquité a produit de plus estimable.

On dit que votre cardinal éternel deviendra pape : il pourrait en ce cas faire peindre son apothéose au dôme de l'église de S. Pierre à Rome. Je doute à la vérité de ce fait, & je m'imagine que le timon du gouvernement de France vaut bien les clefs moitié rouillées de S. Pierre. Machiavel pourrait bien le disputer à S. Paul, & M. de Fleuri pourrait trouver plus convenable à sa gloire de duper les cabinets des princes composés de gens d'esprit, que d'en imposer à la canaille superstitieuse & orthodoxe de l'église catholique.

Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer

votre Dévote & votre Métaphyfique. Je n'aurai peut-être rien à vous rendre ; mais je me fonde fur votre générofité, & j'efpère que vous voudrez bien me faire crédit pour quelques femaines; après quoi Machiavel, & peut-être encore quelques autres riens, pourront m'acquitter envers vous.

Voici une lettre de Céfarion dont la fanté fe fortifie de jour en jour. Nous parlons tous les jours de nos amis de Cirey : je les vois en efprit, mais je ne les vois jamais fans fouhaiter quelque réalité à ce rêve agréable dont l'illufion me tient même lieu de plaifir.

Adieu, mon cher Voltaire ; faites une ample provifion de fanté & de force : foyez-en auffi économe que je fuis prodigue envers vous des fentimens d'eftime & d'amitié avec lefquels vous me trouverez toujours votre très-fidèle ami.

LETTRE CXVI.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 23 mars 1740.

NE crains point que les dieux, ni le fort, ni l'empire,
Me faffent pour le fceptre abandonner la lyre ;
Que d'un cœur trop léger, & d'un efprit coquet,
Je préfère aux beaux-arts l'orgueil & l'intérêt.
Je vois des mêmes yeux l'ambition humaine,
Qu'au confeil de Priam on vit la belle Hélène.

L'appareil des grandeurs ne peut me décevoir,
Ni cacher la rigueur d'un févère devoir.
Les beaux-arts ont pour moi l'attrait d'une maitreffe,
La trifte royauté, de l'hymen la rudeffe ;
J'aurais fu préférer l'état heureux d'amant
A celui qu'un époux remplit fi triftement ;
Mais le fil dont Clotho traça les deftinées,
Ce fil lia nos mains du fort prédeftinées :
Ainfi, de mes deftins n'étant point artifan,
Je foufcris à fes loix, & je fuis le torrent.

Mon amitié n'eft point femblable au baromètre
Qu'un air rude ou plus doux fait monter ou décraître.
Un vain nom peut flatter ces efprits engagés
Dans la vulgaire erreur des faibles préjugés ;
Mais le mortel fenfé, que la raifon éclaire,
Au ciel des immortels n'oublira point Voltaire ;
Dépouillant la grandeur, l'ennui, la royauté,
Chérira tes écrits tant que, fa liberté
Excitant de tes chants l'harmonieux ramage,
Ta voix l'éveillera par un doux gazouillage ;
Et, quittant les Valpol, les Biren, les Fleuris,
Ira, pour refpirer, dans ces prés fi fleuris,
Où les bords fortunés du fécond Hippocrène
De fon feu languiffant ranimeront la veine.

C'eft bien ainfi que je l'entends, & quel que puiffe être mon fort, vous me verrez partager mon temps entre mon devoir, mon ami & les arts. L'habitude a changé l'aptitude que j'avais pour les arts en tempérament. Quand je ne puis ni lire ni travailler, je fuis comme ces grands preneurs de tabac, qui meurent d'inquiétude & qui mettent mille fois la main à la poche lorfqu'on leur a ôté leur tabatière.

La décoration de l'édifice peut changer ſans altérer en rien les fondemens ni les murs : c'eſt ce que vous pourrez voir en moi, car la ſituation de mon père ne nous laiſſe aucune eſpérance de guériſon. Il me faut donc préparer à ſubir ma deſtinée.

La vie privée conviendrait mieux à ma liberté que celle où je dois me plier. Vous ſavez que j'aime l'indépendance, & qu'il eſt bien dur d'y renoncer pour s'aſſujettir à un pénible devoir. Ce qui me conſole eſt l'unique penſée de ſervir mes concitoyens & d'être utile à ma patrie. Puis-je eſpérer de vous voir ? ou, voulez-vous cruellement me priver de cette ſatisfaction ? Cette idée conſolante règne dans mon eſprit, comme celle du Meſſie régnait chez la nation hébraïque.

Je corrigerai encore la préface de la Henriade ; mais vous ne trouverez pas mauvais que j'y laiſſe des vérités qui ne reſſemblent à des louanges que parce que bien des gens les prodiguent mal-à-propos. Je change actuellement quelques chapitres du Machiavel, mais je n'avance guère dans la ſituation où je ſuis. Mahomet que j'admire, tout fanatique qu'il eſt, doit vous faire beaucoup d'honneur. La conduite de la pièce eſt remplie de ſageſſe ; il n'y a rien qui choque la vraiſemblance ni les règles du théâtre ; les caractères ſont parfaitement bien ſoutenus. La fin du troiſième acte
&

& le quatrième entier m'ont ému jusqu'à me faire répandre des larmes. Comme philosophe, vous savez persuader l'esprit; comme poëte, vous savez toucher le cœur; & je préférerais presque ce dernier talent au premier, puisque nous sommes tous nés sensibles, mais très-peu raisonnables.

Vous m'envoyez une écritoire;
Mais c'est le moins lorsqu'on écrit:
Pour mon plaisir & pour ma gloire,
Il eût fallu, Voltaire, y joindre votre esprit.

Je vous en fais mes remerciemens, ainsi qu'à la marquise à laquelle je vous prie d'offrir cette boîte travaillée à Berlin, & d'une pierre qu'on trouve à Rémusberg. Comme je crains, mon cher ami, que vous n'ayez plus de moi la mémoire aussi fraîche qu'à Cirey, je vous envoie mon portrait qui, je l'espère, ne quittera jamais votre doigt.

Si je change de condition, vous en serez instruit des premiers. Plaignez-moi, car je vous assure que je suis effectivement à plaindre; aimez-moi toujours, car je fais plus de cas de votre amitié que de vos respects. Soyez persuadé que votre mérite m'est trop connu pour ne vous pas donner en toutes les occasions des marques de la parfaite estime avec laquelle je serai toujours votre très-fidèle ami.

LETTRE CXVII.

De M. de Voltaire.

Bruxelles, ce 6 avril 1740.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu le paquet du 18 mars dont V. A. R. m'a honoré. Vous êtes fait assurément pour les choses uniques, & c'en est une que, dans la crise où vous avez été, vous ayez pu faire des choses qui demandent le plus grand recueillement d'esprit. Tout ce que vous dites sur la patience est d'un grand héros & d'un grand génie : c'est une des plus belles choses que vous ayez daigné m'envoyer. En vous remerciant, Monseigneur, des bonnes leçons que je vois là pour moi,

Je la dois, sans doute, exercer,
Cette vertu de patience ;
Les dévots ont su m'y forcer :
Quand on a pu les courroucer,
Il faut en faire pénitence.
Ces messieurs, prêchant la douceur,
Imitent fort bien le Seigneur ;
Ils sont friands de la vengeance.

La traduction de l'Ode *Rectiùs vives, Licini*, fait voir qu'il y a des Mécène qui sont eux-mêmes des Horace. Vous n'avez pas voulu rendre exactement,

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidendâ
Sobriùs aulâ.

Vous sentez si bien ce qui est propre à notre langue, & les beautés de la latine, que vous n'avez pas traduit *obsoleti tecti* qui serait très-bas en français :

» Loin de la grandeur fastueuse,
» La frugale simplicité
» N'en est que plus délicieuse. «

Ces expressions sont bien plus nobles en français : elles ne peignent pas comme le latin, & c'est-là le grand malheur de notre langue qui n'est pas assez accoutumée aux détails. Au reste nous fesons *médiocrité* de cinq syllabes ; si vous voulez absolument n'en mettre que trois, quatre, les princes sont les maîtres.

La fin de l'Épître à M. Jordan est un engagement de rendre les hommes heureux (*a*) : vous n'avez pas besoin de le promettre ; j'en crois votre caractère sans avoir besoin de votre parole.

Voici quelques pièces, moitié prose, moitié vers, pour payer mon tribut à celui qui m'enrichit toujours. L'Épître à M. de Maurepas, l'un de nos secrétaires d'état, est bien pour V. A. R. autant que pour lui, car il me semble

(*a*) Elle se trouve dans le volume des Poésies du Philosophe de Sans-Souci, édition gr. in-8vo. d'Amsterdam, 1790.

que c'eſt bien là le goût de V. A. R. de protéger également tous les arts; & je ſuis bien ſûr que ſi quelqu'un avait fait le livre édifiant de *Marie à la coque*, vous ne lui donneriez point l'archevêché de Sens pour récompenſe avec cent mille livres de rente, tandis qu'on laiſſe dans la misère des hommes de vrais talens.

Je ne ſais ſi V. A. R. aura reçu certaine écritoire envoyée à Véſel par la poſte, cachetée aux armes de la princeſſe de la Tour, & adreſſée à M. le général Bork ou au commandant de Véſel pour faire tenir en diligence : V. A. R. m'a envoyé de quoi boire, & moi je prends la liberté de lui envoyer de quoi écrire.

Donner un cornet pour du vin
N'eſt pas grande reconnaiſſance ;
Mais ce cornet fera, je penſe,
Éclorre quelqu'œuvre divin
Qui vaudra tous les vins de France.

Je me flatte que V. A. R. me pardonne ces exceſſives libertés. J'attends ſes derniers ordres ſur la réfutation du docteur des miniſtres ; il y a très-peu de choſe à réformer, & je crois toujours qu'il eſt avantageux pour le genre-humain que cet antidote ſoit public.

Je fais tranſcrire mon petit expoſé de la Métaphyſique de Newton & de Leibnitz. Le paquet ſera gros : puis-je l'adreſſer à Véſel? J'attends vos ordres auxquels je me confor-

merai toute ma vie, car vous savez que Minerve, Apollon & la Vertu m'ont fait votre sujet. Madame du Châtelet aura l'honneur d'envoyer à V. A. R. quelque chose qui la dédommagera de l'ennui que je pourrai lui causer.

Je suis, &c.

LETTRE CXVIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 15 avril 1740.

MON CHER VOLTAIRE,

VOtre Dévote (*a*) est venue le plus à propos du monde. Elle est charmante, les caractères bien soutenus, l'intrigue bien conduite, le dénouement naturel. Nous l'avons lue Césarion & moi avec beaucoup de plaisir, en souhaitant beaucoup de la voir représenter ici en présence de son auteur, de cet ami que nous désirons tant de voir. Mon amphibie vous fait des complimens de ce que, tout malade que vous êtes, vous travaillez plus & mieux que tant d'auteurs pleins de santé. Je ne conçois rien à votre être très-particulier, car chez nous autres mortels, l'esprit souffre toujours des langueurs du corps : la moindre chose me rend incapable de penser.

(*a*) La Prude ou la Gardeuse de cassette, Comédie.

Maiş votre esprit supérieur à ses organes triomphe de tout. Puisse-t-il triompher de la mort même!

Vous lirez, s'il vous plaît, un petit Conte, assez mal tourné, que je vous envoie, & une Épître où je me suis avisé de parler très-sérieusement à une sorte de gens qui ne sont guère d'humeur à régler leur conduite sur la morale des poëtes. Machiavel suivra quand il pourra; vous voudrez bien attendre que j'aie le temps d'y mettre la dernière main.

Le monde est si tracassier ici, si inquiet, si turbulent, qu'il n'est presque pas possible d'échapper à ce mal épidémique : tout ce que je puis faire quelquefois, c'est de rimer des sottises. Je m'attends de me trouver bientôt dans une assiette plus tranquille; je reprendrai des occupations plus sérieuses, & qui demandent de la réflexion. A présent voilà une malheureuse suite de fêtes qu'il faut essuyer, malgré que l'on en ait, & des discours très-inconséquens qu'il faut entendre & même applaudir. Je fais ce manège à contre-cœur, haïssant tout ce qui est hypocrisie & fausseté.

Algarotti m'écrit que Pinne n'a pas encore achevé son impression de Virgile, & que la Henriade serait pendue au croc en attendant l'Énéide. J'en ai fort grondé, car il me semble que

Virgile, vous cédant la place
Qu'il obtint jadis au Parnasse,

Vous devait bien le même honneur
Chez maître Pinne, l'imprimeur.

Vous voyez, mon cher Voltaire, la différence qu'il y a entre les décrets d'Apollon & les fantaiſies d'un imprimeur. Je ſoutiens la gloire de ce dieu en accélérant la publication de votre ouvrage. J'eſpère de réduire bientôt les caprices de cet Anglais en ſatisfeſant ſon avidité intéreſſée.

Aſſurez, je vous prie, la marquiſe du Châtelet de mes attentions. Ménagez la ſanté d'un homme que je chéris, & n'oubliez jamais qu'étant mon ami, vous devez apporter tous vos ſoins à me conſerver le bien le plus précieux que j'aie reçu du Ciel. Donnez-moi bientôt des nouvelles de votre convaleſcence, & comptez que, de toutes celles que je puis recevoir, celles-là me feront les plus agréables. Adieu, je ſuis tout à vous.

LETTRE CXIX.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 26 avril 1740.

MON CHER VOLTAIRE,

LEs galions de Bruxelles m'ont apporté des tréſors qui ſont pour moi au-deſſus de tout prix. Je m'étonne de la prodigieuſe fécondité de

votre Pérou qui paraît inépuisable. Vous adoucissez les momens les plus amers de ma vie. Que ne puis-je contribuer également à votre bonheur ! dans l'inquiétude où je suis, je ne me vois ni le temps ni la tranquillité d'esprit pour corriger Machiavel. Je vous abandonne mon ouvrage, persuadé qu'il s'embellira entre vos mains ; il faut votre creuset pour séparer l'or de l'alliage.

Je vous envoie une Épître sur la nécessité de cultiver les arts ; vous en êtes bien persuadé, mais il y a bien des gens qui pensent différemment. Adieu, mon cher Voltaire, j'attends de vos nouvelles avec impatience ; celles de votre santé m'intéressent autant que celles de votre esprit. Assurez la marquise de mon estime, & soyez persuadé qu'on ne saurait être plus que je ne le suis, votre très-fidèle ami.

LETTRE CXX.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, avril 1740.

MONSEIGNEUR,

VOtre idée m'occupe le jour & la nuit. Je rêve à mon prince comme on rêve à sa maîtresse.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, & dono Divûm gratissima serpit :

In somnis ecce antè oculos pulcherrimus heros
Visus adesse mihi.....

Je vous ai vu sur un trône d'argent massif que vous n'aviez point fait faire, & sur lequel vous montiez avec plus d'affliction que de joie,

Plus frappé de la triste vue
D'un père expirant devant vous,
Que de la brillante cohue
Qui s'empressait à vos genoux.

Beaucoup de courtisans qui avaient négligé de venir voir S. A. R. à Rémusberg, venaient en foule saluer Sa Majesté à Berlin.

Je remarquais tout l'étalage
Et l'air de ces nouveaux venus :
Ce sont seigneurs de haut lignage,
Car ils descendent de Janus,
Ayant tous un double visage.

Ils pourraient même venir aussi par femmes, du prophète Élisée qui, au rapport de la très-sainte Écriture, avait un esprit double, de quoi plusieurs prêtres ont hérité aussi-bien qu'eux.

Plein de douceur & de prudence,
Mon grand prince, avec complaisance,
Voyait près de son trône admis
Ceux qui, par trop d'obéissance,
Jadis furent ses ennemis :
Ils éprouvent tous sa clémence ;
Mais il distinguait ses amis,
Ils éprouvent sa bienfesance.

Les Antonin, les Titus, les Trajan, les

Julien defcendaient du Ciel pour voir ce triomphe.

Tous ces héros du nom Romain
N'ont plus qu'un mépris fouverain
Pour la malheureufe Italie ;
Ils s'étonnent que leur génie
Ne fe retrouve qu'à Berlin.

Il ne tenait qu'à eux d'être à l'élection d'un pape, mais les cardinaux & le Saint-Efprit ne font pas faits pour les Titus & les Marc-Aurèle. La Vérité que ces héros aiment, n'eft guère au conclave ; elle était près de ce trône d'argent.

Mon héros d'un air de franchife,
L'y fit affeoir à fon côté ;
Elle était honteufe & furprife
De fe voir tant de liberté.

Elle fait bien que le trône n'eft guère plus fa place que le conclave, & qu'à cette pauvre exilée n'appartient pas tant d'honneur. Mais Féderic la raffurait comme une perfonne de fa connaiffance.

Le Florentin Machiavel,
Voyant cette fille du Ciel,
S'en retourna tout au plus vîte
Au fond du manoir infernal,
Accompagné d'un cardinal,
D'un miniftre & d'un vieux jéfuite.

Mais Féderic ne voulut pas que Machiavel eût ofé paraître devant lui fans faire amende

honorable au genre-humain en la perfonne de fon protecteur. Il le fit mettre à genoux;

Et l'Italien confondu
Fit fa pénitence publique,
En avouant que la vertu
Eft la meilleure politique.

Toutes les Vertus fe mirent alors à careffer le vainqueur de Machiavel.

La fage Libéralité,
Qui récompenfe avec juftice,
Enchaînait avec fermeté
La folle Prodigalité
Et la méprifable Avarice.
Le Devoir, le Travail févère
Semblaient régner dans ce féjour;
Mais les Jeux, l'Amour & fa mère
N'étaient point bannis de la cour.
Pour tous également affable,
Il les embraffait tour-à-tour;
Il favait maîtrifer l'Amour,
Et rendre le Travail aimable.

Cependant Mars & la Politique montraient le plan de Berg & de Juliers, & mon héros tirait fon épée, prêt à la remettre dans le fourreau pour le bonheur de fes fujets & pour celui du monde; les beaux-arts venaient de tous côtés rendre hommage à leur protecteur; la Mufique, la Peinture, l'Éloquence, l'Hiftoire, la Phyfique, travaillaient fous fes yeux; il préfidait à tout, & femblait né pour tous ces arts, comme pour celui de gouverner & de plaire.

Un théâtre s'élevait, une académie se formait, non pas telle que celle des jetonniers Français,

> Ces gens doctement ridicules,
> Parlant de rien, nourris de vent,
> Et qui pèsent si gravement
> Des mots, des points & des virgules.

C'était une académie dans le goût de celle des sciences & de la société de Londres. Enfin, tout ce qu'il y a de bon, de beau, de vrai, de juste, d'aimable, était rassemblé sur ce trône. Je n'ai point oublié mon songe comme ce fou de la Sainte-Écriture qui menaçait de faire mourir ses conseillers d'état, s'ils ne devinaient son rêve qu'il avait oublié. Je m'en souviens très-bien, & il ne me faut ni Daniel ni Joseph pour l'expliquer.

> Non, non, ce n'est point un mensonge
> Qui trompa mon cœur enchanté;
> Chez tous les autres rois mon rêve est un vain songe;
> Chez vous, mon rêve est vérité.

Dans ma dernière lettre j'avais déjà reproché à mon souverain d'avoir fait *médiocrité* de quatre syllabes; *médiocrité* est de cinq, & mon prince l'avait fait de quatre; énorme faute, & l'une des plus grandes qu'il fera jamais.

LETTRE CXXI.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 3 mai 1740.

Mon cher Voltaire,

Il faut avouer que vos rêves valent les veilles de beaucoup de gens d'esprit; non point parce que je suis le sujet de vos vers, mais parce qu'il n'est guère possible de dire de plus jolies choses & de plus galantes sur un plus mince sujet.

Ce dieu du Goût dont tu peignis le temple,
Voulant lui-même éclairer l'univers,
Et nous donner son immortel exemple,
A, sous ton nom, sans doute fait ces vers.

Je le crois effectivement, & c'est vous qui nous abusez.

L'aimable, le divin Voltaire
Écrit, mais il ne fait pas tout;
L'on assure qu'au dieu du Goût
Il ne sert que de secrétaire.

Dites-nous un peu si c'est la vérité, & comment votre état vous permet d'accorder tant d'imagination & tant de justesse, tant de profondeur & tant de légéreté,

Tant de savoir, tant de génie,
Melpomène avec Uranie,
Euclide armé de son compas,
Et les Grâces qui sur tes pas

S'empressent autour d'Émilie ;
Les Ris badins, les Ris moqueurs,
Avec les doctes profondeurs
De l'immense Philosophie.

Ce sera, je crois, une énigme pour les siècles futurs, & le désespoir de ceux qui voudront être savans & aimables après vous.

Votre rêve, mon cher Voltaire, quoique très-avantageux pour moi, m'a paru porter le caractère véritable des rêves qui ne ressemblent jamais parfaitement à la vérité. Il y manque beaucoup de choses pour l'accomplir, & il me semble qu'un esprit prophétique aurait pu y ajouter ceci :

L'ange protecteur de Berlin,
Voulant y porter la science,
Cherche, parmi le genre-humain,
Un sage en qui sa confiance
Des beaux-arts remît le destin.
Il ne chercha point dans la France
Ce radoteur, vieille éminence,
Qu'un peuple rongé par la faim,
Ou quelqu'auteur manquant de pain,
Assez grossièrement encense ;
Mais, loin de ce prélat Romain,
Il trouva l'aimable Voltaire
Que Minerve même instruisait,
Tenant en ses mains notre sphère,
Qui sagement examinait
Et tout rigidement pesait
Au poids que, d'une main sévère,
La Vérité lui fournissait.
Ah ! dit l'ange, c'est mon affaire ;
Si l'esprit ainsi qu'autrefois

Sur le trône élevait les rois,
La Pruſſe te verrait naguère
Révêtu de ce caractère ;
Mais de plus indulgentes loix
Aux ſots donnent les mêmes droits.
D'où vient que ces faveurs inſignes
Ne ſont jamais pour les plus dignes ?

Cet ange, ou ce génie de la Pruſſe n'en reſta pas là ; il voulait, à quelque prix que ce fût, vous engager à vous mettre à la tête de cette nouvelle académie dont le rêve fait mention. Je lui dis que nous n'en étions pas encore où nous en croyons être :

Car que peut une académie
Contre l'appât de la beauté ?
Le poids ſeul que donne Émilie,
Entraine tout de ſon côté.

L'ange tenait ferme ; il prétendait prouver que le plaiſir de connaître était préférable à celui de jouir.

Mais finiſſons, ceci ſuffit ;
Car Deſpréaux ſagement dit :
Qu'un bavard qui prétend tout dire,
Franc ignorant dans l'art d'écrire,
Laſſe un lecteur qu'il étourdit.

Du génie heureux de la Pruſſe je paſſe à l'ange gardien de Rémusberg, dont la protection s'eſt manifeſtée dans le terrible incendie qui a réduit en cendres la plus grande partie de la ville. Le château a été ſauvé ; cela n'eſt point étonnant ; votre portrait y était enfermé.

Ce palladium le fauva
D'une affreufe flamme en furie,
(Ondoyante, ardente ennemie,
Qui bientôt le bourg confuma ;)
Car au château l'on conferva,
Et toujours l'on y révéra
De vous l'image tant chérie.
Mais le Troyen qui négligea
D'un Dieu la célefte effigie,
Vit fa négligence punie ;
Bientôt le Grégeois apporta
La femence de l'incendie
Par lequel Ilion brûla.

Ce palladium eft placé dans le fanctuaire du château, dans la bibliothèque où les fciences & les arts lui tiennent compagnie & lui fervent de cadre :

Et les fages de tous les temps,
Les beaux efprits & les favans
L'honorent dans cette chapelle ;
De fes ouvrages excellens
On voit le monument fidèle,
De fes écrits tous les fragmens ;
Et la Henriade immortelle,
D'une foule de courtifans
Tous animés de même zèle,
Reçoit les hommages fervens.

En vérité, fainte Marie
Lorette, & tous vos ornemens,
La pompe de vos facremens,
Vos prêtres & leur momerie,
Ne valent pas affurément
Ce culte exempt de flatterie,

Sans

Sans faste & sans hypocrisie ;
Ce culte de nos sentimens,
Qui sur l'autel du vrai mérite,
Le discernement à sa suite,
Offre le plus pur des encens.

Je vous prie de critiquer & mes vers & ma prose ; je corrige tout à mesure que je reçois vos oracles. Pour vous fournir nouvelle matière à correction, je vous envoie un conte, dont mon séjour de Berlin m'a fourni le sujet. Le fond de l'histoire est véritable, j'ai cru devoir l'ajuster. Le fait est qu'un homme nommé Kirch, astronome de profession, & je crois un peu astrologue par plaisir, est mort d'apoplexie : un ministre de la religion réformée, de ses amis, vint voir ses sœurs, toutes deux astronomes, & leur conseilla de ne point enterrer leur frère, parce qu'il y avoit beaucoup d'exemples de personnes que l'on avoit enterrées avant que leur trépas fût avéré ; & par le conseil de cet ami, les sœurs crédules du mort attendirent trois semaines avant que de l'enterrer, jusqu'à ce que l'odeur du cadavre les y força, malgré les représentations du ministre, qui s'attendoit tous les jours à la résurrection de M. Kirch. J'ai trouvé l'histoire si singulière, qu'elle m'a paru mériter la peine d'être mise dans un conte. Je n'ai eu d'autre objet en vue que celui de m'égayer ; & s'il est trop long, vous n'en attribuerez la raison qu'à l'intempérance de ma verve.

Que ma bague, mon cher Voltaire, ne quitte jamais votre doigt. Ce talifman eft rempli de tant de fouhaits pour votre perfonne, qu'il faut de néceffité qu'il vous porte bonheur; j'y contribuerai toujours autant qu'il dépendra de moi, vous affurant que je fuis inviolablement votre très-fidèle ami.

Faites, s'il vous plaît, mes complimens à votre aimable Marquife.

LETTRE CXXII.

Du Prince Royal (*a*).

Rémusberg, ce 18 mai 1740.

JE vois dans vos difcours la puiffante évidence,
Et d'un autre côté la brillante apparence;
Par tous deux ébranlé, féduit également,
Je demeure indécis dans mon aveuglement.

L'homme eft né pour agir, il eft libre, il eft maître,
Mais fes fens limités ne fauraient tout connaître;
Ses organes groffiers confondent les objets:
L'atome n'eft point vu de fes yeux imparfaits,
Et les trop vaftes corps à fes regards échappent;
Les tubes vainement dans les cieux les ratrapent.
Pour tout connaître enfin nous ne fommes pas faits,
Mais devinons toujours, & foyons fatisfaits.

(*a*) Le commencement de cette lettre a rapport au *Traité de Métaphyfique*, imprimé dans le tome XXXII des *Œuvres de Voltaire*, édition gr. in-8vo. de Beaumarchais; dans lequel M. de Voltaire difcute quelques principes de Leibnitz, foutenus par madame du Châtelet dans fes *Inftitutions phyfiques*.

Voilà tout le jugement que je puis faire entre la marquise & M. de Voltaire. Quand je lis votre Métaphysique, je m'écrie, j'admire & je crois. Lorsque je lis les Institutions physiques de la marquise, je me sens ébranlé, & je ne sais si je me suis trompé ou si je me trompe. En un mot, il faudrait avoir une intelligence aussi supérieure aux vôtres, que vous êtes au-dessus des autres êtres pensans, pour dire qui de vous a deviné le mot de l'énigme. J'avoue humblement que je respecte beaucoup la *raison suffisante*, mais que je la croirais d'un usage infiniment plus sûr, si nos connaissances étaient aussi étendues qu'elle l'exige. Nous n'avons que quelques idées des attributs de la matière & des loix de la méchanique, mais je ne doute point que l'éternel Architecte n'ait une infinité de secrets que nous ne découvrirons jamais, & qui par conséquent rendent l'usage de la *raison suffisante*, insuffisant entre nos mains. J'avoue d'un autre côté que ces êtres simples qui pensent, me paraissent bien métaphysiques, & que je ne comprends rien au vide de Newton, & très-peu à l'espace de Leibnitz. Il me paraît impossible aux hommes de raisonner sur les attributs & sur les actions du Créateur, sans dire des pauvretés. Je n'ai de Dieu aucune autre idée que d'un être souverainement bon.

Je ne sais pas si sa liberté implique contra-

diction avec la raiſon ſuffiſante, ou ſi des loix coéternelles à ſon exiſtence rendent ſes actions néceſſaires & aſſujetties à leur détermination; mais je ſuis très-convaincu que tout eſt aſſez bien dans ce monde, & que ſi Dieu avait voulu faire de nous des métaphyſiciens, il nous aurait aſſurément communiqué des lumières & des connaiſſances infiniment ſupérieures aux nôtres.

Il eſt fâcheux pour les philoſophes qu'ils ſoient obligés de rendre raiſon de tout. Il faut qu'ils imaginent lorſqu'ils manquent d'objets palpables. Avec tout cela je ſuis obligé de vous dire que je ſuis très-ſatisfait de votre Traité de Métaphyſique. C'eſt le *Pitt* ou le *grand Sancy*(a), qui dans leur petit volume renferment des tréſors immenſes. La ſolidité du raiſonnement & la modération de vos jugemens devraient ſervir d'exemple à tous les philoſophes, & à tous ceux qui ſe mêlent de diſcuter des vérités. Le déſir de s'inſtruire paraît leur objet naturel, & le plaiſir de ſe chicaner en devient trop ſouvent la ſuite malheureuſe.

Je voudrais bien me trouver dans la ſituation paiſible & tranquille où vous me croyez. Je vous aſſure que la philoſophie me paraît plus charmante & plus attrayante que le trône; elle a l'avantage d'un plaiſir ſolide; elle l'em-

(a) Deux diamans très-connus.

porte fur les illufions & les erreurs des hommes ; & ceux qui peuvent la fuivre dans le pays de la vertu & de la vérité, font très-condamnables de l'abandonner pour celui des vices & des preftiges.

Sorti du palais de Circé,
Loin des cris de la multitude,
Je me croyais débarraffé
Des périls au fein de l'étude ;
Plus qu'alors je fuis menacé
D'une trifte viciffitude,
Et par le fort je fuis forcé
D'abandonner ma folitude.

C'eft ainfi que dans le monde les apparences font fort trompeufes. Pour vous dire naturellement ce qui en eft, je dois vous avertir que le langage des gazettes eft plus menteur que jamais, & que l'amour de la vie & l'efpérance font inféparables de la nature humaine : ce font-là les fondemens de cette prétendue convalefcence dont je fouhaiterais beaucoup de voir la réalité. Mon cher Voltaire, la maladie du roi eft une complication de maux dont les progrès nous ôtent tout efpoir de guérifon : elle confifte dans une hydropifie & une étifie formelle dans tout le corps. Les fymptomes les plus fâcheux de cette maladie font des vomiffemens fréquens qui affaibliffent beaucoup le malade. Il fe flatte, & croit fe fauver par les efforts qu'il fait de fe montrer en public. C'eft-là ce qui trompe ceux

qui ne sont pas bien informés du véritable état des choses.

On n'a jamais ce qu'on désire ;
Le sort combat notre bonheur :
L'ambitieux veut un empire,
L'amant veut posséder un cœur,
Un autre après l'argent soupire,
Un autre court après l'honneur.

Le philosophe se contente
Du repos, de la vérité ;
Mais, dans cette si juste attente,
Il est rarement contenté.
Ainsi, dans le cours de ce monde,
Il faut souscrire à son destin ;
C'est sur la raison que se fonde
Notre bonheur le plus certain.
Ceint du laurier d'Horace, ou ceint du diadême,
Toujours d'un pas égal tu me verras marcher,
Sans me tourmenter ni chercher
Le repos souverain qu'au fond de mon cœur même.

C'est la seule chose qui me reste à faire, car je prévois avec trop de certitude qu'il n'est plus en mon pouvoir de reculer ; c'est en regrettant mon indépendance que je la quitte ; & déplorant mon heureuse obscurité, je suis forcé de monter sur le grand théâtre du monde.

Si j'avais cette liberté d'esprit que vous me supposez, je vous enverrais autre chose que de mauvais vers ; mais apprenez que ce ne sont pas-là les derniers, & que vous êtes encore menacé d'une nouvelle épître. Encore une

épître ! direz-vous. Oui, mon cher Voltaire, encore une épître ! il en faut passer par-là.

A propos de vers, j'ai vu une tragédie de Gresset, intitulée *Édouard*. La versification m'en a paru heureuse, mais il m'a semblé que les caractères étaient mal peints. Il faut étudier les passions pour les mettre en action ; il faut connaître le cœur humain, afin qu'en imitant son ressort, l'automate du théâtre ressemble & agisse conformément à la nature. Gresset n'a point puisé à la bonne source, autant qu'il me paraît. Les beautés de détail peuvent rendre sa tragédie supportable à la lecture, mais elles ne suffisent pas pour la soutenir à la représentation :

> Autre est la voix d'un perroquet,
> Autre est celle de Melpomène.

Celui qui a lâché ce lardon à Gresset n'a pas mal attrapé ses défauts. Il y a je ne fais quoi de mou & de languissant dans le rôle d'Édouard, qui ne peut guère inspirer que de l'ennui à l'auditeur.

Ennuyé des longueurs du sieur Pinne, j'ai pris la résolution de faire imprimer la Henriade sous mes yeux. Je fais venir exprès la plus belle imprimerie à caractères d'argent qu'on puisse trouver en Angleterre. Tous nos artistes travaillent aux estampes & aux vignettes. Quoi qu'il en coûte, nous produirons un chef-

d'œuvre digne de la matière qu'il doit présenter au public.

Je ferai votre Renommée ;
Ma main, de sa trompette armée,
Publira dans tout l'univers,
Vos vertus, vos talens, vos vers.

Je crains que vous ne me trouviez aujourd'hui, sinon le plus importun, au moins le plus bavard des princes. C'est un des petits défauts de ma nation, que la longueur ; on ne s'en corrige pas si vîte. Je vous en demande excuse, mon cher Voltaire, pour moi & pour mes compatriotes. Je suis cependant plus excusable qu'eux, car j'ai tant de plaisir à m'entretenir avec vous, que les heures me paraissent des momens. Si vous voulez que mes lettres soient plus courtes, soyez moins aimable, ou selon le paragraphe XII de Leibnitz, cela implique contradiction : donc, &c.

Aimez-moi toujours un peu, car je suis jaloux de votre estime, & soyez bien persuadé que vous ne pouvez faire moins sans beaucoup d'ingratitude pour celui qui est avec admiration votre très-fidèle ami.

LETTRE CXXIII.

Du Roi.

Charlottembourg, ce 6 juin 1740.

MON CHER AMI,

MOn sort eſt changé, & j'ai aſſiſté aux derniers momens du roi, à ſon agonie, à ſa mort. En parvenant à la royauté, je n'avais pas beſoin aſſurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité des grandeurs humaines.

J'avais projetté un petit ouvrage de métaphyſique, il s'eſt changé en un ouvrage de politique. Je croyais joûter avec l'aimable Voltaire, & il me faut eſcrimer avec Machiavel (*a*). Enfin, mon cher Voltaire, nous ne ſommes point maîtres de notre ſort. Le tourbillon des événemens nous entraîne; & il faut ſe laiſſer entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philoſophe un peu ſceptique, mais un ami véritablement fidèle. Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, & mépriſez avec moi les titres, les noms, & tout l'éclat extérieur.

Juſqu'à préſent il me reſte à peine le temps de me reconnaître; j'ai des occupations infinies: je m'en donne encore de ſurplus; mais

(*a*) On voit par la lettre ſuivante que le Roi déſigne ici le cardinal de Fleury.

malgré tout ce travail, il me reste toujours du temps assez pour admirer vos ouvrages & pour puiser chez vous des instructions & des délassemens.

Assurez la marquise de mon estime. Je l'admire autant que ses vastes connaissances & la rare capacité de son esprit le méritent.

Adieu, mon cher Voltaire, si je vis je vous verrai, & même dès cette année. Aimez moi toujours, & soyez toujours sincère avec votre ami.

LETTRE CXXIV.

De M. de Voltaire.

Ce 18 juin 1740.

SIRE,

SI votre sort est changé, votre belle ame ne l'est pas ; mais la mienne l'est. J'étais un peu misanthrope, & les injustices des hommes m'affligeaient trop. Je me livre à présent à la joie avec tout le monde. Grâces au Ciel, V. M. a déjà rempli presque toutes mes prédictions. Vous êtes déjà aimé, & dans vos États & dans l'Europe. Un résident de l'empereur disait dans la dernière guerre au cardinal de Fleury : Monseigneur, les Français sont bien aimables, mais ils sont tous Turcs. L'envoyé de V. M. peut dire à présent, les Français sont tous Prussiens.

Le marquis d'Argenſon, conſeiller-d'état du roi de France, ami de M. de Valori, & homme d'un vrai mérite, avec qui je me ſuis entretenu ſouvent à Paris de V. M., m'écrit du 13 que M. de Valori s'exprime avec lui dans ces propres mots : *Il commence ſon règne comme il y a apparence qu'il le continuera ; par-tout des traits de bonté de cœur ; juſtice qu'il rend au défunt ; tendreſſe pour ſes ſujets.* Je ne fais mention de cet extrait à V. M. que parce que je ſuis sûr que cela a été écrit d'abondance de cœur, & qu'il m'eſt revenu de même. Je ne connais point M. de Valori, & V. M. ſait que je ne devais pas compter ſur ſes bonnes grâces ; cependant puiſqu'il penſe comme moi & qu'il vous rend tant de juſtice, je ſuis bien-aiſe de la lui rendre.

Le miniſtre qui gouverne le pays où je ſuis, me diſait : Nous verrons s'il renverra tout-d'un-coup les géans inutiles qui ont fait tant crier ; & moi je lui répondis : Il ne fera rien précipitamment. Il ne montrera point un deſſein marqué de condamner les fautes qu'a pu faire ſon prédéceſſeur, il ſe contentera de les réparer avec le temps. Daignez donc avouer, grand Roi, que j'ai bien deviné.

V. M. m'ordonne de ſonger en lui écrivant, moins au roi qu'à l'homme. C'eſt un ordre bien ſelon mon cœur. Je ne ſais comment m'y prendre avec un roi, mais je ſuis bien à mon aiſe avec

un homme véritable, avec un homme qui a dans sa tête & dans son cœur l'amour du genre-humain.

Il y a une chose que je n'oserais jamais demander au roi, mais que j'oserais prendre la liberté de demander à l'homme : C'est si le feu roi a du moins connu & aimé tout le mérite de mon adorable prince avant de mourir. Je sais que les qualités du feu roi étaient si différentes des vôtres qu'il se pourrait bien faire qu'il n'eût pas senti tous vos différens mérites ; mais enfin, s'il s'est attendri, s'il a agi avec confiance, s'il a justifié les sentimens admirables que vous avez daigné me témoigner pour lui dans vos lettres, je serai un peu content. Un mot de votre adorable main me ferait entendre tout cela.

Le roi me demandera peut-être pourquoi je fais ces questions à l'*homme*, il me dira que je suis bien curieux & bien hardi ; savez-vous ce que je répondrai à sa majesté? je lui dirai : Sire, c'est que j'aime l'homme de tout mon cœur.

V. M. ou votre humanité me fait l'honneur de me mander qu'elle est obligée à présent de donner la préférence à la politique sur la métaphysique, & qu'elle s'escrime avec notre bon cardinal.

> Vous paraissez en défiance
> De ce saint au Ciel attaché,
> Qui, par esprit de pénitence,

Quitta ſon petit évêché
Pour être humblement roi de France :
Je penſe qu'il va s'occuper,
Avec un zèle catholique,
Du juſte ſoin de vous tromper ;
Car vous êtes un hérétique.

On a agité ici la queſtion : Si V. M. ſe ferait ſacrer & oindre ou non ; je ne vois pas qu'elle ait beſoin de quelques gouttes d'huile pour être reſpectable & chère à ſes peuples. Je révère fort les ſaintes Ampoules, ſur-tout lorſqu'elles ont été apportées du Ciel, & pour des gens tels que Clovis ; & je ſais bon gré à Samuel d'avoir verſé de l'huile d'olive ſur la tête de Saül, puiſque les oliviers étaient fort communs dans leur pays.

Mais, Seigneur, après tout, quand vous ne feriez point
Ce que l'Écriture appelle *oint*,
Vous n'en feriez pas moins mon héros & mon maître ;
Le grand cœur, les vertus, les talens font un roi,
Et vous feriez ſacré pour la terre & pour moi,
Sans qu'on vît votre front huilé des mains d'un prêtre.

Puiſque V. M. qui s'eſt faite homme, continue toujours à m'honorer de ſes lettres, j'oſe la ſupplier de me dire comment elle partage ſa journée ; j'ai bien peur qu'elle ne travaille trop ; on ſoupe quelquefois ſans avoir mis d'intervalle entre le travail & le repas ; on ſe relève le lendemain avec une digeſtion laborieuſe ; on travaille avec la tête moins nette ; on s'efforce,

& on tombe malade : au nom du genre-humain à qui vous devenez néceſſaire, prenez ſoin d'une ſanté ſi précieuſe.

Je demanderai encore une autre grâce à V. M., c'eſt, quand elle aura fait quelque nouvel établiſſement, qu'elle aura fait fleurir quelqu'un des beaux-arts, de daigner m'en inſtruire, car ce ſera m'apprendre les nouvelles obligations que je lui aurai ; il y a un mot dans la lettre de V. M. qui m'a tranſporté ; elle me fait eſpérer une viſion béatifique cette année. Je ne ſuis pas le ſeul qui ſoupire après ce bonheur. La reine de Saba voudrait prendre des meſures pour voir Salomon dans ſa gloire. J'ai fait part à M. de Keyſerling d'un petit projet ſur cela ; mais j'ai bien peur qu'il n'échoue.

J'eſpère dans ſix ou ſept ſemaines, ſi les libraires Hollandais ne me trompent point, envoyer à V. M. le meilleur livre & le plus utile qu'on ait jamais fait, un livre digne de vous & de votre règne.

Je ſuis avec la plus tendre reconnaiſſance, avec profond reſpect, cela va ſans dire, avec des ſentimens que je ne peux exprimer, Sire, de V. M., &c.

LETTRE CXXV.

Du Roi.

Charlottembourg, ce 12 juin 1742.

NOn, ce n'eſt plus du Mont-Rémus,
Douce & ſtudieuſe retraite
D'où mes vers vous ſont parvenus,
Que je date ces vers confus;
Car dans ce moment le poëte
Et le prince ſont confondus.
Déſormais mon peuple que j'aime
Eſt l'unique dieu que je ſers:
Adieu les vers & les concerts,
Tous les plaiſirs, Voltaire même;
Mon devoir eſt mon dieu ſuprême.
Qu'il entraîne de ſoins divers!
Quel fardeau que le diadême!

Quand ce dieu ſera ſatisfait,
Alors dans vos bras, cher Voltaire,
Je volerai, plus prompt qu'un trait,
Puiſer, dans les leçons de mon ami ſincère,
Quel doit être d'un roi le ſacré caractère.

Vous voyez, mon cher ami, que le changement du ſort ne m'a pas tout-à-fait guéri de la métromanie, & que peut-être je n'en guérirai jamais. J'eſtime trop l'art d'Horace & de Voltaire pour y renoncer; & je ſuis du ſentiment que chaque choſe de la vie a ſon temps.

J'avais commencé une épître ſur les abus de la mode & de la coutume, lors même que la coutume de la primogéniture m'obligeait de

monter fur le trône & de quitter mon épître pour quelque temps. J'aurais volontiers changé mon épître en fatyre contre cette même mode, fi je ne favais que la fatyre doit être bannie de la bouche des princes.

Enfin, mon cher Voltaire, je flotte entre vingt occupations, & je ne déplore que la brièveté des jours, qui me paraiffent trop courts de 24 heures.

Je vous avoue que la vie d'un homme qui n'exifte que pour réfléchir & pour lui-même, me femble infiniment préférable à la vie d'un homme dont l'unique occupation doit être de faire le bonheur des autres.

Vos vers font charmans (*a*). Je n'en dirai rien, car ils font trop flatteurs.

Mon cher Voltaire, ne vous refufez pas plus long-temps à l'empreffement que j'ai de vous voir. Faites en ma faveur tout ce que vous croyez que votre humanité comporte. J'irai à la fin d'augufte à Véfel, & peut-être plus loin. Promettez-moi de me joindre, car je ne faurais vivre heureux ni mourir tranquille fans vous avoir embraffé. Adieu.

Mille complimens à la Marqnife. Je travaille des deux mains ; d'un côté à l'armée, de l'autre au peuple & aux beaux-arts.

(*a*) Voyez l'Épître XLIX au roi de Pruffe, tome XIII des Œuvres de Voltaire, édition citée ci-devant.

LETTRE CXXVI.

Du Roi.

Charlottembourg, ce 24 juin 1740.

Mon cher Ami,

CElui qui vous rendra cette lettre de ma part, eſt l'homme de ma dernière Épître. Il vous rendra du vin de Hongrie à la place de vos vers immortels, & ma mauvaiſe proſe au-lieu de votre admirable philoſophie. Je ſuis accablé & ſurchargé d'affaires; mais dès que j'aurai quelques momens de loiſir, vous recevrez de moi les mêmes tributs que par le paſſé, & aux mêmes conditions. Je ſuis à la veille d'un enterrement, d'une augmentation de beaucoup de voyages, & de ſoins auxquels mon devoir m'engage. Je vous demande excuſe ſi ma lettre, & celle que vous avez reçue il y a trois ſemaines, ſe reſſentent de quelque peſanteur: ce grand travail finira, & alors mon eſprit pourra reprendre ſon élaſticité naturelle.

Vous, le ſeul dieu qui m'inſpirez,
Voltaire, en peu vous me verrez,
Libre de ſoins, d'inquiétudes,
Chanter vos vers & mes plaiſirs;
Mais, pour combler tous mes déſirs,
Venez charmer nos ſolitudes.

C'eſt en tremblant que ma muſe me dicte

ce dernier vers ; & je sais trop que l'amitié doit céder à l'amour.

Adieu, mon cher Voltaire, aimez-moi toujours un peu. Dès que je pourrai faire des odes & des épîtres, vous en aurez les gants. Mais il faut avoir beaucoup de patience avec moi, & me donner le temps de me traîner lentement dans la carrière où je viens d'entrer. Ne m'oubliez pas, & soyez sûr qu'après le soin de mon pays, je n'ai rien de plus à cœur que de vous convaincre de l'estime avec laquelle je suis, votre très-fidèle ami.

LETTRE CXXVII.

De M. de Voltaire.

La Haye, sans date du jour, juin 1740.

SIRE,

DAns cette troisième lettre, je demande pardon à V. M. des deux premières qui sont trop bavardes.

J'ai passé cette journée à consulter des avocats & à faire traiter sous-main avec Van Duren. J'ai été procureur & négociateur. Je commence à croire que je viendrai à bout de lui, ainsi de deux choses l'une, ou l'ouvrage sera supprimé à jamais, ou il paraîtra d'une manière entièrement digne de son auteur.

Que V. M. soit sûre que je resterai ici,

qu'elle sera entiérement satisfaite, ou que je mourrai de douleur. Divin Marc-Aurèle, pardonnez à ma tendresse. J'ai entendu dire ici secrétement que V. M. viendrait à La Haye: j'ai de plus entendu dire aussi que ce voyage pourrait être utile à ses intérêts.

Vos intérêts, Sire, je les chéris sans doute; mais il ne m'appartient ni d'en parler ni de les entendre.

Tout ce que je sais, c'est que si votre humanité vient ici, elle gagnera les cœurs, tout hollandais qu'ils sont. V. M. a déjà ici de grands partisans.

J'ai dîné ici aujourd'hui avec un député de Frise, nommé M. Halloy, qui a eu l'honneur de voir V. M. à l'armée, qui compte lui faire sa cour à Clèves, & qui pense sur le Marc-Aurèle du nord comme moi. Oh! que je vais demain embrasser ce M. Halloy!

LETTRE CXXVIII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, juin 1740.

SIRE,

Hier vinrent pour mon bonheur,
Deux bons tonneaux de Germanie:
L'un contient du vin de Hongrie,
L'autre est la panse rebondie
De monsieur votre ambassadeur.

Si les rois ſont les images des dieux, & les ambaſſadeurs les images des rois, il s'enſuit, Sire, par le quatrième théorême de Wolf que les dieux ſont jouſſlus, & ont une phyſionomie très-agréable. Heureux ce M. de Camas, non pas tant de ce qu'il repréſente V. M. que de ce qu'il la reverra!

Je volai hier au ſoir chez cet aimable M. de Camas envoyé & chanté par ſon roi; & dans le peu qu'il m'en dit, j'appris que V. M., que j'appellerai toujours votre humanité, vit en homme plus que jamais; & qu'après avoir fait ſa charge de roi, ſans relâche, les trois quarts de la journée, elle jouit le ſoir des douceurs de l'amitié qui ſont ſi au-deſſus de celles de la royauté.

Nous allons dîner dans une demi-heure tous enſemble chez madame la marquiſe du Châtelet: jugez, Sire, quelle ſera ſa joie & la mienne. Depuis l'apparition de M. de Keyſerling nous n'avons pas eu un ſi beau jour.

Cependant vous coutez ſur les bords du Prégel,
Lieux où glace eſt fréquente, & très-rare eſt dégel.
Puiſſe un diadême éternel
Orner cet aimable viſage!
Apollon l'a déjà couvert de ſes lauriers:
Mars y joindra les ſiens, ſi jamais l'héritage
De ce beau pays de Juliers
Dépendait des combats & de votre courage.

V. M. ſait qu'Apollon, le dieu des vers,

tua le ferpent Pithon & les Aloïdes : le dieu des arts fe battait comme un diable dans l'occafion.

Ce dieu vous a donné fon carquois & fa lyre ;
Si l'on doit vous chérir, on doit vous redouter.
Ce n'eft point des exploits que ce grand cœur défire ;
Mais vous favez les faire, & les favez chanter.

C'eft un peu trop à la fois, Sire : mais votre deftin eft de réuffir à tout ce que vous entreprendrez, parce que je fais de bonne part que vous avez cette fermeté d'ame qui fait la bafe des grandes vertus. D'ailleurs Dieu bénira, fans doute, le règne de votre humanité, puifque, quand elle s'eft bien fatiguée tout le jour à être roi pour faire des heureux, elle a encore la bonté d'orner fa lettre, à moi chétif,

D'un des plus aimables fixains
Qu'écrive une plume légère ;
Vers doux & fentimens humains :
De telle efpèce il n'en eft guère
Chez nos feigneurs les fouverains,
Ni chez le bel efprit vulgaire.

Votre humanité eft bien adorable de la façon dont elle parle à fon fujet fur le voyage de Clèves.

Vous faites trop d'honneur à ma perfévérance ;
Connaiffez les vrais nœuds dont mon cœur eft lié.
Je ne fuis plus, hélas ! dans l'âge où l'on balance
Entre l'amour & l'amitié.

Je me berce des plus flatteuses espérances sur la vision béatifique de Clèves. Si le roi de France envoie complimenter V. M. par qui je le désire, je vous fais ma cour ; sinon, je vous fais encore ma cour. V. M. ne souffrira-t-elle pas qu'on vienne lui rendre hommage en son privé nom, sans y venir en cérémonie ? De manière ou d'autre, *Siméon verra son salut.*

L'ouvrage de Marc-Aurèle est bientôt tout imprimé. J'en ai parlé à V. M. dans cinq lettres ; je l'ai envoyé selon la permission expresse de V. M. : & voilà M. de Camas qui me dit qu'il y a un ou deux endroits qui déplairaient à certaines puissances. Mais moi, j'ai pris la liberté d'adoucir ces deux endroits, & j'oserais bien répondre que le livre fera autant d'honneur à son auteur, quel qu'il soit, qu'il sera utile au genre-humain. Cependant s'il avait pris un remords à V. M., il faudrait qu'elle eût la bonté de se hâter de me donner ses ordres, car dans un pays comme la Hollande, on ne peut arrêter l'empressement avide d'un libraire qui sent qu'il a sa fortune sous la presse.

Si vous saviez, Sire, combien votre ouvrage est au-dessus de celui de Machiavel, même par le style, vous n'auriez pas la cruauté de le supprimer. J'aurais bien des choses à dire à V. M. sur une académie qui fleurira bientôt sous ses auspices : me permettra-t-elle

d'oser lui présenter mes idées, & de les soumettre à ses lumières ?

Je suis toujours avec le plus respectueux & le plus tendre dévouement, &c.

LETTRE CXXIX.

Du Roi.

Charlottembourg, ce 17 juin 1740.

MON CHER VOLTAIRE,

VOs lettres me font toujours un plaisir infini, non pas par les louanges que vous me donnez, mais par la prose instructive & les vers charmans qu'elles contiennent. Vous voulez que je vous parle de moi-même comme l'éternel abbé de Chaulieu. Qu'importe; il faut vous contenter.

Voici donc la gazette de Berlin telle que vous me la demandez.

J'arrivai le vendredi au soir à Potsdam, où je trouvai le roi dans une si triste situation, que j'augurai bientôt que sa fin était prochaine. Il me témoigna mille amitiés; il me parla plus d'une grande heure sur les affaires, tant internes qu'étrangères, avec toute la justesse d'esprit & le bon sens imaginables. Il me parla de même le samedi & le dimanche; le lundi, paraissant très-tranquille, très-résigné, & soutenant ses souffrances avec beaucoup de fermeté, il ré-

figna la régence entre mes mains. Le mardi matin à cinq heures, il prit tendrement congé de mes frères, de tous les officiers de marque, & de moi. La reine, mes frères & moi nous l'avons affifté dans fes dernières heures : dans fes angoiffes il a témoigné le ftoïcifme de Caton. Il eft expiré avec la curiofité d'un phyficien fur ce qui fe paffait en lui à l'inftant même de fa mort, & avec l'héroïfme d'un grand homme, nous laiffant à tous des regrets fincères de fa perte, & fa mort courageufe comme un exemple à fuivre.

Le travail infini qui m'eft échu en partage depuis fa mort, laiffe à peine du temps à ma jufte douleur. J'ai cru que depuis la perte de mon père, je me devais entiérement à la patrie. Dans cet efprit j'ai travaillé autant qu'il a été en moi pour prendre les arrangemens les plus prompts & les plus convenables au bien public.

J'ai d'abord commencé par augmenter les forces de l'État de feize bataillons, de cinq efcadrons de huffards & d'un efcadron de gardes-du-corps. J'ai pofé les fondemens de notre nouvelle académie. J'ai fait acquifition de Wolf, de Maupertuis, d'Algarotti. J'attends la réponfe de s'Gravefende, de Vaucanfon & d'Euler. J'ai établi un nouveau collège pour le commerce & les manufactures ; j'engage des peintres & des fculpteurs, & je pars pour la Pruffe pour y recevoir l'hommage, &c. fans

la ſainte Ampoule & ſans les cérémonies inutiles & frivoles que l'ignorance & la ſuperſtition ont établies, & que la coutume favoriſe.

Mon genre de vie eſt aſſez déréglé quant à préſent, car la faculté a trouvé à propos de m'ordonner *ex officio* de boire des eaux de Pirmont. Je me lève à quatre heures, je bois les eaux juſqu'à huit, j'écris juſqu'à dix, je vois les troupes juſqu'à midi, j'écris juſqu'à cinq heures, & le ſoir je me délaſſe en bonne compagnie. Lorſque les voyages ſeront finis, mon genre de vie ſera plus tranquille & plus uni ; mais juſqu'à préſent j'ai le cours ordinaire des affaires à ſuivre, j'ai les nouveaux établiſſemens de ſurplus, & avec cela beaucoup de complimens inutiles à faire, d'ordres circulaires à donner, &c.

Ce qui me coûte le plus eſt l'établiſſement de magaſins aſſez conſidérables dans toutes les provinces, pour qu'il s'y trouve une proviſion de grains d'une année & demie de conſommation pour chaque pays.

Laſſé de parler de moi-même,
Souffrez du moins, ami charmant,
Que je vous apprenne gaîment
La joie & le plaiſir extrême
Que nos premiers embraſſemens
Déjà font ſentir à mes ſens.
Orphée approchant d'Euridice,
Au fond de l'infernal manoir,
Sentit, je crois, moins de délice

Que m'en pourra donner le plaisir de vous voir.
Mais je crains moins Pluton que je crains Émilie ;
Ses attraits pour jamais enchaînent votre vie ;
L'amour sur votre cœur a bien plus de pouvoir
Que le Styx n'en pouvait avoir
Sur Eurydice & sa sortie.

Sans rancune, madame du Châtelet ; il m'est permis de vous envier un bien que vous possédez, & que je préférerais à beaucoup d'autres biens qui me sont échus en partage.

J'en reviens à vous, mon cher Voltaire ; vous ferez ma paix avec la marquise, vous lui conserverez la première place dans votre cœur, & elle permettra que j'en occupe une seconde dans votre esprit.

Je compte que mon homme de l'Épître vous aura déjà rendu ma lettre & le vin de Hongrie. Je vous paie très-matériellement de tout l'esprit que vous me prodiguez, mon cher Voltaire. Consolez-vous, car dans tout l'univers vous ne trouveriez assurément personne qui voulût faire assaut d'esprit avec vous : s'il s'agit d'amitié, je le dispute à tout autre, & je vous assure qu'on ne saurait vous aimer ni vous estimer plus que vous ne l'êtes de moi. Adieu. Pour Dieu, achetez toute l'édition de l'Anti-Machiavel.

LETTRE CXXX.

De M. de Voltaire.

La Haye, ce 20 juillet 1740.

Tandis que votre Majesté
Allait en poste au pôle arctique
Pour faire la félicité
De son peuple Lithuanique,
Ma très-chétive infirmité
Allait d'un air mélancolique,
Dans un charriot détesté,
Par satan sans doute inventé,
Dans ce pesant climat belgique.
Cette voiture est spécifique
Pour trémousser & secouer
Un bourguemestre apoplectique;
Mais, certe il fut fait pour rouer
Un petit Français très-étique,
Tel que je suis, sans me louer.

J'arrivai donc hier à La Haye, après avoir eu bien de la peine d'obtenir mon congé.

Mais le devoir parlait, il faut suivre ses loix;
Je vous immolerais ma vie;
Et ce n'est que pour vous, digne exemple des rois,
Que je peux quitter Émilie.

Vos ordres me semblaient positifs, la bonté tendre & touchante avec laquelle votre humanité me les a donnés, me les rendait encore plus sacrés. Je n'ai donc pas perdu un moment. J'ai pleuré de voyager sans être à votre suite;

mais je me suis consolé, puisque je fesais quelque chose que V. M. souhaitait que je fisse en Hollande.

Un peuple libre & mercenaire,
Végétant dans ce coin de terre,
Et vivant toujours en bateau,
Vend aux voyageurs l'air & l'eau,
Quoique tous deux n'y valent guère.
Là, plus d'un frippon de libraire
Débite ce qu'il n'entend pas,
Comme fait un prêcheur en chaire;
Vend de l'esprit de tous états,
Et fait passer en Germanie
Une cargaison de romans
Et d'insipides sentimens
Que toujours la France a fournie.

La première chose que je fis hier en arrivant fut d'aller chez le plus retors & le plus hardi libraire du pays, qui s'était chargé de la chose en question. Je répète encore à V. M. que je n'avais pas laissé dans le manuscrit un mot dont personne en Europe pût se plaindre. Mais malgré cela, puisque V. M. avait à cœur de retirer l'édition, je n'avais plus ni d'autre volonté ni d'autre désir. J'avais déjà fait sonder ce hardi fourbe nommé Jean Van Duren (*a*), & j'avais envoyé en poste un homme qui par provision devait au moins retirer sous des prétextes plausibles quelques feuilles du manuscrit, lequel n'était pas à moitié imprimé; car je

(*a*) Libraire de Hollande qui imprimait l'Anti-Machiavel.

ſavais bien que mon Hollandais n'entendrait à aucune propoſition. En effet, je ſuis venu à temps, le ſcélérat avait déjà refuſé de rendre une page du manuſcrit. Je l'envoyai chercher, je le ſondai, je le tournai de tous les ſens : il me fit entendre que maître du manuſcrit, il ne s'en deſſaiſirait jamais pour quelqu'avantage que ce pût être, qu'il avait commencé l'impreſſion, qu'il la finirait.

Quand je vis que j'avais affaire à un Hollandais qui abuſait de la liberté de ſon pays, & à un libraire qui pouſſait à l'excès ſon droit de perſécuter les auteurs, ne pouvant ici confier mon ſecret à perſonne, ni implorer le ſecours de l'autorité, je me ſouvins que V. M. dit dans un des chapitres de l'Anti-Machiavel qu'il eſt permis d'employer quelqu'honnête fineſſe en fait de négociations. Je dis donc à Jean Van Duren que je ne venais que pour corriger quelques pages du manuſcrit : „ Très-volon„ tiers, Monſieur, me dit-il; ſi vous voulez „ venir chez moi, je vous le confierai géné„ reuſement feuille à feuille, vous corrigerez „ ce qu'il vous plaira, enfermé dans ma „ chambre en préſence de ma famille & de „ mes garçons. "

J'acceptai ſon offre cordiale, j'allai chez lui, & je corrigeai en effet quelques feuilles qu'il reprenait à meſure, & qu'il liſait pour voir ſi je ne le trompais point. Lui ayant inſpiré par-là

un peu moins de défiance, j'ai retourné aujourd'hui dans la même prison où il m'a enfermé de même, & ayant obtenu six chapitres à la fois pour les confronter, je les ai raturés de façon & j'ai écrit dans les interlignes de si horribles galimatias & des coq-à-l'âne si ridicules que cela ne ressemble plus à un ouvrage. Cela s'appelle faire sauter son vaisseau en l'air pour n'être point pris par l'ennemi. J'étais au désespoir de sacrifier un si bel ouvrage; mais enfin j'obéissais au roi que j'idolâtre, & je vous réponds que j'y allais de bon cœur. Qui est étonné à présent & confondu? c'est mon vilain. J'espère demain faire avec lui un marché honnête, & le forcer à me rendre tout, manuscrit & imprimé; & je continuerai à rendre compte à V.M.

LETTRE CXXXI.

Du Roi.

Charlottembourg, ce 29 juillet 1740.

MON CHER AMI,

DES voyageurs qui reviennent des bords du Frichhaf ont lu vos charmans ouvrages qui leur ont paru un restaurant admirable, & dont ils avaient grand besoin pour les rappeller à la vie. Je ne dis rien de vos vers que je louerais beaucoup si je n'en étais le sujet; mais un peu moins de louanges, & il n'y aurait rien de plus beau au monde.

Mon large ambaſſadeur, à panſe rebondie,
Harangue le roi très-chrétien,
Et gens qu'il ne vit de ſa vie;
Il en gagnera l'étiſie,
En très-bon rhétoricien.

Fleury nous affublait d'un bavard de ſa clique,
Mutilé de trois doigts, courtois en matelot;
Je me tais ſur Camas, je connais ſa pratique,
Et l'on verra s'il eſt manchot.

Les lettres de Camas ne ſont remplies que de Bruxelles : il ne tarit point ſur ce ſujet; & à juger par les relations, il ſemble qu'il ait été envoyé à Voltaire, & non à Louis.

Je vous envoie les ſeuls vers que j'aie eu le temps de faire depuis long-temps. Algarotti les a fait naître ; le ſujet eſt *la jouiſſance.* L'Italien ſuppoſait que nous autres habitans du nord ne pouvions pas ſentir auſſi vivement que les voiſins du lac de la Guarde. J'ai ſenti & j'ai exprimé ce que j'ai pu pour lui montrer juſqu'où notre organiſation pouvait nous procurer du ſentiment. C'eſt à vous de juger ſi j'ai bien peint ou non. Souvenez-vous au moins qu'il y a des inſtans auſſi difficiles à repréſenter que l'eſt le ſoleil dans ſa plus grande ſplendeur; les couleurs ſont trop pâles pour les peindre ; & il faut que l'imagination du lecteur ſupplée au défaut de l'art.

Je vous ſuis obligé des peines que vous voulez bien vous donner touchant l'impreſſion de l'Anti-Machiavel. L'ouvrage n'était pas en-

core digne d'être publié ; il faut mâcher & remâcher un ouvrage de cette nature, afin qu'il ne paraisse pas d'une manière incongrue aux yeux du public toujours enclin à la satyre. Je me prépare à partir sous peu de jours pour le pays de Clèves. C'est-là que

J'entendrai donc les sons de la lyre d'Orphée ;
Je verrai ces savantes mains
Qui, par des ouvrages divins,
Aux cieux des immortels placent votre trophée.
J'admirerai ces yeux si clairs & si perçans
Que les secrets de la nature,
Cachés dans une nuit obscure,
N'ont pu se dérober à leurs regards puissans.
Je baiserai cent fois cette bouche éloquente
En sérieux comme en badin,
Dont la voix folâtre & touchante
Va du cothurne au brodequin,
Toujours enchanteresse & toujours plus charmante.

Enfin je me fais une véritable joie de voir l'homme du monde entier que j'aime & que j'estime le plus.

Pardonnez mes *lapsus calami* & mes autres fautes. Je ne suis pas encore dans une assiette tranquille ; il me faut expédier mon voyage, après quoi j'espère trouver du temps pour moi.

Adieu, charmant, divin Voltaire ; n'oubliez pas les pauvres mortels de Berlin qui vont faire diligence pour joindre dans peu les dieux de Cirey. *Vale.*

